

ETRENNES



CICUREL

Prélude

19 Bd Saad Zaghloul
ALEXANDRIE

Sommaire

L'EGYPTE NOUVELLE

hebdomadaire français
fondé en 1921

Rédaction et Administration
59, Ave. de la Reine Nazli
Tél. : 52-753 et 52-174

DIRECTEUR POLITIQUE
José CANERI

REDACTEUR EN CHEF
Claude CANERI

ADMINISTRATEUR :
ANDRE MALEH

SERVICES
ALEXANDRINS

Atlas Publishing Co.
28, rue Chérif Tél.: 28-761

AGENT POUR ISMAILIAH
Achile N. MACRIS

Impr. Tasso - Tél. : 194
SERVICES PARISIENS

Morik BRIN
90, Boul. Montparnasse
Paris XIVème - France

Abonnements

P.T.
Un an : 100
Six mois : 60
Union Postale : 150

* Toute quittance, pour
être valable, devra por-
ter la signature de
l'Administrateur.

* nos agents sont qualifiés
pour recevoir les abon-
nements.

Hiver <i>par l'Égypte Nouvelle</i>	3
Hommage au Roi <i>par José Canéri</i>	5
Un Passé toujours Vivant <i>par le Dr. Etienne Drioton</i>	7
Mahmoud Saïd <i>par Ahmed Rassim</i>	10
Chant sans musique <i>par Nizza</i>	13
La Belle et la Bête <i>par Robert Blum</i>	14
Notre Dame de Philae <i>par Georges Rémond</i>	19
Nobilis (Galerie d'Art) <i>par Paul Fauvelle</i>	28
Hors-texte <i>par Dimitri</i>	30
Amoureuses <i>par Paul Eluard</i>	31
Une Nuit de Noël <i>par Lita</i>	32
Paroles sans Romance <i>par Jean Moscatelli</i>	32
La Chanson du Mal Aimé <i>par Guillaume Apollinaire</i>	33
Pureté de la Danse <i>par Gerald Messadie</i>	34
Moukhtar <i>par Georges Grappe</i>	36
Chanson de Recreance <i>par Louis Aragon</i>	
L'Égypte — Stabilisateur du Moyen-Prient	41
<i>par Edgard Gallad Bey</i>	
Les Studios Nahas Film <i>par J. C.</i>	43
Le Monument d'Hermopolis <i>par le Professeur Sami Gabra</i>	51
Aly Kamel El Dib <i>par Gabriel Boctor</i>	
Poème à l'Étrangère <i>par St. John Perse</i>	58
Dar el Hilal <i>par José Canéri</i>	59
Voyage 47 <i>par Melek</i>	63
Au Pays des Fleurs <i>par Renée Cauzy</i>	66
Camille Chakour <i>par Paul Fauvelle</i>	67

Sous les Auspices
de la GAIETE et de la BONNE HUMEUR
LE HELMIA PALACE
organise le
Reveillon de Noël et du Nouvel An

avec un programme monstre d'attractions



Sont attendus incessamment,
venant par avion, directement de
Paris et de **Prague**

• **Le Ballet-Revue "Bubla"**
comprenant six jolies filles qui présenteront avec leur grâce habituelle
des danses classiques, modernes et du folklore Tchèque.

Marianne et Larau

danseurs mondains dans leur fameuse
"Danse du Rêve"

qui leur a valu une notoriété mondiale.

Rose Droiek

numéro acrobatique d'une classe inégalée.

Yane Granier

vedette de la chanson réaliste,
coqueluche des cabarets parisiens.

Jean Farina

fantaisiste

Xenia

dont la voix chaude charme
continuellement son auditoire.

Hurieh Mohamed

vedette de la scène et de l'écran

et

Gerry Corafa

et son Orchestre dynamique

COTILLONS

Batailles de Boules

SURPRISES

Un bon conseil serait de retenir vos table à l'avance. - Tél. 62017-60752

HI WIE R

Jam hiems appetebat..

Pourquoi avoir déployé, au seuil de cette publication, un mot dont la seule image fait claquer des dents? N'eut-il pas été plus expédient d'obtempérer à la bonne vieille tradition et d'inscrire simplement, sur la couverture, ce NOEL, pétri d'étincelles, dont la sonorité rougeoisait comme un feu de braise sous la neige, comme une tiédeur au cœur aigu du froid?

On y a évidemment pensé, et le premier mouvement de l'Equipe fut de demeurer dans le droit-fil des habitudes.

Mais...

Au fur et à mesure que les manuscrits arrivaient et que les matériaux s'amoncelaient à pied-d'œuvre, il a fallu se rendre à l'évidence.

Sans conspiration ni entente préalable, la plupart des collaborateurs tournaient le dos à la grosse joie de la bûche symbolique dans l'âtre, et s'attardaient à remuer les tisons calcinés de leurs illusions mortes, de leurs espoirs éteints.

*
* *

Comment leur en tenir rigueur.

De quelque côté qu'on tourne les yeux, le spectacle n'est qu'affligeant.

Dans les cinq parties du monde, le drame ancestral de Cain et d'Abel déroule sa fresque sanguinaire: le frère guette son frère sans plus se donner la peine de dissimuler les instruments de meurtre dont sa main est armée; le paradis terrestre est transformé en charnier; le divin s'est retiré de nous.

Les forts tiennent un langage où la jactance ne le dispute qu'à la férocité, — un langage qu'eux mêmes stigmatisaient la veille, quand ils ne se savaient pas les plus forts, — un langage que l'histoire de tous les temps a flétri parce qu'il avilit l'humain.

Les faibles marquent le pas dans l'ornière, pourrissant lentement au milieu d'une misère sordide, escomptant en vain une justice

sociale trop lente à venir, attendant dans une résignation hébétée l'heure fatale, l'heure «H» où leurs corps serviraient de barrage pour retarder l'agresseur et pour épargner la peau de leurs maîtres.

*
* *

Que nous sommes loin du message reçu par trois mages, en Chaldée, sous le règne de Tibère, par une nuit de lune.

Que nous sommes loin de ce chant pastoral des anges: «Gloire à Dieu dans le Ciel, paix sur terre aux hommes de bonne volonté».

Oui, que nous sommes loin de ce Noël de notre enfance, où la vie n'avait pas atteint cette dureté d'acier mécanisé, où la haine faisait trêve, où la plus humble famille, groupée autour du même foyer, n'éprouvait pas cet étouffement tragique devant toutes les issues barrées, où l'homme n'était pas fatalement un loup pour l'homme.

Et l'on voudrait, et l'on aurait voulu que nous profanions ces lumineux souvenirs, — que, par une incroyable simonie, nous affublions du nom de Noël le carnaval obscène, le délire orgiaque de la manducation, de la beuverie, de la fornication, auxquelles cet anniversaire va servir de prétexte, — que nous rattachions par le fil d'or d'une fête chrétienne notre époque sans pudeur et sans sexe aux temps où régnaient encore l'Honneur, le Devoir, la Sainteté des contrats, le respect de soi-même et d'autrui?

Nous avons préféré laisser à de plus hardis le monopole de cette littérature, — et, bousculant non pas les coutumes, mais les hypocrisies, qualifier selon son aspect réel cette chute à pic des valeurs spirituelles.

Il nous a paru que l'hiver de la mélancolie avait neigé sur les âmes, qu'il faisait froid partout dans les cœurs, et que le témoignage honnête que nous en portions ici ne pouvait se laisser corrompre par les visions prismatiques d'une probité, d'une sécurité, d'un bonheur abolis.

L'EGYPTE NOUVELLE.



*Hommage
au Roi*

TOUS ceux auxquels notre Roi a fait l'honneur d'une audience, savants, artistes, techniciens, ont éprouvé, au premier contact, un choc provoqué par le contraste entre sa jeunesse primesautière, affable, spontanée, et la gravité, la maturité, la puissance de synthèse qui lui servaient d'arrière plan.

Tous ceux qu'il a honorés de sa confiance et que leurs fonctions ont souvent ramenés en sa

présence sont unanimes à proclamer que rien de grand, rien de perdurable n'est possible ici sans son bel enthousiasme, sans son concours effectif.

L'accord est unanime : quoi qu'on entreprenne, il faut procéder de lui et revenir inexorablement à lui.

Ce témoignage est porté non par des prébendiers soucieux de la sportule, mais par les hommes les plus représentatifs, dont le désintéressement, la loyauté, la fierté garantissent l'entière bonne foi.

C'est que, par une heureuse rencontre où l'atavisme a trouvé un allié dans les aptitudes naturelles, le Roi a hérité de très glorieux ancêtres la sagesse, la circonspection, le don de seconde vue, le scepticisme et l'esprit critique, — en même temps que le coup d'œil sûr, la décision rapide, la fortitude dans l'action.

Une lignée de bâtisseurs d'empires l'a coulé dans l'airain dont sortent les vrais chefs.

Certains, parmi les hommes, s'efforcent de s'imposer à leurs contemporains par des subterfuges qui dénoncent la misère de l'artifice.

A peine réussissent-ils à sauver la face.

Nés avec des âmes étriquées d'esclaves, ils mourront esclaves.

Certains autres, par contre, s'auréolent d'une essence qui les place d'emblée au rang des maîtres.

Sur leur passage, on s'inclinerait presque devant une précellence qui s'impose sans effort.

Cette divergence fondamentale dans le limon dont nous fûmes pétris, marque l'inégalité originelle de la condition humaine.

Pour la corriger, il ne s'agit pas, il ne pourrait s'agir de déniveler les élites, de courber les maîtres au niveau des esclaves,...

...mais, tout au contraire, d'élever progressivement l'humanité militante jusqu'au plan intellectuel, sentimental et moral des élus.

L'égalité par en haut, tel est l'un des buts que notre Roi poursuit sans répit, et la raison péremptoire pour laquelle sa bonté s'inquiète de la misère du peuple.

Et c'est à ce carrefour où l'autorité fléchit devant la miséricorde, c'est là qu'on le surprend refaisant le geste héréditaire et renouant, à travers l'espace et le temps, avec la divine pitié léguée par les ancêtres.

Aussi, au début de cet ouvrage qui n'a été mené à son terme que parce que Farouk régnait, avons-nous cédé à l'impérieux devoir de nous incliner devant le Roi...

...et de lui offrir ici un hommage dont la sincérité s'amplifie au double spectacle de l'année pleine de douleurs qui s'en va, de l'année chargée d'angoisse qui s'en vient.

José CANERI.

Fig. 1.
Le Sphinx et



la Pyramide
de Chéphren

UN PASSÉ TOUJOURS VIVANT

par le Docteur Etienne DRIOTON

Directeur Général du Service des Antiquités

Est-ce parce que le paysage qui les encadre — désertique, campagnard ou même urbain — est immuable et qu'il garde avec eux de profondes affinités?

Est-ce parce que, dans ce pays de lumière sereine, la patine des siècles les a ennoblis sans les vieillir?

Ou que les rehauts délicats de couleurs à peine estompées qui les décorent leur prêtent encore cet éclat fragile qui est celui de la vie? .

Toujours est-il que les monuments égyptiens possèdent en eux une force d'évocation qui abolit autour d'eux tout ce qui n'est pas leur propre temps et qui arrache le visiteur à son présent pour le plonger dans leur passé,

L'impression est si forte, dans le temple d'Edfou par exemple, que tous les touristes, après avoir commencé par répéter, par pure complaisance, la phrase devenue banale «qu'on y tend instinctivement l'oreille pour entendre l'écho des pas du dernier officiant», ne tardent pas à en éprouver la justesse avec une acuité poignante.

Il en va de même partout ailleurs.

Pour qui visite les champs de mastabas autour des Pyramides, à Guizeh ou à Sakkarah, il est facile de se sentir — que dis-je? il est difficile de ne pas se sentir — l'âme d'un contemporain de Chéops ou de Sahourê. Si l'on s'attarde quelque peu dans la Salle

hypostyle de Karnak' on ne serait pas autrement surpris d'ouïr soudain les appels de clairons et le roulement sourd des chars accompagnant le retour triomphal de Ramsès après ses victoires d'Asie.

Cet envoûtement très réel agit dès qu'on prête attention aux leçons d'histoire et de civilisation qui se dégagent avec tant de puissance des monuments égyptiens.

Quatre images peuvent aider à la faire comprendre.



Le temps est heureusement révolu où la visite du Sphinx et des Pyramides de Guizeh était compromise par un itinéraire absurde: monter au plus vite la rampe qui part du Mena House pour aller buter contre la grande Pyramide et redescendre sur la croupe du Sphinx.

Vu dans ces conditions, le site n'est que d'un intérêt médiocre.

Pour en jouir pleinement, pour en expérimenter la majesté et la sublime poésie, il faut l'aborder de face, en traversant le village actuel de Nazlet es-Sammân. C'était d'ailleurs le trajet des anciens Égyptiens, qui arrivaient de Memphis, et la nouvelle route, récemment aménagée par le Service des Antiquités, en suit à peu près le tracé.

A son point d'aboutissement, sur une large plage de sable, on embrasse d'un coup d'oeil un des plus beaux panoramas monumentaux d'Égypte (fig. 1) et on en saisit les convenances organiques.

Au fond, la Pyramide de Chéphren (vers 2.650 avant notre ère) ferme le paysage en profilant sur le ciel son triangle sacré; à ses pieds, l'ouady descendant porte sur son flanc la voie sacrée qui menait au temple d'accueil de la pyramide et, au centre, le Sphinx, gardien du canton, hausse sa tête au-dessus de son propre sanctuaire.

L'aspect géométrique des monuments, l'appareil titanique de leurs blocs de granit rose, de basalte,

La grande cour du temple de Louxor (fig. 2), édiflée par Aménophis III (1405-1370 av. J.-C.), si gracieuse par ses colonnes végétales, qui simulent des bottes de papyrus, et pourtant encore si sévère par la prédominance de leurs lignes verticales, est l'exemple classique d'un équilibre entre les deux tendances dont l'élégance ne devait jamais être surpassée.

Mais avec la XIXème dynastie, sous l'influence d'un esprit qui soufflait de l'Asie conquise, l'architecture royale prit une autre voie: elle versa de plus en plus dans une fastueuse lourdeur.

C'est l'impression qui se dégage avec force de tous les monuments de Ramsès II (1298-1332 av. J.-C.)

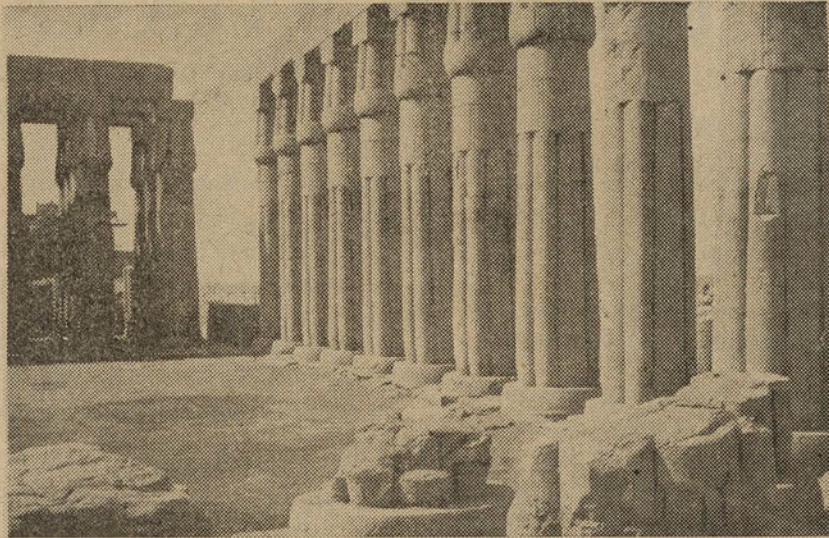


Fig. 2. — Un angle de la cour d'Aménophis III à Louxor

d'albâtre et de calcaire, leur claire ordonnance en de longues perspectives, tout reporte sans effort à cette première époque de la civilisation pharaonique, dont l'esthétique était éprise d'ordre et de puissance sereine et qui, ayant avancé à pas de géant dans l'utilisation architecturale de la pierre, poussait l'emploi du nouveau matériau jusqu'à la limite extrême de ses possibilités.

C'est un tout autre décor — un esprit tout différent — qu'offrent les monuments de Thèbes.

Sans cesser d'être gigantesque par tradition, l'architecture de la XVIIIème dynastie, s'avère sollicitée par le goût du joli, éclos depuis peu dans l'art privé.

Il suffit pour s'en rendre compte de quelques pas plus loin dans le temple de Louxor. A peu de distance de celle d'Aménophis III, la cour de Ramsès II (fig 3), avec ses rangées de colonnes meublant les intervalles d'un portique aux colonnes trapues, fait ressortir au mieux les changements d'idéaux qui, en moins de deux siècles, avaient prévalu dans la civilisation pharaonique.

Il est de bon ton de médire des monuments de l'âge ptolémaïque (332-30 av. J.-C.), mais personne ne manque de visiter les temples d'Edfou, de Dendérah ni même d'Esneh, car leur conservation prodigieuse donne encore plus qu'ailleurs l'impression d'édifices intacts.



Fig. 3. — *Le Colosse de Ramsès II à Louxor*

Certes à la comparer à celle des monuments plus anciens, la décoration de détail en est lourde et, dans l'exécution, elle manque souvent de finesse, voire même de style. Mais la clarté de leur plan et la perfection de leur construction forcent l'admiration. Qui ne le confesserait, dans la cour par exemple du temple d'Edfou (fig. 4)?

Une fois même admise la surcharge décorative des parois et des colonnes, on doit convenir que les ensembles ne sont pas sans noblesse et que, dans leur ambiance, la grâce des chapiteaux composites — trouvaille de cette dernière époque de l'art pharaonique ... se trouve singulièrement en valeur.

On a la sensation d'un art dont la sève est tarie,

mais qui se meurt avec élégance, en grand seigneur.



Ce sont là des émotions puissantes auxquelles personne n'échappe en Egypte et c'est pourquoi la visite de ce pays laisse à tous ceux qui l'ont faite, archéologues ou profanes, des souvenirs d'une rare qualité.

Est-ce en effet peu de chose que de rencontrer, au gré des promenades à travers un des pays les plus prestigieux, trente siècles d'histoire donnant d'une façon aussi intense la sensation qu'ils sont encore vivants?

Etienne DRIOTON

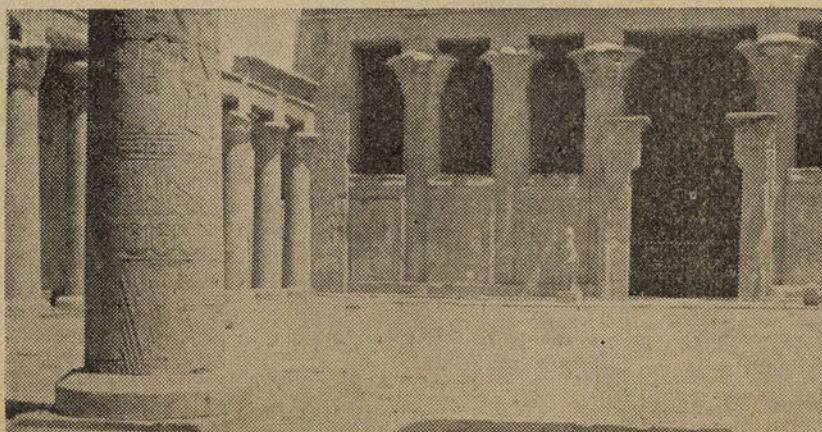
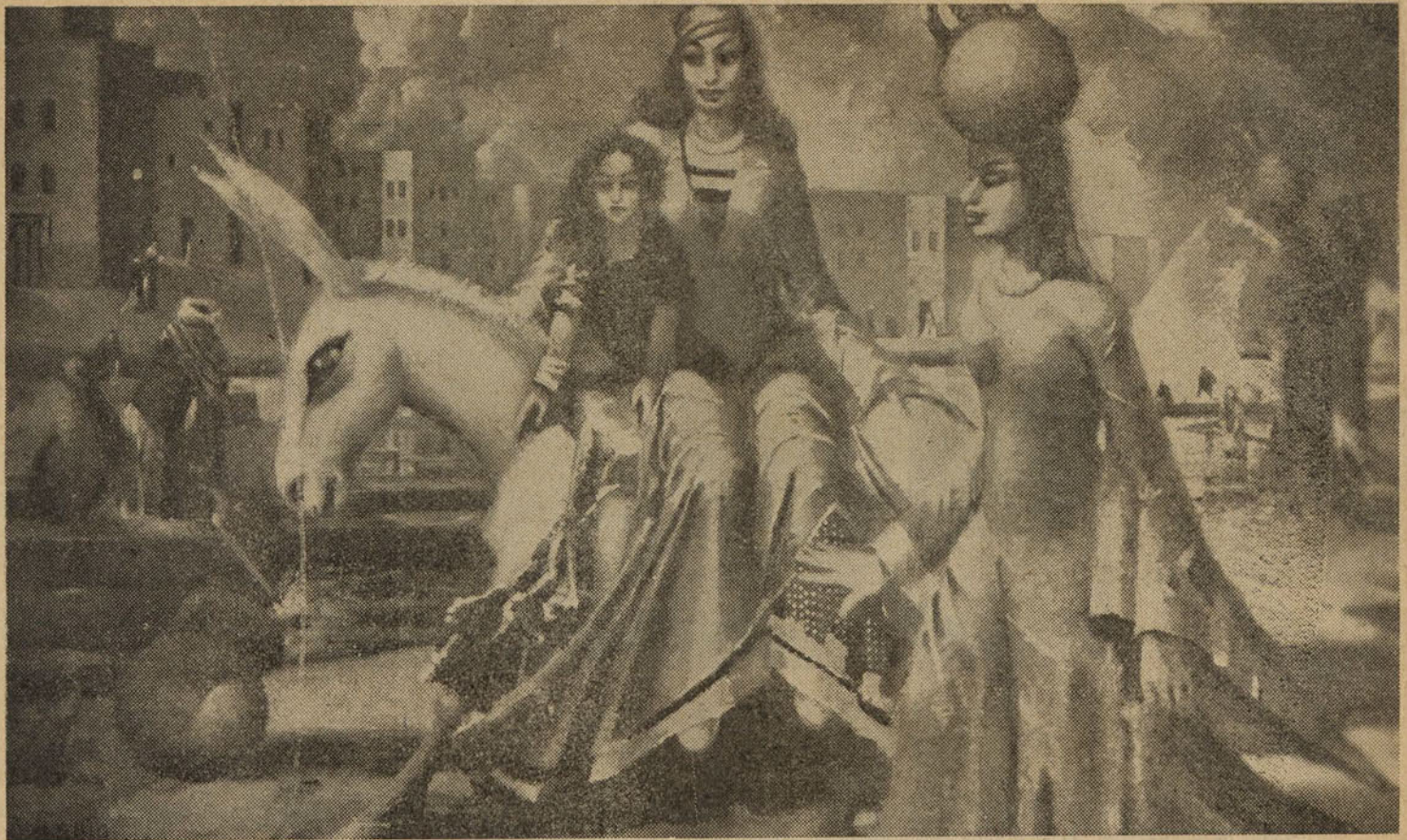


Fig. 4. — *Dans le Temple d'Edfou*



Composition

La Peinture de Mahmoud Saïd et la Poésie de l'Espace

par Ahmed RASSIM

C'est le peintre le plus égyptien que cette terre ait connu.

Mahmoud Saïd est un portraitiste qui a toujours été hanté par les compositions où flotte l'atmosphère particulière à son pays.

Sa peinture n'est pas de celle que l'on peut commenter: quand on ne l'aime pas, on la déteste. Mais on aime la peinture de Saïd comme on aime la couleur indéfinissable du Nil faite de rayons, de ciel et de boue... Et on aime la peinture de Saïd parce que Saïd est un sensuel: Nul mieux que lui n'a exprimé la cruauté qui parfume le regard des vierges d'Egypte lorsque l'amour s'insinue jusqu'au bout de leurs doigts tactiles.

D'aucuns continuent à trouver son coloris bizarre et ses têtes tourmentées de désirs insoumis. Mais Saïd est resté, malgré les nombreuses critiques, fidèle à sa conception, non dans le but de se singulariser, mais parce qu'elle répondait à sa vision intérieure. Saïd a toujours été plus soucieux d'exprimer son état d'âme que de nous donner des jouissances intellectuelles. Voilà pour-

quoi sa peinture qui conquiert les uns par une sorte de puissance mystérieuse, reste pour toujours étrangère à d'autres.

La personnalité de Saïd ne s'est formée que lentement, parmi et en dépit de nombreuses influences.

Les écoles modernes n'eurent pas sur lui comme sur tant d'autres, cette influence néfaste qui déterminait tant de peintres à faire de leurs œuvres des motifs à paradoxes littéraires.

Le cyclone cubiste toucha Saïd, mais il ne parvint qu'à le détourner légèrement de son cours, car la conception que le peintre s'était faite de l'art était déjà claire et inébranlable.

Du cubisme, il ne conserva que le souci de l'équilibre des objets qui occupent un volume dans l'espace. Dès lors, sa peinture acquiert quelque chose de sculptural.

Saïd construit dans l'espace:

Il ne s'agit point, ici, de cette «composition» d'objets en surface par rapport à un centre déterminé, dans le but de satisfaire nos instincts de symétrie, de masses et de clarté, — mais bien

d'une composition en profondeur. Aussi sa peinture agit-elle sur nous, *physiquement*, à la manière de certaines architectures, temples pharaoniques et mosquées, dont la vue altère souvent la circulation, au point de troubler notre système respiratoire.

Saïd est un des rares peintres qui sentent et savent fixer *la poésie de l'espace*. Il part toujours à la recherche de l'infini, ce besoin éternel de l'homme.

Cette manière de composer agit sur nous, avons-nous dit, à la manière de certaines constructions, l'architecture étant cet art merveilleux qui trouble notre *moi* le plus intime par l'afflux de vie qu'il apporte dans l'espace. Or, Saïd humanise les vides à tel point qu'il nous semble tantôt respirer un air qui grise comme de la belle musique, (*Le Cheikh*) et tantôt une atmosphère tourmentée et mystérieuse: (*Tempête sur la Corniche, Pécheurs à Silsileh et Composition.*)

Notons toutefois que les éléments employés ici, (arbres ou constructions, désert ou nuages) ne servent qu'à marquer des limites idéales, des correspondances ou des échos dont la présence fait naître l'impression d'harmonie qui se trouve dans *l'espace* de certains paysages.

Saïd est un peintre pour peintres.



Sa peinture est «égyptienne» dans le sens le plus précis que l'on puisse donner à ce mot: Point de harems ou de caravanes traversant le désert, aucun déploiement d'étoffes sur de riches sofas dans les décors orientaux. Saïd n'a jamais peint le Mouski ni les marchands d'épices du Vieux Caire. Il n'a même pas essayé de styliser à la manière pharaonique, pour amener le spectateur à penser à l'Égypte. Car Saïd ne ressemble pas à certains poètes qui croient «faire» *oriental* en chantent les pyramides et le bedouin, les mosquées ou les chameaux qui se dessinent au loin sur les dunes.

La peinture de Saïd est «égyptienne» par la transparence du ton, par la magnificence de la matière qu'aucune brume n'éloigne de nous, par la couleur des flaques d'eau bleu limoneux, par le miroitement des reflets sulfureux ainsi que par certains bruns phosphorescents qui moisissent sur le sol gluant des ruelles boueuses dont la couleur est celle du Nil durant la crue. Sa peinture est égyptienne par la chaleur de certaines teintes que l'on retrouve sur le visage de ses femmes, dans leurs cheveux, sur leurs bras, et avec lesquelles il pétrit voluptueusement leurs chairs brûlantes. Sa peinture est égyptienne par sa poésie qui est bien celle du terroir, par sa facture et par son rythme qui épousent la lumière de ce pays avec une netteté amoureuse.

*
* *

Pour aimer les œuvres de Saïd, — me disait un jour un critique — pour sentir le charme que dégage cette peinture, il faut pouvoir saisir tout ce que l'art oriental contient de «puissante subtilité»; il faudrait comprendre que la peinture orientale est, avant tout, la survivance plus ou moins générale, plus ou moins suggestive d'une émotion intense ressentie par l'artiste lui-même.

Un exemple suffit pour établir la différence qui existe entre cette manière de voir et celle des peintres d'Occident.

Prenons un peintre parmi les grands maîtres: Poussin, par exemple. Poussin voit un arbre.

Il est touché par sa beauté d'arbre.

De tous les arbres de cette essence, c'est le plus robuste, le plus architecturé; les branches maîtresses se sont harmonieusement écartées du tronc pour résister aux vents et pour offrir au soleil, la masse libre des feuillages. Les frondaisons s'étalent tour à tour et se dégagent les unes des autres, pour respirer à leur aise. La dissymétrie d'une grosse branche sur la gauche, par rapport à l'ensemble, donne à l'arbre la forme caractéristique qui le différencie de ses voisins. Cet arbre satisfait à la fois l'intelligence du peintre, son goût de la robustesse et de l'équilibre des

formes. Il fait de cet arbre un «portrait». C'est l'archétype de son espèce et il en reproduit la «figure» d'une façon aussi soumise, avec une attention aussi appliquée que s'il avait à peindre un visage humain dont l'harmonie, le caractère, la noblesse l'aurait séduit.

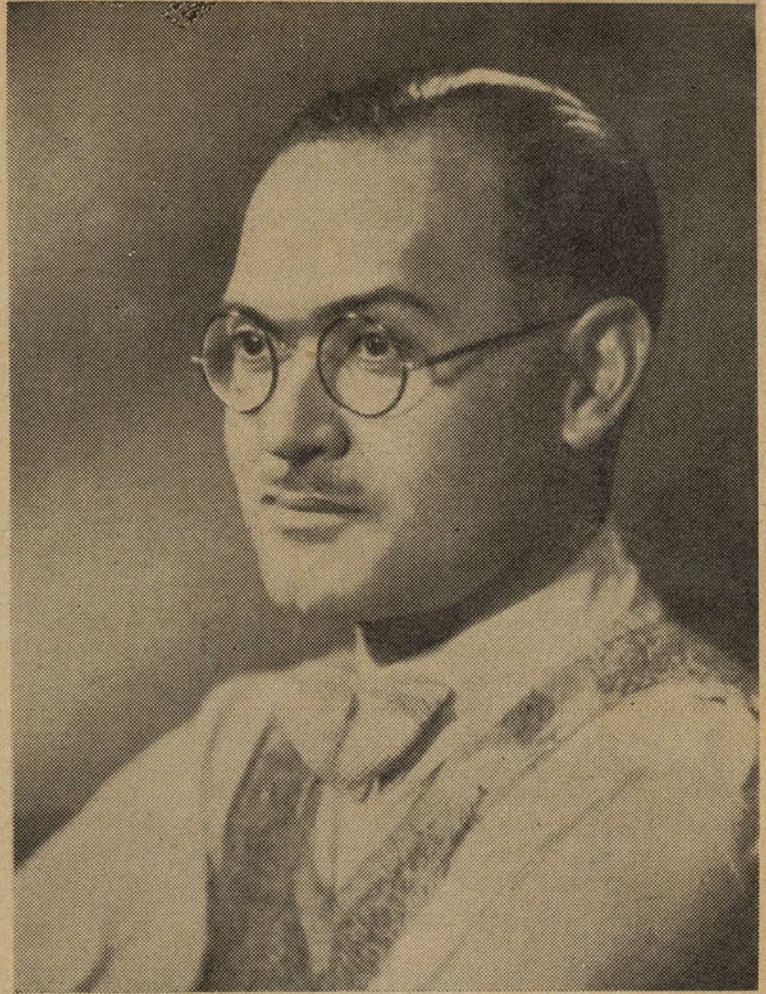
Il établit son dessin, il marque au lavis les accents d'ombres accumulées par le grand soleil d'un vallon de la campagne romaine. Il retrouvera quelque jour ce bel arbre pour un de ces paysages mythologiques où se promènent des personnages légendaires, des dieux, une sirène, des nymphes...

C'est la volonté intelligente de Poussin qui décidera un jour de la signification «essentielle» de cet arbre dans un des tableaux futurs.

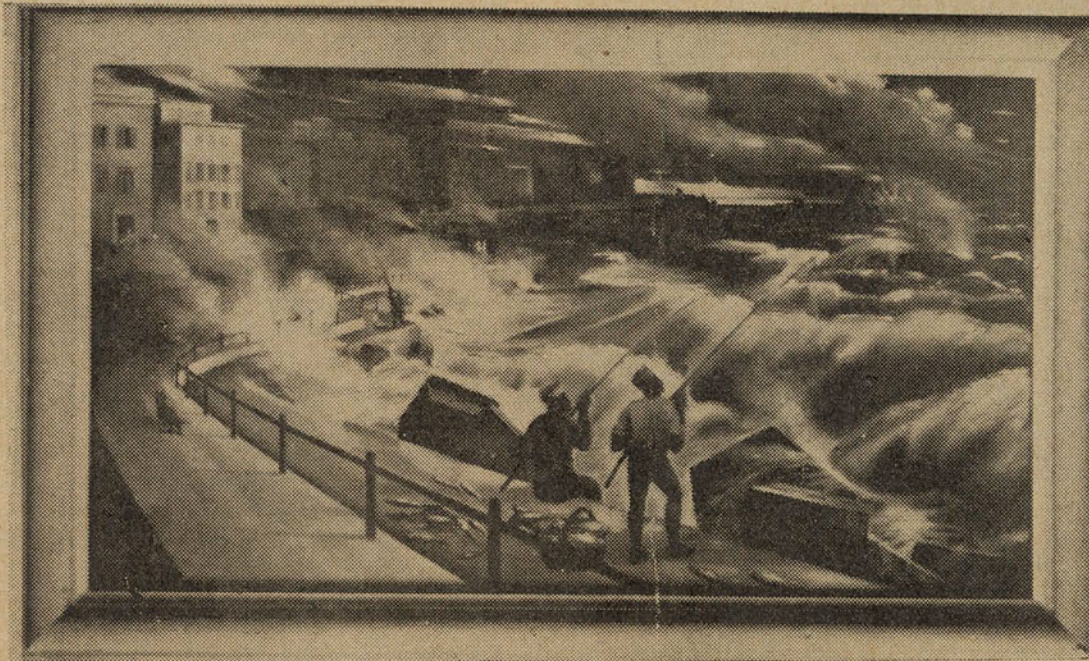
Ceci c'est la démarche intellectuelle d'un grand peintre de l'Occident en présence du réel.

Il va, en analyste qu'il est, du simple au composé. Car il «compose» et organise son univers pictural selon les exigences de son esprit. Il est à l'extérieur des choses; il les examine, les compare, les ajuste à ses desseins; il est un œil intelligent, il est une pensée active, organisatrice, souveraine. Sorti des mains de Dieu, il est le roi de la Création et son intelligence est le medium d'une harmonie universelle dont il s'explique à lui-même les lois.

Imaginons maintenant ce que peut être chez un peintre *oriental* l'acte de sa création artistique et l'essentiel de ce que nous appellerons, d'une façon commode, son «inspiration».



Mahmoud Saïd



Tempête sur la Corniche

Quelles peuvent avoir été les réactions d'un peintre oriental devant ce même arbre?

C'est d'abord et avant tout un état d'équilibre moral, une émotion mystique faite d'humilité et de compréhension devant l'univers, une dépréoccupation de l'objet et de soi si complète qu'il perd son apparence réaliste et scientifique pour devenir un symbole cosmique, universel.

Devant cet arbre que le Poussin contemple, devant lequel son esprit en travail juge et admire et que sa main retrace agilement, quelle peut être la réaction d'un maître oriental? Quelle peut être la réaction d'un Saïd?

Une méditation philosophique riche en nuances où tout se trouve mêlé, la vue du monde et l'éternité du néant. Pour ce peintre, c'est le moment où il pénètre ce qui demeure secret aux autres hommes: le langage inarticulé des souffles de l'air, des nuages et de l'eau. C'est le moment où les arbres, les rochers et les montagnes communiquent avec lui en paroles cachées et lui révèlent les mystères de l'harmonie parfaite. C'est le moment où l'amour naît en lui du vent, de la tempête, de la souffrance et des arbres... C'est enfin et surtout le sentiment de la place du peintre lui-même dans l'Univers: âme éphémère du cosmos total en perpétuelle disparition, en perpétuelle création, éternellement périssable et immanent...

Comme on le voit, rien ne s'applique plus ici du mode critique de l'Occident. Les mots n'y ont plus aucune valeur que par transposition, et tout le vocabulaire d'école s'évanouit devant cette constatation qu'une peinture orientale c'est d'abord et avant tout la survivance plus ou moins géniale plus ou moins suggestive, plus ou moins énigmatique d'une émotion intense ressentie par l'artiste lui-même.

Un spectateur européen capable devant une peinture orientale d'un effort d'attention, sera récompensé, au delà de son espoir, par la révélation d'un sens nouveau, insoupçonné de lui-même: la communication des choses cachées... Car la peinture est «ici» un lien spirituel de l'auteur au contemplateur. L'objet cesse d'être contemplé pour lui-même: il devient symbole et message; il communique avec le reste de l'univers. Les formes, les lueurs et les ombres s'appellent et se répondent en une orchestration symphonique qui tend à l'unité rythmique du chaos universel: «*Le Zikr*», «*La Prière*», «*Le Zar*», «*La Pêche Miraculeuse*» et «*La Ville*».

Rembrandt, Greco et Michel-Ange font sans doute figures d'isolés parmi les génies de l'Occident. Mais il ne s'agit que d'exceptions qui confirment la règle. D'un côté, la recherche scientifique du vrai et du réel, (anatomie, perspective, valeurs) de l'autre, la recherche poétique du mystère caché mais présent de l'univers.

chant sans musique

par nizza

ces nuits de décembre sont de brusques lueurs rejetées sur l'enfance, qui n'a connu les profonds espoirs de ces rêves éveillés qui précédaient Noël.

ô décembre de mon univers familier, jusqu'au grand sommeil je n'oublierai la foi, l'humanité l'incommensurable douceur de ces chants de Noël répétés à l'infini à l'insu des parents dans la cuisine de la grande maison, il y avait le pianissimo de l'eau chantant dans la bouilloire, le grand feu qui tout au large de l'hiver livrait honnêtement sa chaleur profonde.

tous nos secrets d'enfants ont été contenus dans cette cuisine guirlandes préparées de nos mains d'écoliers, anneaux multicolores gommés d'amidon, noix dorées par nos soins, j'oubliais les poèmes plus longs que nature que nous exposions le grand soir avec rapidité comme un record de vitesse, l'âge où l'on parle de la mémoire comme un don exceptionnel.

je sens encore en moi le privilège de ces jours qui précédaient les fêtes, nous portions la sagesse en nous comme un message, rien ne distrayait nos regards de la puissante armoire fermée où nos aînés détenaient leurs secrets.

aucun arbre le plus beau, aucune fête la plus étonnante ne détacheront mon cœur de ces jours de décembre où nous ne connaissions ni l'indifférence, ni l'hostilité.

ô mes jours d'enfance où l'amour n'était pas une aventure où l'espoir nous hantait et non l'inquiétude.

ô mon décembre, mon blanc de neige qui recouvrait le sang et la boue.

La Belle et la Bête

Fantaisie sur l'Existentialisme

Un acte, très court

Deux Personnages

LUI: vingt-cinq ans, laid, désinvolte, cynique.

ELLE: vingt ans, jolie, gracieuse, souple, naïve.

L'acte se déroule dans une chambre impersonnelle, sobre, tenant du studio. Un divan, un miroir, une petite table sont indispensables. Le reste n'a aucune importance.

SCENE I

*Etendu sur le divan, il fume une cigarette
Puis il se lève, s'étire, bâille.*

LUI: journée vide. Je ne tourne pas rond. Il me manque je crois, ma mauvaise action quotidienne. Je suis un boy scout spécial. Mais ce monde pavé de bonnes intentions m'agace. Miel et compagnie, tout beurre et tout sucre. J'aime le poivre, moi, et la moutarde et le vinaigre.

SCENE II

*Elle entre, d'un pas lent, un peu trainant, jette
plutôt qu'elle ne dépose, son sac sur la table.*

ELLE: je suis lasse.

LUI: pourquoi?

ELLE: je ne sais pas.

LUI: de quoi te plains-tu?

ELLE: de rien, de tout.

LUI: (sardonique): Moi, je connais les raisons intrinsèques de ta fatigue.

ELLE: alors, pourquoi me les demandes-tu? Et puis, je ne suis pas fatiguée, mais lasse, lasse, lasse. Mes membres sont dispos et souples, mes jointures ne craquent pas. Pourtant, je ressens le désir de rester étendue, longtemps.

LUI: couche-toi.

ELLE: non. Quand je me couche, je pense. Je ne veux plus penser.

LUI: crainte de la migraine. Cerveau trop lourd. Tu me fais rire. Mais je ne rirai point parce que le rire est l'impropre de l'homme.

ELLE: tu cherches midi à quatorze heures.



Pour être sacré grand homme, il n'a manqué à Robert Blum que de naître ailleurs, n'importe où, dans la lune, s'il l'eût pu.

Nous sommes ainsi faits que nous n'accordons aucune attention, aucune valeur, aucune estime intellectuelle à notre voisin de palier.

Il faut venir de loin pour réussir chez nous.

Aussi, lorsque nous avons osé écrire ici même que Robert Blum avait le génie du théâtre, qu'il pensait scéniquement et que son dialogue plaquait sur son action tout comme une robe bien coupée sur un corps bien fait, nous avons failli être dévorés.

Il n'est pourtant que de lire ce petit acte que Robert Blum nous a si simplement offert pour évoquer un Sacha Guitry matiné de Marivaux, avec, tout de même, quelque chose de moins léger que le premier, de moins cruel que le second, — quelque chose de tendre et de mélancolique qui pourrait bien n'être que le poinçon de l'humain tout court. — N.D.L.R.

LUI: quatorze heures à midi, c'est l'heure exacte.

ELLE: tu veux augmenter ma lassitude?

LUI: justement, petite. Je te demande les raisons de ta fatigue, pardon, de ta lassitude, uniquement pour te faire avouer que tu les ignores.

ELLE: encore une de tes idées saugrenues.

LUI: le juge aime à entendre de la bouche de l'accusé les aveux qu'il connaît depuis longtemps. Tu es lasse, ta bouche garde un goût acre malgré que tu te laves souvent les dents, tu te sens souple mais

tu éprouves de la répugnance à bouger, ton esprit est clair, que tu dis, mais tu refuses de penser. Pourquoi? Mais parce que tu te portes bien, ma petite, parce que tu es normale, logique, conséquente, autant qu'une femme puisse l'être. L'habituelle clarté dans laquelle tu te complais finit par t'aveugler. Tu sens, tu penses, tu vois juste et cet effroyable équilibre te déséquilibre. Pour toi, malheureuse, un et un font toujours deux, tu sais donner sans savoir prendre, tu te confies sans tricher, tu joues aux cartes sans regarder celles de l'adversaire. Ton coeur ne connaît que le rouge, alors que c'est le noir qui gagne. Ton âme ne possède aucun repli secret. Tu regardes les gens droit dans les yeux et quand tu serres une main, ta main de chair devient une main d'os.

ELLE: tais-toi, tu divagues.

LUI : divaguer, c'est une forme spéciale de la raison. Ta logique déifiée prétend créer le progrès mais elle ignore en tout cas le génie. Tu ne te rends même plus compte que tu es belle, tant habituée à ta beauté, et ton habitude devient cette fameuse lassitude dont tu fais un plat, immangeable d'ailleurs. Moi, je suis franchement laid, une de mes seules franchises, et je me complais dans ma laideur, je la savoure, c'est mon triomphe d'être laid et d'exister, tel que j'existe d'aller, de venir, de vivre, d'agir en trompant et en donnant le change. Et quel change, du papier-monnaie pour de l'or en barre.

ELLE. tu parles tant que je ne me souviens pas de tout ce que tu dis. Ah., je me souviens: alors, il ne faudrait pas que je fixe les gens auxquels je parle?.

LUI : moi, je ne regarde pas leurs yeux et je ne leur laisse pas voir les miens. Ils auraient peur. J'examine leurs mains, qui tremblent souvent, leurs souliers révélateurs, cirés, glacés, reluisants avec trou dans la semelle. Je regarde les genoux, les épaules, les costumes, les robes et je comprends tout ce qu'il y a dessous, les corps et le reste.

ELLE: Sherlock Holmes?.

LUI : peut-être, mais d'un genre bien à moi, un policier libérant les criminels. Ceux-là construisent la vie. Les autres, les piètres assassinés constituent le rebut. Un mort ne devient, à peine, intéressant, que s'il a permis de commettre le crime. La naissance conduit à la mort et la mort doit être brutale, pour être voulue. Tu voudrais probablement mourir d'une bonne double-pneumonie ou d'une brave

petite fièvre typhoïde. Trois médecins te soigneront. L'un pour une malaria, l'autre pour une entéro-colite et le troisième pour une appendicite chronique.

ELLE: je ne veux pas mourir.

LUI : pourquoi vis-tu? pour te lamenter de ton bonheur constant? Tu commenceras à prendre gout à la vie lorsque tu deviendras vieille et que ton coeur aura, enfin, amassé de la haine.

ELLE: je ne sais pas hair.

LUI: tu sauras. Tu hairas les jeunes, ceux qui se portent bien et dont les cheveux ne comptent aucun fil blanc.

ELLE: Tu es un monstre.

LUI: Hourrah! vive le monstre, vive l'enfant qui hurle, l'adolescent qui vole et le chien enragé qui mord.

ELLE: (un peu craintive) Tu sais... j'aime bien les enfants et les chiens qui ne se laissent pas caresser par tout le monde. Mais je sais aimer, aussi... ou je crois savoir. A cause de cela, peut-être, je refuse d'appréhender la haine.

LUI: Tu y viendras... à moins que tu ne meurs avant.

ELLE: Pourquoi mourrai-je?

LUI: Parce-que tu es inutile. Tiens, vois-tu, à ta place, je mourrai sans plus tarder.

ELLE: Sombre brute, monstre, monstre.

LUI: Moi? non. Je suis un régulateur de l'existence. Et quand je crie: vive l'enfant, je me permets une boutade, que l'enfant pleure ou rie, morde ou embrasse. Il y a trop d'enfants. Il ne faut plus d'enfants.

ELLE: Alors l'humanité périra.

LUI: Qu'elle périsse. A quoi sert-elle?

ELLE: Tu as de ces raisonnements...

LUI: Ce n'est pas un raisonnement: c'est une conclusion. Que meurent les enfants et les êtres inutiles, comme toi, qui promènent leur lassitude et leur beauté: deux mesures pour rien.

ELLE: Alors si je me trouvais sur le point de mourir, cela ne te ferait rien.

LUI: Non, rien, absolument rien et, par dessus le marché, je t'aiderai à t'en aller définitivement, certain de te rendre service. J'aime à rendre service, de temps en temps.

ELLE: Je n'ai guère envie de mourir.

LUI: (de plus en plus insinueux, insistant, satanique): Si, tu as envie, mais tu ne t'en rends pas compte.

ELLE: (presque les larmes aux yeux): Non, non.

LUI: Mais si. Tu me disais, il y a un instant, que tu ressentais le désir de rester étendue longtemps. En mourant, tu exauces ton désir et tu vas même plus loin. Tu transformes le longtemps en toujours. Tu découvres ainsi le secret de l'éternité.

ELLE: Tu m'écoeures.

LUI: Probable. Sais-tu pourquoi? parce-que tu constates, malgré tout, un vide initial et constant, que tu ne trouves rien pour le remplir, que tu es d'ailleurs incapable de trouver quoi que ce soit et qu'en définitive, tu songes à vider le contenu d'un tube de véronal.

ELLE: Je n'ai jamais pris du véronal.

LUI: (définitif): La première fois sera la bonne. Veux-tu que j'aie t'acheter du véronal. Mais attends... je me souviens... j'en ai sur moi. Tiens... Voici un tube.

ELLE: (exaspérée, tapant du pied): Je n'en veux pas, je n'en veux pas. (Plus calme) et comment se fait-il que tu en aies, dans ta poche?

LUI: A toutes fins utiles. Je te disais que j'aime servir mon prochain... pour qu'il devienne mon passé.

ELLE: Je te gêne?

LUI: Oui, comme me gênent tous les êtres sains, beaux, purs, engendrant la paix et la quiétude alors que dans l'univers, tout est guerre et dévastation.

ELLE: Tu me rends la vie amère. Peut-être prendrai-je un comprimé pour dormir, ne plus t'entendre.

LUI: Un comprimé? Avale-les tous, crois-moi.

ELLE: Pourquoi ne les avales-tu pas, toi?

LUI: Pour une raison majeure. J'ai un rôle à jouer. Toi, tu n'en a aucun.

ELLE: Mais j'aime, on m'aime, n'est-ce pas un rôle dans la vie?

LUI: Un rôle négatif, donc à rayer d'un trait de plume ou d'une gorgée. Veux-tu un verre d'eau? Attends... Voici de l'eau. Bois.

ELLE: Je n'ai pas soif.

LUI: Bois, pour avaler les comprimés.

ELLE: Je n'en prendrais que deux, pour dormir, dormir...

LUI: Plus que deux. Tu es énervée. Deux comprimés ne suffiront pas pour t'apporter le sommeil. Prends-en dix.

ELLE: Tu veux absolument ma mort?

LUI: La vie refuse de te laisser vivre.

ELLE: Dix comprimés? Je me sentirai mal...

LUI: Sois tranquille. Quand tu seras étendue et que tu appelleras au secours...

ELLE: Tu téléphoneras au docteur?

LUI: Sotte. Tu plaisantes avant de mourir. Encore une vertu passive: le stoïcisme.

ELLE: (plaintive, déjà au bout de son rouleau) Tu me soigneras?

LUI: Certes, en fermant portes et fenêtres, en coupant les fils téléphoniques.

ELLE: C'est drôle comme tu m'influences... Tu parles avec tant d'autorité. Tu crois, vraiment?...

LUI: Je n'ai aucune croyance, mais des vaines emplies de certitudes.

ELLE: (machinalement) J'ai déjà avalé six comprimés. Ça me chatouille au fond de la gorge quand ça passe.

LUI: Encore quatre chatouillements. Constate comme c'est facile de mourir... Bien plus aisé que de vivre.

ELLE: Huit comprimés. Mais je suis certaine que je rêve, que nous rêvons. On va se réveiller, dans un beau jardin, avec des jets d'eau...

LUI: Encore deux... Là... tu es une sage petite fille. Je te citerai en exemple.

ELLE: Quand je serai morte, tu apporteras des fleurs au cimetière?

LUI: Les cimetières? Des champs de repos à transformer en champs de bataille...

ELLE: Viendras-tu?

LUI: Non.

ELLE: Tu m'apporteras des roses?

LUI: Non.

ELLE: Tu n'apporteras rien?

LUI: Ce que vous pouvez être bavardes, vous toutes, même au moment de rendre l'âme.

ELLE: Je ne saisis pas... tu dis?... tu disais?...

LUI: Meurs vite... j'ai un rendez-vous.

ELLE: Comme je me sens drôle... Je vais mourir. Au revoir...

LUI: Tu plaisantes encore. Au revoir? Adieu, ma petite...

ELLE MEURT

Il la contemple, quelques secondes, hausse les épaules, va devant le miroir, se regarde, arrange sa cravate...

LUI: Aujourd'hui, je me sens tout propre.

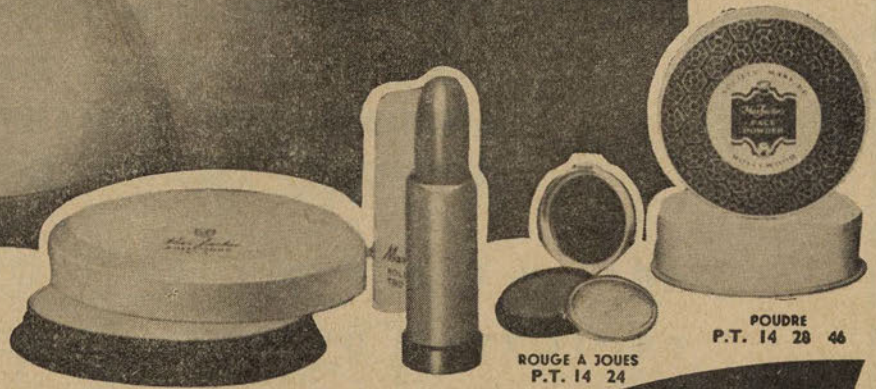
RIDEAU

CHARME

maxfactorisé

MARIA
MONTEZ
Universal-
International

Il est si facile de se *max-factoriser*... et si passionnant aussi. Essayez seulement ce célèbre maquillage *Max Factor Hollywood* dans les nuances précises qui vous sont conseillées individuellement et qui ravivent, rehaussent et s'harmonisent parfaitement aux couleurs naturelles de vos cheveux, de vos yeux et de votre teint... et vous serez transformée, comme par enchantement, en une vision de charme irrésistible.



PAN CAKE
MAKE UP
P.T. 35-70

TRU-COLOR LIPSTICK
P.T. 14 24 46

ROUGE A JOUES
P.T. 14 24

POUDRE
P.T. 14 28 46

COLOR HARMONY MAKE-UP

créé par

Max Factor
HOLLYWOOD

DANS LES PRINCIPAUX MAGASINS. PHARMACIES ET DROGUERIES

Distributeurs : VITTA & Co. - Le Caire - Alexandrie

L'AIR LIQUIDE

SOCIETE ANONYME

DIRECTION GENERALE DU PROCHE-ORIENT
2, RUE CHAGARET EL DOR - TÉL. 59082

USINES ET DEPOTS:

LE CAIRE, R. C. 24 — ALEXANDRIE, R. C. 461 — PORT-SAID, R. C. 74
SUEZ, R. C. 19 — TANTA, R. C. 27.917

OXYGENE

ACETYLENE DISSOUS

CARBURE DE CALCIUM

AZOTE - HYDROGENE

AIR COMPRIME SEC

AMMONIAQUE ANHYDRE

ARGON TECHNIQUE

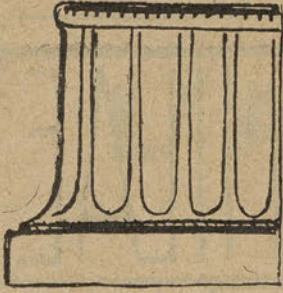
ARGON PUR, NEON, KRYPTON, HELIUM

PROTOXYDE D'AZOTE, EAU OXYGENEE.

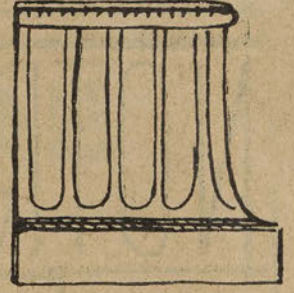
TOUS MATERIELS ET ACCESSOIRES
DE SOUDURE OXYACETYLENIQUE, D'OXYCOUPAGE
DE SOUDURE ELECTRIQUE, DE METALLISATION

NOTRE DAME DE PHILAE





NOTRE DAME DE PHILAE



par Georges REMOND

Sur la glèbe profonde d'Égypte, plus encore que sur la Terre Gréco-Romaine, les Dieux sont plus nombreux que les hommes. S'il t'arrivait donc d'en rencontrer un, introducteur bienveillant des vivants, auprès des immortels, il ne faudrait pas autrement t'en étonner.

C'est ce qui m'advint, un jour que je remontais le fleuve, et où l'un d'eux, sans nul doute touché de ma caducité, me tint le langage suivant :

« Te plairait-il, ô voyageur, ô pèlerin amoureux, de revoir l'une de tes plus belles, peut-être la plus belle de tes amies, aperçue, courtisée, caressée au temps de ta jeunesse, lâchement assassinée depuis, noyée au fil de l'eau par des mains criminelles et barbares, resuscitée aujourd'hui, mais pour combien de temps, mon ami ? Quelques jours ou semaines ; et pour les seuls amants passionnés de l'été Nubien ; pour toi, peut-être, si tu en es encore digne. »

« Ce n'est pas une illusion, un mirage du haut fleuve et du désert. Non ! Tu verras là, non seulement l'âme, mais le corps de ton amie, en présence réelle :

« Plus vermeille que la flamme » ;
comme il a été écrit sur la tombe d'une autre Dame de Beauté.

Ainsi parlait ce guide courtois et désintéressé :
« avis rarissima ! Peut-être Ptah, ami des artistes, Toht-Hermès, Satis ? Qui sait ?

Les Dieux ont des façons persuasives, parfois coercitives. Et encore que ceci me parût incroyable et que je n'eusse pas prêté foi à d'autre qu'à un Dieu, je me déclarai prêt à le suivre.

Déjà, il m'avait pris par la main ; déjà l'écorce de la terre fuyait sous nos pieds. Déjà la voix du fleuve se pliait au rythme du soleil qui va bondir et de la lune qui se couche. Minute miraculeuse !

Déjà, à ce timbre irrésistible, la Vierge Philae sortait des eaux, présence féminine parfaite ; chair immortelle ! C'était bien Elle !

Et, à sentir le frémissement qui me parcourait tout entier, je pensais à part moi :

« La vue est un toucher à distance ».

— « Voici ton amie, d'il y a cinquante ans, toujours

jeune fille et sans une ride. — Tandis que toi?... avec ses membres intacts et parfaits : les Propylées, le kiosque, les pylônes, le Temple ; fleur de granit, mais plus sensible, plus transparente qu'une rose bengale, qu'un lys, qu'Ophélie au fil de sa rivière.

« Et la grâce plus belle encore que la beauté. »

« La Sauvée des Eaux ! »...

Ainsi continuait le guide.

Les Pamphilées

Peu ou point instruit de l'Égyptologie, de l'archéologie, de la chronologie, de je ne sais combien d'autres logies, d'une ignorance enfin quasi encyclopédique, j'en avais été plus libre pour mêler naguère, en ces lieux, mes rêveries de jeune homme et d'amoureux.

Ici, pour moi, Psyché avait effleuré de son aile le front d'Isis ; ici, la Vierge Parthénienne et la Vierge Égyptienne avaient croisé leurs regards ; ici, l'âme Grecque, portant avec elle celle de la Renaissance, avait fait palpiter les lignes austères du plain chant Égyptien ; ici, pourquoi non ? « La Sainte Mère Pucelle », comme dit Joachim du Bellay, avait, sans doute, conduit son Enfant-Dieu de la Crèche de Bethléem et du Saint Sycomore d'Héliopolis jusqu'à Notre Dame de Philae.

Autour des Temples, seuls les palmiers d'autrefois avaient disparu. Le paysage en était plus nu ; et, plus nu, le corps de la Déesse. Les autres îles, Bigah, Konosso, noires et pétrées, dessinaient, entre les pures formes des colonnes ou des pylônes, leurs signes infernaux : profils de sphinx, bêtes mortes, ignées, symboles obscènes et monstrueux.

Au dedans de moi je prononçais le nom du vieux sorcier à barbe d'astrologue : « Leonardo ! Leonardo ! » N'était-ce point là quelque poème, peint de sa main, le plus mystérieux, le plus proche du sortilège, sa « Vierge d'Égypte aux Rochers », avec, passant sur les grèves, d'autres figures, faunesses, bacchantes, ignorées de Celle-ci, jaillies de la fermentation de la vieille terre Payenne.

Et comme je méditais, aujourd'hui, sur ces choses, remémorant mes souvenirs d'enfant, voici qu'un cor-

tête se forma, une théorie, sorte de panégyries, de Panphiliées, qui se déroulaient sous mes yeux.

Ce n'était pas un rêve mais une réalité authentique, palpable. Du reste, tous nos contemporains, qui y étaient présents, acteurs même, le peuvent attester :

La grande Déesse venait en tête avec Horus pendu à son sein, et suçant le lait virginal de toutes ses forces ; Harpocrates un doigt sur la bouche ; et des danseurs et danseuses, joueurs et joueuses de luth, de cithare, de lyre ; et Dês, venu de Pount, frappant sur son tambourin ; et Pan-Min, en costume et attirail peu décents, — mais qu'y faire ? — les entouraient. Suivaient des Dieux, Ptah, Khnum, familiers de ces lieux ; je distinguai, au milieu d'eux, mon guide affable, mais, dans mon ignorance, ne pus lire son cartouche ; — des Rois aussi, très anciens mais toujours jeunes parce qu'immortels et dont j'ignorais les noms.

Je ne trouvai pas inconvenant ni hors de propos, car on est, dans les voyages ou les processions et pèlerinages, forcé de coudoyer toutes sortes de compagnies ; je ne trouvai donc pas inconvenant de voir passer, là aussi, la très Sainte-Vierge Marie, avec son Jésus, son Saint-Joseph, son âne et son bœuf. Une auréole émanait d'eux, mais se posait, entre les oreilles de l'âne et les cornes du bœuf, sous forme de disque lunaire.

Puis les nobles et pieux Antoine, César, Auguste, Néron lui-même, si calomnié Trajan ; en compagnie d'Hathor-Aphrodite, de Cléopâtre la Macédonienne, d'Arsinoé, de Bérénice celle-ci incertaine si elle devait traîner sa chevelure de constellation dans le ciel, sur la terre ou sur les eaux ; et beaucoup d'autres prudes et nobles Dames.

Le vieux sorcier Léonard marchait, de conserve avec Imhotep-Esculape, tous deux se divertissant à construire dans les airs d'improbables paysages et de fabuleuses architectures. Tous deux géométrisaient avec passion, ainsi que l'a conseillé Pythagore ; et se jouaient à ressusciter des morts qui n'en pouvaient mais, et à restituer la vue à des aveugles que la cécité avait enfin rendus clairvoyants.

Après un large intervalle, le Général Louis Desaix

de Veygoux, coiffé du bicorne, hanté de la passion de la gloire ou de la mort craignant de n'avoir jamais fait assez pour l'une et l'autre, leur succéda.

Puis une forte section de ses grenadiers, hommes superbes, lesquels venaient d'inscrire, en caractères Romains, leurs beaux noms Français sur les murailles du Temple : tous athées, francs-maçons, jacobins, élevant leurs mains et leurs bonnets à poil en signe de déploration sur le malheur de ce peuple enseveli dans les ténèbres de la superstition, livré aux mensonges des prêtres, à la tyrannie des Rois : attestant, avec force, pour demain, l'instauration du siècle des Droits de l'Homme, du progrès des Lumières, de la Paix, et du Bonheur Universel.

Non loin deux, mon cher compatriote Vivant Denon, avec son fin visage, tel que l'a peint le divin Prud'hon, un peu plus jeune cependant, et qui a si bien parlé de la sculpture Egyptienne.

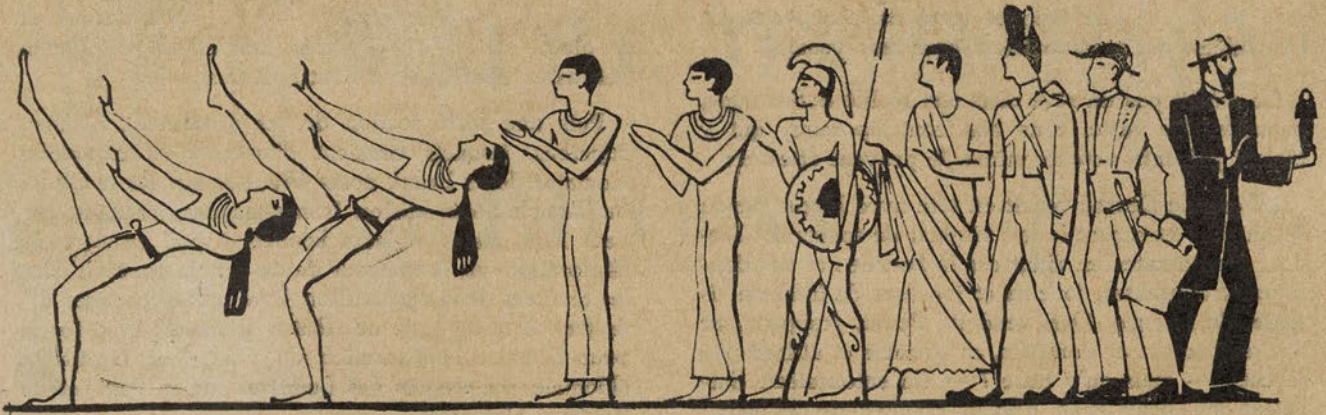
Et voici que s'avancait, compact, le groupe des Egyptologues. Je reconnus Champollion, Mariette, Prisse d'Avenne, Maspero, avec qui je m'étais disputé au cours de mon enfance anarchiste qui ne respectait rien ; le féroce Barsanti, qui m'avait interdit l'entrée d'Abou-Simbel, parce que j'y étais venu par le mauvais chemin, descendant le fleuve et non point le remontant, comme il se doit honorablement venant d'Addis Abeba et non du Caire, ainsi qu'il est prescrit par les règlements administratifs. De telles fantaisies étaient-elles supportables ? Où irait-on sur de tels chemins ? » Il me jeta un mauvais regard ; après cinquante années et la mort, son ire ne s'était pas apaisée — ; « avais-je mon teskeré en bon ordre ? » Il ordonna à deux gaffirs de s'en assurer et de m'empoigner au besoin ; mais, en dépit qu'il en eût, je réussis à les amadouer facilement.

Passons sur cet incident.

Plusieurs membres de l'Institut portaient l'uniforme et l'épée. Tous étaient soucieux d'exactitude dans les costumes, de chronologies, de préséances, disputaient ferme et haut.

Je vis Loret, Morgan, Lacau en redingote et cha-





peau mol à larges ailes, Gayet penché sur Thais que suivait jalousement Paphnuce, Amélineau qui tenait, enchaîné, le moine Schnudi plein d'imprécations.

Ils s'inquiétaient de voir des touristes ignares se mêler à cette pompe, escorcher les dalles de leurs souliers ferrés, regarder de leurs yeux ineptes, nageant dans leurs têtes de veaux, des images qu'ils ne comprenaient pas, tenter subrepticement de mêler aux hiéroglyphes le nom de leur bonne amie, sous un signe déterminant de leur façon.

Tous, surchargés de gloire, de décorations, d'années, semblaient peu commodes et malcontents.

Deux isolés se tenaient à quelques pas. L'un d'aspect ecclésiastique, corpulent et plein d'onction, me sembla-t-il, secouant, de la droite, une bête fauve, inconnue et furieuse, par « l'extensibilité du col », et, de la gauche, un coquillage ithyphallique, d'une obscénité révoltante, mais dont la volute était sublime, qu'il présentait en don à la Déesse. C'était, me dit un gaffir, l'homme le plus savant qui fut « *ès bestes et plantes estranges* » de la vieille Egypte.

L'autre, très vif quoique déjà sur l'âge, fort maigre offrait de même à la Déesse une amulette, représentant un lion de cuivre minuscule, « brandissant un membre viril en sa fureur, » pour parler comme l'Héraldique.

On ne sut rien m'apprendre à son sujet.

Enfin paraissait, allègre, jeune, épanoui, souriant, trop savant pour n'être pas indulgent aux anachronismes et aux fautes de lecture, ainsi qu'aux inexactitudes de rite de la cérémonie, trop bon et de trop haute vertu pour n'être point clément à toute faute en général et en particulier, vêtu d'un short et d'un chapeau de toile blanche car la chaleur était extrême, le maître de l'heure et de toutes ces choses, le Directeur Général des Antiquités Egyptiennes, le Docteur Etienne Drioton en personne, suivi de son Etat Major : Osman Rifki Rostom, Zakaria Ghoném, ce beau Cassab, aimé des Déeses Mortelles, Samy Gabra escorté de milliers d'ibis et de chats qui s'entregrillaient et becquetaient horriblement, Henri Chevrier, en uniforme de chasseurs à pied, animé des mêmes passions que Desaix ; Alexandre Varille, étrangement coiffé et pres-

que accablé de plusieurs pyramides superposées, mais que soutenaient deux invincibles Atlantes ; le Très Révérend Père Stoppelaere, grand inquisiteur de la Nécropole Thébaine Stoppelaere qui nê à l'ombre des Tours Gantoises, amant de la pluie et des parapluies fou de ciels gris, a choisi le désert et la Vallée des Rois pour demeure, accompagné de son disciple préféré « Le Cheikh barbu », de la Reine Nefertari et d'innombrables petites poules des Tombes : pleureuses, danseuses, harpistes, citharistes, délicieuses, que quatre mille ans d'expérience avaient rendues plus provocantes et plus séduisantes que jamais, et qui, toutes ou séparément, suivant un propos de mon pays Burgonde, « ne valaient pas leur derrière plein d'eau chaude. »

A respectueuse distance, marchait, un peu morfondu de se trouver en si haute compagnie, le plus humble de vos envoyés spéciaux et serviteurs, ô nobles et magnifiques lecteurs de l'Egypte Nouvelle !

Je crus même voir, assis sur un rocher, le peintre Mohamed Naghi, qui fixait, de son pinceau, sur la toile, ce spectacle surhumain, pour le transporter, par la suite, en fresque sur la muraille du Parlement.

Tout cela était animé d'un mouvement processionnel, qui tenait aussi de la danse sacrée ; car ce monde, et, certainement l'autre, ne sont, d'après les meilleures sources et témoignages qu'un immense ballet sans commencement ni fin.

« Cantare, cantare, cantare », disait Rossini à ses interprètes.

« Musique, musique, musique », ai-je entendu crier aux spectateurs, impatientes du parterre et des loges.

« Danser, danser et danser encore », répétait la voix musicienne des Sphères, mêlée à celle du Fleuve, glissant contre les rochers et les réduisant en un esclavage ballant, à celle de la brise du Nord dans les voiles blanches, qui tiraient leur bordée le long des temples et semblaient des danseuses de surcroît, venues prendre part à la cérémonie.

« Danser, et danser, et danser » !

Tout cela en dansant s'engouffra dans le sanctuaire.

La Vierge aux Hirondelles

Isis « Ourt », Isis de Philae est dédiée à l'hirondelle.

Toute l'année, jamais lasses, sans désir de voyage, servantes de la Vierge, elles demeurent là, s'affairant à son service.

Ce n'est pas l'hirondelle noire et blanche, migratrice, ou poignardée d'une goutte de sang, qui va de Louxor à Rome ou à Paris, d'un obélisque à un autre obélisque ; c'est l'hirondelle de Philae, un peu plus petite que sa sœur voyageuse, toute grise, tout vol, poussière lumineuse.

De la ténèbre du sanctuaire, tandis que je me trou-

Je cherchais en vain quelque point de comparaison, passage de la veille au sommeil, du sommeil à la veille, surprise de la naissance, du cri, pli imperceptible de la mort. Mais quel poids, quelle crasse, quelle épaisseur dans tout cela auprès de cette flamme incandescente.

L'une, tourbillonnante autour de moi me touchait l'épaule, insistait pour me libérer des liens de la vie. Que ne l'ai-je suivie ?

« Ourt ! » Hirondelle d'Isis » !

Déjà son cri était une délivrance.

Je me rappelais qu'autrefois, après des mois et des mois de marche dans le désert de Tripolitaine ou de



vais sur l'entablement du grand pylône, je les voyais surgir, gouttes de diamant, s'allumant soudain. Ascension, plongée, apparition, disparition : « fiat lux » ! Qui sait si tout le temple n'était pas le produit de cette fusée ? spasme, créateur de Philae !

Leur acrobatie était si furieuse, si suicidaire, qu'elles invitaient, dans leur vertige, à se précipiter avec elles, de même que la haute poésie vous emporte au ciel, pour vous ruer ensuite, foudroyé, sur la terre.

Parfois, l'aile souveraine, un instant immobile, d'un épervier d'Horus, donnait une ligne perceptible à cette danse du feu.

Quelle correspondance entre cette lenteur de notre propre corps, ce pesant jurisme des lois qui y président cette opacité, et cette âme transparente, cette fulminante instantanéité ?

Syrie, mon cher compagnon, Si'Allem, voyant passer et repasser, autour de ma tête, une hirondelle à la poitrine ensanglantée, me disait : « une amie de France est avec toi ». Peut-être. Et je ne sais quelle rosée me montait au cœur dans ce pays sans eau ni tendresse.

Quelle apparence, aujourd'hui, qu'une amie de France ou d'ailleurs sacrifiât une pensée, fût-elle fugitive comme cette hirondelle, à un si vieil homme ?

Tant pis !

Mais qui sait ? Une amie de l'autre côté du fleuve, m'invitant à l'accompagner, une amie d'éternité ?...

Sans doute, n'en étais-je pas digne, puisque je ne l'ai pas suivie ; sans doute, manquais-je de foi, soupçonneux d'une dernière ruse féminine qui n'eût laissé de moi qu'une loque dérisoire sur le granit.

La Fée noire de Bigah

Passant l'eau avec une barque des anciens Dieux, j'ai fait l'ascension de Bigah, toute proche de Philae. Et, comme je sortais de ce rêve de prière silencieuse et parfaite, l'impression d'enfer, de tumulte noir et figé, de chaos pétré, s'en accrût encore.

Quand, tout à coup de ces monstres humiliés, mais protestants, gesticulants, je vis surgir une fillette, une enfant, noire elle aussi, allongeant peureusement la main, tendant, au bout de ses doigts, je ne sais quelle fleur, poupée ou coquillage.

« *Nigra sum, sed formosa* » : Belkiss, Makeda, Reine d'Yémen ou d'Éthiopie, miracle de la création.

Je la regardais, stupéfait de tant de grâce.

D'où avait-elle jailli ?

Pourquoi me rémémorai-je, soudain, la petite épouse, sombre elle aussi, qu'avait prise Gérard de Nerval, dans son séjour en Égypte, qui le battait comme plâtre, et qui, lorsqu'il l'appelait « petite sauvage », répliquait :

« ana (moi) bétite sovaze ; mafish ; (Pas du tout) !

Et le battait derechef.

Et soudain, devant mon insistance à la dévisager, sa figure se décomposa, ses yeux glissèrent comme ab-

sorbés par l'épouvante, elle vira, bondit avec un cri d'oiseau, s'envola par dessus les rochers.

Ses guenilles sombres, au vent de la course, la laissaient nue bronze parfait, cire unique, Dame Touï, princesse d'ébène, noire panthère électrique, si frêle et d'une force suprême.

Son pied minuscule domptait les rochers ; et le granit millénaire paraissait plus souple sous son poids que le tremplin du clown qui sauta jusqu'au ciel.

Elle avait disparu de ma vue depuis longtemps que je contemplais encore cette apparition, dont mes cheveux blancs et ma laideur avaient offusqué la divinité.

Et je songeais que, riche, je l'eusse fait capturer, que je l'eusse emmenée à Paris, vêtue, parfumée, lancée dans la grand' ville, aussitôt éprise et subjuguée ; au plaisir, sans pair, de lui voir, du même pied invincible qui foulait les rocs de Bigah, courber des « cailoux », nus comme le mien, des vieux Messieurs, sénateurs austères ou présidents de grandes sociétés économiques ; répandre la douleur, l'épouvante, la ruine dans les saintes familles bourgeoises ; triturer, de ses ongles de panthère noire, les moelles et les cœurs des jeunes coquebins et des adolescents des grands bars :

« ana (moi), bétite sovaze, mafish ! (Pas du tout) » !

Mais elle avait fui ! ...



Retour à la Déesse

« Je ne suis pas de ceux qui disent « ce n'est rien
« C'est une femme qui se noie
« Je dis que c'est beaucoup »

La Fontaine.



Cependant, je ressentais âprement le besoin de retourner à une compagnie féminine plus honorable, que celle de cette démonsse noire à une hôtesse dont l'accueil avait comblé tous mes désirs.

Mais pour combien de temps encore ?

Déjà la nuit, et, dans quelques heures, le premier flot la presseraient de toutes parts, et celle-ci la recouvrirait bientôt.

L'une et l'autre idée me désespéraient.

Je rêvais, comme l'ont peut-être réalisé les anciens Egyptiens, de retenir le soleil, de ravir, comme Icare, Ixion ou Prométhée, les essences du feu ; je me répétais les vers d'un poète semblable à ceux-ci, qui, impavide de la chute et de la mort, a marché sur leurs traces.

« Hôte et nocher de la pompe que l'astre
Accumulait à ce ponant vermeil,
Comme amarré sur un fauve pilastre,
J'aurai jeté l'ancre dans le soleil
« Monte avec moi sur la nef magnifique,

*Le Saint Flambeau qui ne se couche plus
Dore à jamais une minute unique
D'espoirs comblés et de vœux révolus ».*
Ainsi vieux présomptueux voulais-je faire.

« Cette Philae », m'écriais-je, « il faut la lier par les cheveux, la traîner à l'autre rive, lui rebâtir sa demeure au dessus des eaux, arrêter même le soleil afin qu'Elle vive dans une fête de lumière sempiternelle.

Mais un ami, très cher acoquiné aux sciences acroamatiques, blâmait une telle intempérance ; et, me tirant par la manche, il me murmurait à l'oreille : « Vous êtes un vieil fol et un blasphémateur. On ne restaure ni ne rebâtit pas plus les maisons des Dieux qu'on ne farde les Déeses. Il est d'un mortel pieux de se fier aux

Immortels et de leur laisser suivre et accomplir leur destin. Celui de celle-ci est d'être engloutie avec l'Atlantide, d'où elle est née, du temps que les Dieux parlaient aux hommes de bouche à l'oreille, comme l'ont raconté les prêtres Egyptiens à Pythagore et à Platon.

« Encore Lui est-il permis de résurgir quelquefois aux yeux de ses terrestres amants. Félicitez-vous d'avoir été admis à faire partie de ceux-ci, et demeurez coi. »

Il ajouta plus bas : « Ecoutez-moi, si vous êtes raisonnable, nous l'irons voir ; j'ai fabriqué un scaphandre spécial. Encore est-ce inutile. On s'habitue parfaitement à la vie aquatique, qui est la véritable vie, dans l'élément primordial. Nous passerons le temps dans son palais bleu et argent, à ses genoux ; des poissons phosphorescents, plus étincelants que les pierreries, et dont la beauté est presque douloureuse, nous frôleront. Seuls les Fils des Immortels descendent au profond des eaux sacrées ; ne vous rappelez-vous pas le Prince Thésée, plongeant devant Minos, et lui prouvant ainsi qu'il était Dieu ? Nous nous avoisinerons de même à la divinité. Avez-vous vu quelquefois dans la campagne, ces imbéciles qui, le derrière en l'air, regardent entre leurs jambes les aspects du paysage ? Il faut confesser que l'effet en est heureux. Mais qu'est-ce que cela auprès de la trasmutation prismatique de toute notre vision et de toutes nos facultés ? »

Et comme je me débattais, il se fit pressant, menaçant même : « si vous voulez contrarier un tel Destin,

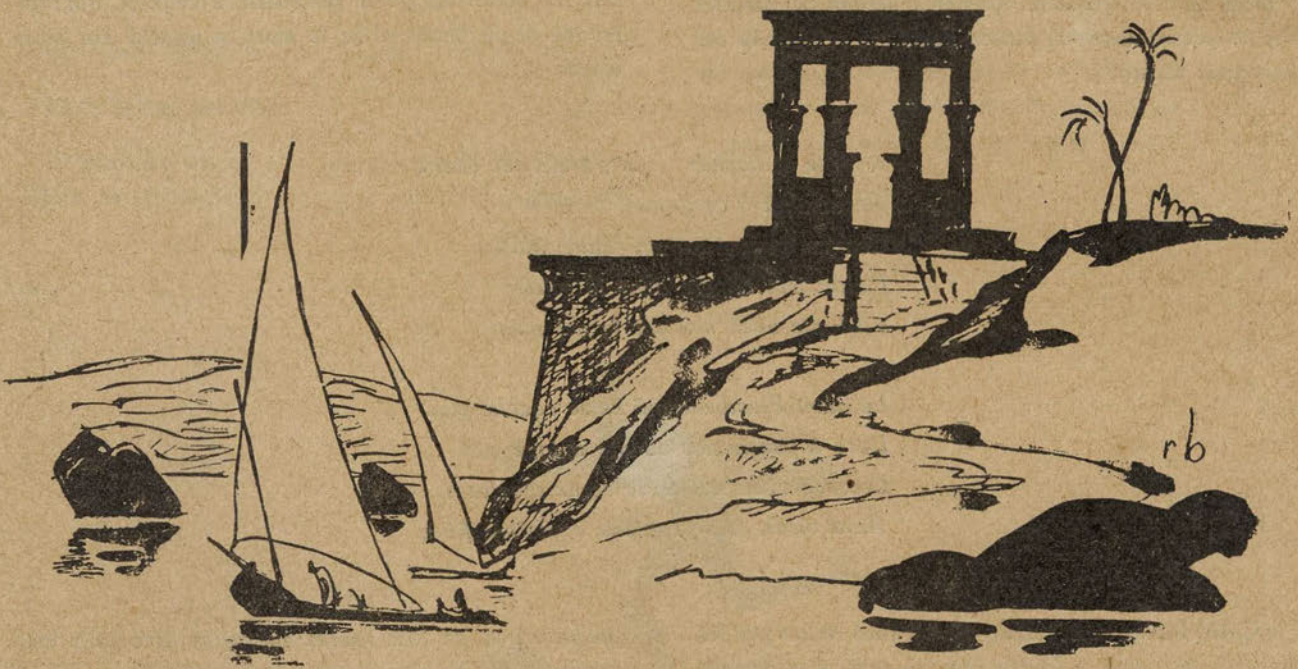
violenter la déesse, prenez garde, vous serez frappé, et mourrez de la mort des impies. »

« Ne me tentez pas » lui dis-je, « mourir de la main de la plus grande des Déeses est un sort qui dépasserait mes rêves les plus exaltés. »

Insoucieux ou, plutôt, désireux d'une mort si belle, rationaliste comme La Fontaine, Maurras ou Dédale ; peut-être même athée « avec délices », comme Chénier et Prométhée, mais amoureux fou de la Déesse, confiant dans la toute puissance de l'Homme, comme les grenadiers de Desaix, je ne pouvais me résigner à ce qui me paraissait bien plus un forfait de quelques uns de ces hommes que du Destin lui-même.

« O destin que de crimes on commet en ton nom ! » allais-je murmurant. Et j'en appelais à grands cris à la Volonté, à l'autorité d'un Prince Charmant, d'un Roi Successeur de tous les Maîtres de l'Égypte.

Cependant que le flot montait et recouvrait déjà les pieds divins de Notre Dame de Philae.



P. COZZIKA & C^o

DISTILLERIE

PRODUITS.

ALCOOL

HUILE AMYLIQUE

ACIDE CARBONIQUE

VINAIGRE

MELASSE

MELASSE Pour l'alimentation des bébés

BUREAU DU CAIRE:

23, Rue Soliman Pacha

Téléphone 59581

BUREAU D'ALEXANDRIE:

19, Place Mohamed Aly

Fabrique à Tourah sur la route de Héliouan

N O B I L I S

(Galerie d'Art)

La montre, — ou plutôt, et pour parler un langage moins hermétique, la vitrine d'un établissement de commerce est aux activités qui s'y déroulent ce qu'une préface est au livre, un prélude à une symphonie.

Dès le premier choc, on est chassé ou retenu, selon l'habileté de l'étagiste, sans doute aucun, mais aussi, mais d'abord, selon la qualité de l'article offert à la convoitise, l'ambiance dans laquelle il baigne, la lumière qui l'impose au regard.

On ne peut nier qu'à ce point de vue, la devanture actuelle de la Galerie d'Art « Nobilis », ne soit en même temps que le résumé fidèle du luxe qu'elle jette au passant comme un hameçon, une promesse de bonheur, une transfiguration, un éblouissement.

Dans le climat euphorique créé par tant de belles choses, il paraît impossible de ne pas rattrapper le goût de vivre, de ne pas se reprendre à espérer.

John Ruskin avait raison qui voulait guérir par l'esthétique le pessimisme, la misère sordide, l'abaissement des mœurs et des esprits.

* *

Le premier vertige passé et le seuil franchi, on constate que l'aspect des lieux a été entièrement bouleversé.

Entre la rue et le visiteur, on a élevé le barrage d'immenses vitrines qui s'étalent en longueur sur toute la façade et sur deux plans superposés.

On a ainsi intercepté le bruit, et créé au-dedans un silence intime, une tiédeur ouatée qui induisent en contemplation.

Par où commencer, par où finir ?

Comment dénombrer les pièces maîtresses, oubliées à dessein parmi des verreries de Bohême ou de Belgique afin d'enrichir astucieusement ceci par le savant voisinage de cela ?

La troupe des verres fins rangés comme un corps de ballet prêt à prendre son élan, les coupes en calice, les aiguières taillées dans un cristal irisé par tous les rayons perdus qu'elles accrochent au passage, les rayons perdus qu'elles accrochent au passage, les longues tables oblongues chargées de bronzes signés Suze ou Etling, les carafons pansus coiffés de gros cabochons, les terres cuites qui reproduisent l'Anadyomène ou la Callipyge, où donner de la tête ou de la plume, singulièrement, sur quoi arrêter le fiévreux désir qui erre le long des étagères comme l'abeille frôle un rosier ?

Voici un vase en lourd cristal de Bohême, solidement assis sur un gros socle en torsades translucides.

Sur l'une des parois, une jeune fille aux formes vénustes, couverte du seul manteau de sa chevelure, belle comme les amours, attend preneur.

Comment est-elle encore là ? Les riches ont donc des yeux pour ne point voir ?

Mon aimable cicerone, M. Léon Simha, qui a surpris mon regard et qui, sans doute aucun, partage mon enthousiasme, me souffle à l'oreille :

— C'est une reproduction de musée, gravée à l'acide.

* *

Dans les sous-sols réservés à l'ameublement, les chambres à coucher en chêne clair alternent avec des salles à manger, des salons-fumoir d'une harmonie sans dissonances.

Le tarabiscotage, le chantournage, les pesantes ferrures tape-à-l'œil ont heureusement disparu.

On est revenu à la loyauté de la ligne droite, noblesse et grandeur du temple grec : on travaille sans souci de plaire aux parvenus ; oui, on travaille pour les gens de goût.

Ici éclate la débauche des lampes portatives en porcelaine italienne, — des lampes de chevêt en porcelaine de Limoges, imitation Sèvres, enrobées dans des abat-jour de soie bordés de rubans en velours reproduisant comme couleur et des-

sin le motif principal de la lampe elle-même, — des plafonniers d'où pleuvent, en couronne trente jets de lumière, — des torchères des appliques, de beaux grands bougeoirs à trois et quatre branches encapuchonnées.

Sur une table, un vase qui se suffit à lui-même, avec ses applications en feuilles mortes repoussées au feu, ... sur un meuble, une louve en bois sculpté, allongeant ses flancs amaigris et son museau triangulaire dans un élan où l'artiste a capté le mouvement, — ici un cendrier massif dans lequel j'hésiterais à laisser poser une seule cigarette, — là-bas, un plateau travaillé dans les entrailles comme une pièce du quattrocen- to, — plus loin des boîtes à cigarettes dont on ferait des boîtes à poudre.

Et toujours, partout, le long des interminables parois, tant au sous-sol qu'au rez-de-chaussée ou au premier étage, d'immenses placards ouverts, incisés à même le mur, à fond marron, dont les étagères en cristal épais ploient sous ces mille riens inestimables qui font l'existence plus profonde et plus dense, l'homme plus réceptif, plus humain.

Sauvons- nous.

... Vous ne voudriez pas jeter un coup d'œil sur nos splendides tissus

d'ameublement ? demande mon courtois commentateur. Voyez cette cretonne imprimée, ocellée comme le plumage d'un paon. Et ces velours américains qui remplissent de leur caresse une main d'honnête homme...

— Une autre fois, mon cher Ci-

cerone, une autre fois, si la vie me devient moins inclémente. Il ne faut s'aventurer ici qu'avec des matelas de banknotes en poche, — ou alors s'en tenir aux joies délicats de la devanture, plaisir des yeux, des sens et de l'esprit.

Paul FAUVELLE.

S
O
P.

LUBIN



présente fièrement
toute une gamme de
PRODUITS DE BEAUTÉ
récemment créés :

CRÈME
nettoie, adoucit,
rafraîchit le visage.

POUDRE
impalpable ; d'une
délicatesse exquise ;
9 teintes.

**ROUGE
A LÈVRES**
s'applique facile-
ment, tient long-
temps, reste doux
et frais.

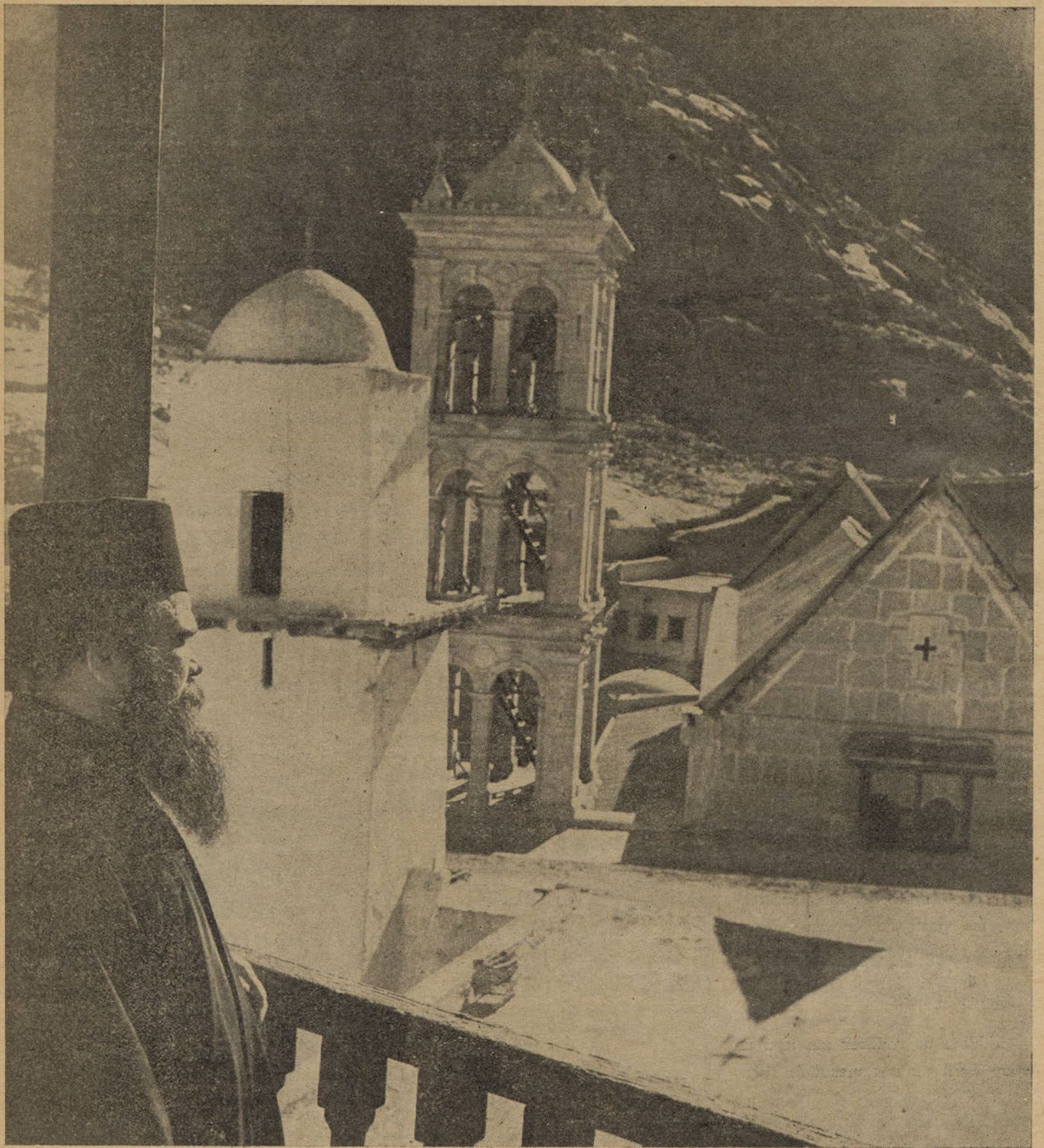
FARDS
rehaussera admira-
blement l'éclat de
votre visage.



LAIT DÉMAQUILLANT - TONIQUE

LUBIN RESTE TOUJOURS SYNONYME DE PERFECTION

AGENTS : MICHAEL SETTON'S SONS & CO.
R. C. 2362



Sinai - Couvent de Ste. Catherine, 1946

(Dimitri)

L'auteur de ce petit chef-d'œuvre, qui signe modestement d'un pré nom, s'appelle Dimitri Papadimou. On ne sait pas s'il a 28 ans révolus. Les a-t-il ? On sait qu'il a fait la guerre avec une hardiesse et un courage inscrits sur son masque si expressif. Dimitri adore la photo comme d'autres — comme lui-même sans doute — adorent la femme. Il ne reproduit pas : il re-crée. Ses films ne se sont pas des procès-verbaux mais des dénonciations. Parvenu à ce degré, le mécanicien devient un artiste qui, à la photo, copie servile, substitue la gravure, synthèse impressionnante où la puissance de la conception l'emporte de haut sur la servile banalité de la reproduction. — N.D.L.R.

Amoureuses

Elles ont les épaules hautes
 Et l'air malin
 Ou bien des mines qui déroutent

La confiance est dans la poitrine
 A la hauteur où l'aube de leur seins se lève
 Pour dévêtir la nuit.

Des yeux à casser les cailloux
 Des sourires sans y penser
 Pour chaque rêve.
 Des rafales de cris de neige
 Des lacs de nudité
 Et des ombres déracinées.

Il faut les croire sur baiser
 Et sur parole et sur regard
 Et ne baiser que leur baisers.

Je ne montre que ton visage
 Les grands orages de ta gorge
 Tout ce que je connais et tout ce que j'ignore
 Mon amour, ton amour ton amour ton amour

Paul ELUARD

Paroles sans romance

par Jean MOSCATELLI

Je ne te faisais pas la cour
à cause du lieu, à cause des gens,
bien qu'à chaque fois que tu disais: Jean!
je croyais que tu m'appelais au secours.

Et notre amour sera sans annales,
puisque la vie nous déconcerte,
elle qui nous menait à notre perte
par une conversation banale.

Nous aurons été des amants singuliers,
soucieux de n'être pas heureux,
Les souvenirs qui nous liaient tous deux,
nous nous en sommes déliés.

Et quand il a fallu apaiser
nos corps énamourés de nos corps,
nous avons donné, sans remords,
à d'autres bouches nos baisers.

Tu es celle qui peut me faire du mal
parce que je n'ai rien à te reprocher.
Je ne veux pas t'approcher
afin que tu me sois fatale.

Et si je m'en vais dire: Je t'aime,
à des mondaines et à des catins,
c'est pour me retrouver, le matin,
face à face avec moi-même.

Une Nuit de Noël

Une de ces nuits qui se faisaient alors, pour moi, avec des petites bougies, un sapin, une crèche, du bonheur qui flette sur la table avec l'odeur de la dinde rôtie...

— Va dormir, mon petit, le père Noël ne viendra qu'à minuit.

Minuit. Enfance propre et blanche aux cheveux bien peignés, pieds nus, petite âme parfumée de vertus évangéliques... Il faut que je surprenne le père Noël.

— Jette encore un peu de talc sur le parquet pour simuler la neige. Il faut lui faire croire que le père Noël existe vraiment.

Mais c'est la voix de maman. Maman qui ne sait pas mentir!

— Tu n'aimes pas ce que le père Noël t'a apporté?

J'essaie de cacher ma misère sous un sourire, mais ma misère se voit, et rayonne autour, de moi comme une gloire.

Pour moi il y a désormais un monde secret... C'est celui de la souffrance.

Nulle des grandes personnes de la vie qu'on subit, ne peut s'élever en ce moment jusqu'à mon monde nouveau, la vie qu'on découvre.

— « Il est né le divin enfant... Chante mon petit: « Il est né le divin enfant... »

Ma gorge se contracte. Les paroles et la musique accompagnent douloureusement les visions de mon univers... Le divin enfant, la Crèche, l'Étable les rois Mages, l'Étoile! Mais alors tout cela?

Tout cela se dresse. Il me barre la route. Je m'élançai encore. Il me repousse.

Et tout cela m'entoure, immobile, solide, radieux. Ma voix se mêle au cantique.

Je presse ma souffrance de toutes mes forces, mais les larmes n'en sortent plus.

J'attends, ce soir, le père Noël.

LITA.

La Chanson du Mal-Aimé

*Voix Lactée ô sœur lumineuse
Des blancs ruisseaux de Chnanson
Et des corps blancs des amoureuses
Nageurs morts suivrons nous d'ahan.
Ton cours vers d'autres nébuleuses*

*Les démons du hasard selon
Le chant du firmament nous mènent
A sons perdus leurs violons
Font danser notre race humaine.
Sur la descente à reculons*

*Destins destins impénétrables
Rois secoués par la folie
Et ces grelottantes étoiles
De fausses femmes dans vos lits
Aux déserts que l'histoire accable*

*Luitpold le vieux prince régent
Tuteur de deux royautés folles
Sanglote-t-il en y songeant
Quand vacillent les lucioles
Mouches dorées de la Saint-Jean*

*Près d'un château sans châtelaine
La barque aux barcarols chantants
Sur un lac blanc et sous l'haleine
Des vents qui tremblent au printemps
Voguait cygne mourant sirène*

*Un jour le roi dans l'eau d'argent
Se noya puis la bouche ouverte
Il s'en revint en surnageant
Sur la rive dormir inerte
Face tournée au ciel changeant*

*Juin ton soleil ardente lyre
Brûle mes doigts endoloris
Triste et mélodieux délire
J'erre à travers mon beau Paris
Sans avoir le cœur d'y mourir*

*Les dimanche s'y éternisent
Et les orgues de Barbarie
Y sanglotent dans les cours grises
Les fleurs aux balcons de Paris
Penchent comme la tour de Pise.*

*Ses cafés gonflés de fumée
Crient tout l'amour de leurs tziganes
De tous leurs siphons enrhumés
De leurs garçons vêtus d'un pagne
Vers toi toi que j'ai tant aimée*

*Moi qui sais des lais pour les reines
Les plaintes de mes années
Des hymnes d'esclave aux murènes
La romance du mal aimé
Et des chansons pour les sirènes.*

Guillaume APOLLINAIRE

P U R E T É D E



Q uelque éphémère et décevante qu'elle puisse paraître (je dis décevante, car fini le spectacle rien n'en reste), la danse se perpétue au travers des temps.

Qu'elle obéisse au rythme syncopé des danses sacrées nègres ou aux règles rigides du classique ballet blanc — élégance de «Giselle!» — elle reste Danse, l'expression des mouvements secrets de l'âme. Comment d'ailleurs réprimer le besoin impérieux de l'individu d'exprimer ses sensations, son style de vie, par ces dessins vivants dans la durée?

Et de quelle forme plus merveilleuse que celle de corps humains jeunes, les plus proches des canons de beauté, eut pu rêver l'esprit pour traduire ses aspirations intimes?

Elle demeure donc, puisque vivante, l'art le plus achevé, s'effectuant dans le temps et l'espace, et le plus imparfait, ni marbre, ni crayon ne pouvant rendre le charme vrai du mouvement.

Mais une chose domine encore: si la danse traduit l'aspiration de l'être à une vie harmonieuse — n'est-ce pas cela qu'expriment ces corps jeunes dociles à des chiffres, je veux dire aux rythmes mathématiques de la musique, tous ces mouvements prévus, cette recherche d'élégance, d'unité et de pureté? — elle traduit aussi la recherche de l'absolu.

La danse, comme tous les arts d'ailleurs, n'était-elle pas religieuse à l'origine?

LA DANSE

Ce qui permet d'expliquer, dans un siècle qui refuse toute divinité, la phrase de Djemal-Eddin Roumi: «Qui sait la danse vit en Dieu».

Ainsi évoluant des rites sacrés primitifs à l'état d'art, elle enseigne à trouver l'absolu dans la vie, et comme dit Gide: «Ne t'attends pas à trouver Dieu ailleurs que partout».

De religieuse cherchant Dieu dans l'au-delà, elle est devenue profane, le trouvant dans cette vie.

Voilà peut-être pourquoi cet art s'est développé exceptionnellement depuis un siècle environ, et connaît de nos jours une vogue sans cesse accrue, surtout depuis la période lumineuse des Ballets Russes, illustrées par tant d'étoiles, Nijinski, la Pavlova, Isadora Duncan, Diaghilew, Bakst et tant d'autres. On ne vit qu'alors une telle éclosion de ballets: Petrouchka, Scheherazade, le Lac aux Cygnes, Le Pavillon d'Armide, Salomé, souvent critiqués, mais si merveilleusement propres à créer ce climat de surexcitation intellectuelle nécessaire à l'artiste.

Aujourd'hui brillent d'autres astres comme Babilée, Petit, même Lifar-qui-a-collaboré, Nathalie Philippart, de plus en plus nombreux, la tradition survit.

La danse a acquis droit de cité: elle est l'affirmation de la Beauté et de la liberté de l'individu, celle que Kafka estimait plus essentielle que la vie.

Gerald MESSADIÉ



MOUKHTAR

Sculpteur

par George GRAPPE
Conservateur du Musée Rodin

Dans ce numéro de fin d'année, il nous fallait une grande figure égyptienne. Nous n'avions que l'embarras du choix. Après quelques hésitations, ce choix s'est arrêté sur Moukhtar qui, le premier, renoua la tradition millénaire de la sculpture hiératique et s'imposa à la double admiration de l'Orient et de l'Occident. La littérature élogieuse consacrée à son œuvre nous eut laissés perplexes si un hasard heureux auquel M. Gabriel Boctor a beaucoup contribué, ne nous eut remis en présence de la magnifique préface consacrée par Georges Grappe au grand sculpteur égyptien. C'était en 1930, à Paris. Sous la présidence d'honneur du Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, Moukhtar avait exposé ses œuvres chez Bernhein Jeune, 83, Faubourg Saint Honoré. Mis en présence de cet art robuste et rude, Georges Grappe, Conservateur du Musée Rodin, avait consenti sans lamoinde hésitation et, semble-t-il même, avec beaucoup d'enthousiasme, à présenter le jeune artiste au public parisien. Nous sommes heureux d'offrir ici à la mémoire de Moukhtar l'hommage émouvant que ce Français consacra à cet Egyptien.—

N.D.L.R.

A n'en pas douter, mon cher Moukhtar,
vous êtes un homme aimé des dieux.

Votre jeune carrière est belle comme un conte ancien de l'Égypte, votre chère patrie, ou encore comme une de ces histoires des Mille et Une Nuits, qui captivent si aisément nos imaginations timides d'Occidentaux. Faire connaître cette carrière aux visiteurs qui, demain, afflueront à votre exposition, me paraît le meilleur moyen de multiplier les sympathies qui doivent aller à votre personnalité et à votre œuvre. C'est là, si je ne me trompe, le rôle essentiel d'un « préfacier » — sa meilleure raison d'être.

Vous êtes né, quelques années avant ce siècle, dans un petit village de la Basse-Égypte, fidèle à ses traditions millénaires de grandeur et de simplicité paysannes, au sein d'une de ces familles de fellahs qui, depuis l'origine du monde, ont conservé même visage et mêmes mœurs. Comme il y a cent siècles, comme, vraisemblablement, il sera encore de même dans cent autres siècles, vos yeux à vous se sont ouverts sur le même horizon que s'étaient ouverts les yeux de

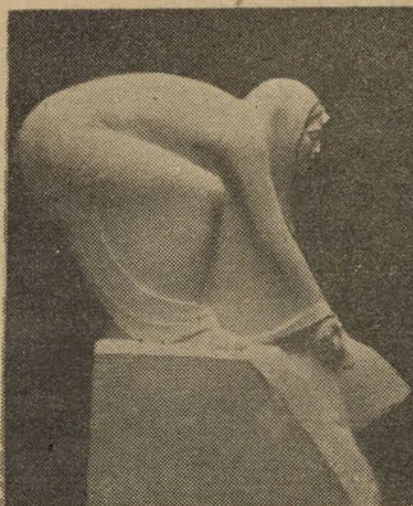
vos ancêtres et que s'ouvriront ceux de vos lointains petits neveux. Votre regard s'est promené sur cette vallée prodigieuse où, soumises à la loi secrète du Nil, germent les légendaires moissons de cet incomparable grenier du monde.



Le Berger (par Moukhtar)

A Tombara, votre berceau, à la surface au moins de son sol, on ne doit guère trouver trace du prodigieux passé de votre pays, aucun de ces témoins augustes de votre histoire dont le nom seul suffit aujourd'hui encore à bouleverser nos âmes. Sans doute fûtes-vous tout d'abord, et tout simplement, un petit animal râblé, nerveux et doré, fort insoucieux des fastes anciens de la terre natale. On vous vit, sommairement vêtu, courir avec vos compagnons d'âge sur les bords des canaux apportant, par les nervures du Delta, l'eau sacrée du fleuve; vous grimpez au tronc secourable des vieux palmiers à dattes, ou vous musiez dans les jambes longues des fellahines, revenant de la rive, l'amphore pleine sur la tête, drapées dans la hiératique chemise bleu-foncé, identique à celle des filles de Menès.

Mais bientôt, l'espièglerie naturelle de l'âge fit place à une passion que votre hérédité directe semblait peu présager. Le plus souvent, désormais, tapi à terre dans quelque coin ombreux, tandis que la sakieh ronronnait, vous modeliez une figurine de glaise où



Tireuse d'Eau

par Moukhtar

les gens de votre bourgade, joyeux et surpris, reconnaissaient l'aveugle, le fou, le voyant qui couraient les routes, invoquant Allah ou psalmodiant quelque vieille légende remontant aux origines des temps. Chacun admirait l'art avec lequel vous saisissiez la ressemblance de votre modèle, son allure trainante ou échauffée. Toutefois, personne ne songeait à découvrir dans ces petites œuvres plus que des jouets. Il fallait, mon bon ami, n'en doutons pas, qu'Isis, toujours maternelle et Thot, le vieux patron des artistes, fissent passer sur le chemin de votre village ce grand personnage — pour vous, ce fut un riche affandi — qui apparaît le « deus ex machinâ » de beaucoup de destinées illustres.

Ce brave homme, — souffrez que nous lui décernions ce seul titre, le plus beau de tous, le plus digne de la tendre vénération que vous lui avez conservée, je le sais, — après vous avoir interrogé et avoir admiré vos curieuses statuettes, s'intéressa à vous. Il vous amena à la ville et vous fit instruire à la fois dans la connaissance de l'arabe et du français. Puis il vous fit entrer à l'École des Beaux Arts du Caire où vous commençâtes vos études de statuaire que vous deviez venir terminer en France, cette seconde patrie de tant d'Égyptiens, à Paris, dans notre vieille école de la rue Bonaparte.

Depuis lors, vous êtes un familier de nos Salons et, soit dit sans reproches, vous y avez même obtenu des récompenses.

Je dis « sans reproches, » car vous n'avez pas, par fortune, borné votre ambition à devenir un lauréat de nos expositions annuelles. Vraiment, il eut fait beau voir que vous, le petit enfant de Tombara, vous vous fussiez satisfait à si bon compte. Je songe à tous ces chefs-d'œuvre de la sculpture égyptienne dont une mystérieuse vocation semble vous faire l'héritier; je songe à ces figures divines ou humaines qui, taillées dans le granit, le basalte et le pur porphyre d'Assouan, vous traçaient, mieux que les aimables allégories de l'École, votre destin. Qu'eussent-elles dit, ces figures, héroïques et réalistes tout à la fois, si vous les eussiez abandonnées au profit de ces déesses d'Institut dont le sourire, un peu trop convenu, manifeste un contentement de l'artiste trop aisément obtenu?

Je ne sais si, au temps de votre ardente jeunesse qu'avec tant d'amour vous aviez confiée à notre France, vous avez rencontré notre grand Rodin. Mais vous m'avez dit avoir passé de longues heures devant ses œuvres et, à défaut de sa parole, vous avez reçu des formes immortelles qu'il nous a léguées, un enseignement conforme à celui que vous imposait votre race.

« Un art qui a la vie ne restaure pas les œuvres du passé, a écrit ce puissant génie, il les continue ». C'est la tâche magnifique à laquelle vous vous êtes donné.

Quand on a le privilège, l'honneur d'appartenir à la tradition de notre vieille Égypte, celle qui, sans oublier ses dynasties et ses dieux, vit passer les Ptolémées grecs, les Césars romains, les Califes abbassides, quand on se souvient que la statuaire était l'art cardinal, et le plus glorieux, aussi bien, des fils d'Horus, que ceux-ci sculptèrent les colosses d'Ibn Sembel et de Louqsor, les sphinx de Ghizêh et de Karnak, les Atlantes du Ramesseum, le Cheikh-el-Balad, la Princesse Nâfrit, la dame Naita, la vache de Deir-el-Bahâri, les Ramsès II de Turin, le Prêtre au Singe et les Canopes d'Aménothès IV, qu'en taillant ces méprisables morceaux, les consciencieux et géniaux artistes de votre pays, collaborant avant tout à une pensée religieuse, confessaient leur foi inébranlable dans le destin immortel de l'homme, on n'a pas le droit, vous l'avez compris, de reprendre le ciseau tombé de leurs mains desséchées pour sacrifier à d'aimables fantaisies.

Vos fellahines, mon cher Moukhtar, qui reviennent du fleuve en graves théories, prêtresses du Nil et de vos foyers inchangés depuis

tant de siècles, belles comme des choéphores et plus mystérieuses, vos paysans, vos filles des champs, enroulées dans la simple laine qui moule leurs formes pudiques, toutes ces bonnes gens de chez vous gardent à la fois l'allure religieuse et cet aspect réaliste si humain, si émouvant, toujours si actuel, qu'avaient sû leur donner vos aînés. Dans ces bustes de hauts personnages et d'amis que vous avez sculptés, on retrouve quelque chose de ces figures si vivantes du temps des Pharaons qui sont venues jusqu'à nous, ayant triomphé du temps et des hommes. Votre belle Isis telle que vous l'avez conçue, nous domine de toute sa vie légendaire qui, pour vous, est plus que légende. Sous votre ciseau, toutes les matières, reprennent un peu de cette précieuse beauté qui enchante nos regards et les paumes de nos mains dans les merveilleuses statues exécutées à l'époque des grandes dynasties.

Vous dirai-je, cependant, mon regret que les visiteurs de votre exposition ne puissent admirer, au



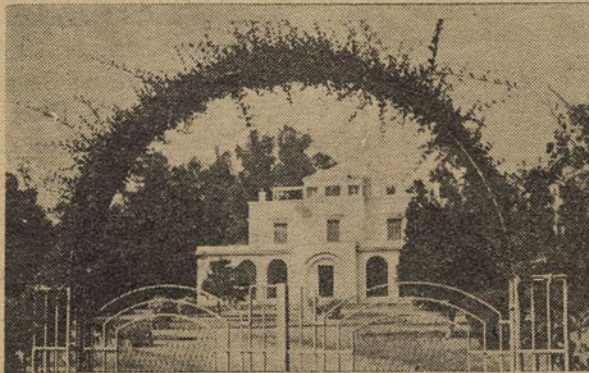
Fille de Shellal
(par Moukhtar)

moins en réduction, l'admirable monument, en granit rose de chez vous, « le Réveil de l'Égypte », qui fut inauguré par votre souverain, voici un peu plus d'un an, sur une des plus grandes places du Caire?

Ce fut une journée mémorable, à

tous les égards, pour votre patrie. Car cette statue colossale, que vous veniez de dresser soudain sur le vieil horizon du Nil et du désert, symbolisait la double renaissance de l'âme égyptienne demeurée fidèle à elle-même : son légitime appétit d'indépendance, son amour des œuvres d'art puissantes. A mes yeux, ce monument constitue un des plus puissants morceaux de la sculpture contemporaine. Votre Sphinx si fier me fait songer, et c'est un éloge, au Sphinx d'Aménemhat III du Musée du Caire, et je ne crois pas me tromper en pensant qu'il consacra votre jeune gloire. Il vous ouvre une voie encore plus large que celle suivie par vous jusqu'ici, plus digne même de vos dons puissants, que toutes ces pièces remarquables exposées par vous à cette heure. Laissez, croyez-moi, l'œuvre d'Isis s'accomplir en vous. C'est le vœu le plus ardent de tous vos amis, dans cette France que vous aimez si tendrement et que vous servez avec tant de généreuse intelligence auprès de votre vieille patrie.

S.A.E. d'Urbanisme "Hadaek Al-Ahram"



Vue d'ensemble du Country Club
et de son parc



Cour d'intérieur d'une Villa
construite dans le domaine

Une cité d'enchantements à "Hadaek Al-Ahram"

L O U I S A R A G O N

CHANSON

DE

RECREANCE

Une nouvelle fois ce parfum d'incendie
 Une nouvelle fois les filles étourdies
 Une nouvelle fois les caresses de l'air
 Danseront dans les près la valse du temps clair
 Une nouvelle fois revient la reverdie

Reine du crépuscule ivre comme vous l'êtes
 Le soleil à regrets vous fuit à reculons
 Votre joue a les fards sanglants de sa palette
 La nuit tarde à venir avec ses violons
 Le longs soirs à nouveau cueillent la violette

Le désir au printemps joue aux dés les idées
 On ne peut plus dormir sans rêver des Romances
 Les jours insomniaux sont pis que possédés
 Car le boire d'amour est un vin de démence
 Et le colin maillard s'en va les yeux bandés

Tant qu'il rejaunira des genêts sur la bande
 Les fous rajeuniront l'herbe d'anciens mots
 Et ce n'est Tristan qui baise Yseut d'Irlande
 Je sens le sang des fleurs dans mes bras animaux
 La tendresse d'aimer à l'accent des guirlandes

Achacun sa musique et sa mérencolie
 L'enchantement d'Avril m'entoure et me murmure
 Les paroles qui font adorer la folie
 Et je sens pénétrer au défaut de l'armure
 Inoubliablement l'oubli le bel oubli.

Les chiffre des amants au destin s'entrelace
 Aux arbres confidents le cœur dit ce qu'il veut
 Et les songes enfants écrivent dans la glace
 Sur l'ombre d'un baiser le spectre d'un aveu
 Ou des cœurs empennés aux fontaines des places

Heureux couples qui vont s'aimer au fil des eaux
 Suivre sur leur miroir le vol des éphémères
 Surprendre le secret du vent dans les Roseaux
 Et comme Perceval au jardin de sa mère
 Ecouter longuement le latin des oiseaux.

Société des Vêtements et Tissus

Rolny



S. A. E.

La Maison du Vêtement

**Pour Hommes et pour Enfants
prêt et sur mesure**

LE CAIRE - 16, Rue Fouad I^{er}

ALEXANDRIE - 18, Boul. Saad Zaghloul

AMMAR

RUE FOUAD I^{er}
(Passage Commercial)

DRAPERIES

CONFECTIONS

DAMES

**RESTAURANT - BUFFET
CAFETERIA
CHERIF**

BRANCHE DE LA
MAISON FLEURENT

Prochainement
**INAUGURATION
SENSATIONNELLE**

Mets délicieux
Boissons de qualité
Sandwiches
Plats du jour
Poulets
Café Express

42, RUE CHÉRIF
Le Caire
Tél. 52251

صافى

L'EGYPTE

Stabilisateur du Moyen-Orient

Voici, résumé en quelques notes trop brèves, l'essentiel des séances tumultueuses qui se sont déroulées ces jour-ci à deux pas de nous. Très averti de ce qui se passe dans les profondeurs, Edgard Gallad Bey, avocat et journaliste réputé, livre avec une infinie délicatesse de touche, au public occidental passionné d'inédit, des détails que, sans lui, nous n'aurions même pas soupçonnés. Il en est un, pourtant, dont nous nous doutions et auquel les circonstances confèrent une importance exceptionnelle : le rôle apaisant du Roi Farouk Ier et le prestige que ses moindres suggestions conservent dans ce parler de monarques arabes dont certains sont « chevronnés ». On peut dire, — il n'y a aucune raison de ne pas dire qu'une fois de plus, Farouk vient de sauver la paix du monde. Les distributeurs du prix Nobel finiront-ils par s'en aviser ?

N.D.L.R.

par Edgard GALLAD Bey

Directeur-Propriétaire des quotidiens
« Al Zamane » et « le Journal
d'Egypte ».



Une fois de plus, l'Egypte s'est affirmée comme le grand régulateur de la vie politique arabe. De Bagdad, de Damas, de Beyrouth, de Riad, de Sinaa, d'Aman, sont arrivés au Caire les représentants officiels des divers Gouvernements, pour délibérer avec nos représentants sur les grands problèmes de l'heure. Chacun de ces délégués apportait avec lui des tendances opposées à celles de l'autre, dans le détail, malgré la communauté d'idéal. L'un d'entre eux voulait dégainer de suite le sabre flamboyant et lancer ses guerriers à travers le désert ; l'autre proposait de déclarer la guerre économique à tout le monde occidental ; un troisième tenait à jeter une torche dans les puits de pétrole, tandis qu'un quatrième mettait déjà en marche ses autos blindées.

Courants passionnés, violents, contradictoires, qui auraient pu déterminer un choc, plutôt qu'une entente entre les arabes. Etats jeunes politiquement pour la plupart, mal-

gré leur prestigieuse histoire, grisés de leur indépendance nouvelle, pressés de faire usage de leur puissance en formation et de confirmer lant de mystique, tout semblait aisé et possible à leurs fougueux élans.

* *

Mais la sœur aînée veillait. L'Egypte a en partage la sagesse et la lucidité vigilanté d'un état mûri par des dizaines d'années de lutte pour sa liberté, de contacts variés avec la vieille Europe, d'un sens affiné des leur propre confiance en elle, br-responsabilités internationales. Sans perdre de vue le but à atteindre, l'Egypte a su ordonner les passions, éclairer les arrières plans des idées par trop avancées, donner une forme réalisable aux suggestions proposées sans étude préalable. Elle a projeté sur le plan de l'action pratique, les théories aux visions inconsistantes, pour en éliminer les illusions d'exécution, les stratégies fumeuses, les affirmations de fantaisie.

Par un travail de sang froid, de critique, d'ajustement rationnel, de

coordination mesurée et nuancée de toutes les possibilités, l'Égypte a fini par codifier en formules logiques, tous les excès d'imagination, tous les abus du verbe. D'une réunion de chaudes discussions, de déclarations ardentes, de violences sincères d'expression, elle a fait une conférence de haute diplomatie et de politique clairvoyante. Les observateurs étrangers, à l'affût des défaillances ou des maladroites, ont dû s'incliner, et la grande presse d'outre atlantique n'a pu trouver nulle part prétexte à la campagne anti-arabe.

Cette influence égyptienne a joué avec un art consommé, dans un enchevêtrement de susceptibilités, d'intérêts, d'amours-propres nationaux, de manœuvres intérieures. Avec la compréhension de toutes les situations particulières et de toutes les contingences, l'Égypte, désireuse de tout équilibrer en un accord général, sans causer un préjudice à qui que ce soit, a donné la sensation de l'amitié a plus loyale et la plus désintéressée, envers chacun des États Arabes pris individuellement ou en bloc.

* *

Une direction spirituelle a dominé les débats, bien que volontairement invisible. Le Roi d'Égypte n'a pas présidé les séances et, même, s'est effacé dans le lointain du Palais de Koubbeh. Mais on sentait sa présence morale dans toutes les discussions importantes. Et la confiance en sa personne a permis aux délégués égyptiens de jouer le rôle décisif qui a facilité la conclusion heureuse des travaux.

C'est que le Roi Farouk ne cesse de suivre de près la vie politique de chaque nation arabe et de faire, chaque fois qu'il le faut, le geste qu'il faut. A chaque joie d'un peuple arabe, le Roi Farouk participe activement, à chaque peine, il s'associe de tout son cœur ; chaque dé-

tre, en dehors des frontières de son Royaume, trouve en lui un bienveillant protecteur. Ainsi, autour de sa personne, s'est cristallisée, de tous les coins des pays arabes, une vénération affectueuse, un dévouement illimité, une bonne volonté

agissante qui, dans une conférence comme celle qui vient de se terminer, ont pris la forme d'une foi absolue dans la probité politique et l'amitié totale des représentants de Sa Majesté.

Edgard GALLAD.



AIR FRANCE

RAYONNE SUR LE MONDE

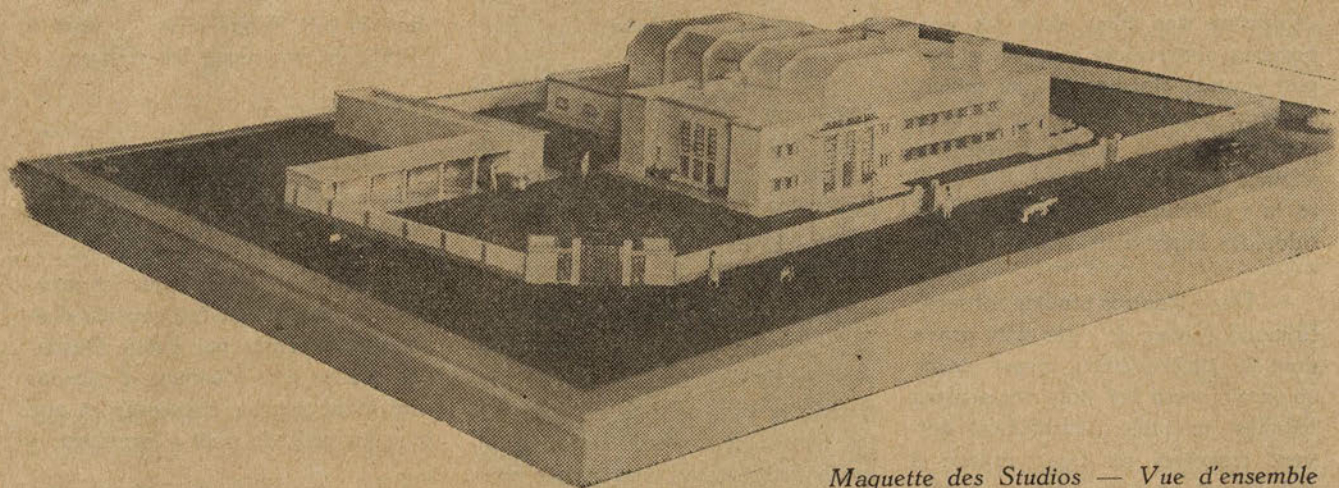
DIRECTION GÉNÉRALE D'AIR FRANCE POUR LE MOYEN-ORIENT
LE CAIRE

AGENCE : IMM. SHEPHEARD'S - TÉL. 45670-59507

Autres Agences : BEYROUTH, BAGDAD, DAMAS, KHARTOUM,

ADDIS-ABEBA, ASMARA, DJIBOUTI, TÉHÉRAN, TEL-AVIV

ET TOUTES LES AGENCES DE VOYAGE RECONNUES



Maquette des Studios — Vue d'ensemble

Au Nouveau Studio de la "Nahas Films"

quo non ascendam?

1

— Quand viendrez-vous visiter notre nouveau studio ?

— Mais, tout de suite.

Dans la profession, comme dans la vie, « ces enlèvements » à l'es-broufe sont délicieux.

Nous voilà roulant vers l'aventure, sur cette large et majestueuse avenue des Pyramides.

Le jeune architecte Oghia, guide sûr, nous pilote dans sa « Oldsmobile 1947 ».

Assis sur la banquette arrière, le buste en avant, dans sa pose familière de « résistant » toujours sur le qui-vive, Edmond Nahas fait partie de l'expédition.

Le ciel est d'un bleu dur, le soleil automnal promène son balai de lumière sur la cîme des arbres qui bordent l'horizon, à gauche, comme un rideau : il fait un temps doux où l'on sent déjà, dans les arrières-plans, la morsure discrète de l'hiver qui s'insinue.

Un peu avant l'Arizona devenu

« la Cabane Bambou » de par la toute-puissante fantaisie de Simone Alex, on quitte la route pour virer à gauche puis, tout de suite, à droite, derrière la première rangée des villas Youssef Wahbi.

La façade du « Studio » jaillit brusquement du sol, comme une grande bête allongée sur 80 à 100 mètres de longueur, gainée dans un revêtement gris-perle en pierre artificielle, crevée d'un portail aux colonnes massives, dont le volume proclame le labeur et l'obstination, d'un porche de cathédrale, de fenêtres en forme de baies, de larges balcons en encorbellement, fleuris de menthe et de geraniums.

Le soir venu, toutes ces ouvertures s'illuminent, les puissants réflecteurs dardent leurs faisceaux aveuglants sur les pleins et les déliés de l'architecture, et de loin, sur la route, les promeneurs attardés aperçoivent cet îlot lumineux dont l'étonnante féérie fait saigner les ténèbres.

2

Le seuil franchi, on se trouve dans le grand hall d'entrée sur le-



Gabriel Nahas



Antoine Houry



Edmond Nahas

quel donnent : à gauche la salle de projection des films dont les proportions abriteraient sans effort nos plus grands cinémas, — au milieu, un large escalier d'honneur en beau marbre blanc, à double révolution, menant au premier étage — à droite, le « plateau » séparé par un corridor des loges d'artistes.

— Dans d'autres studios, observe Edmond Nahas de cette voix grave dont le timbre émeut avant même qu'on ait perçu les mots, les artistes habillés, maquillés, harnachés, doivent traverser un large espace à ciel ouvert pour accéder au « plateau ». Ce ne doit pas être gai pour eux quand il pleut quand il fait

te, celle enfin où il peut faire préparer ses repas. ... Inouï.

Dans l'une de ces chambres, je cogne sur Gabriel Nahas, haut et trapu comme un chêne, en train de discuter avec le chef-menuisier la dimension d'une coiffeuse-standard sur le modèle de la quelle toutes les autres devront être reproduites.

Le calcul du miroir de gauche, du tiroir de droite, du cristal sur lequel reposeront les flacons et les onguents, le plus petit détail fait l'objet d'une controverse serrée à laquelle les visiteurs sont invités presque impérieusement à prendre part.

Je m'extasie sur la camaraderie

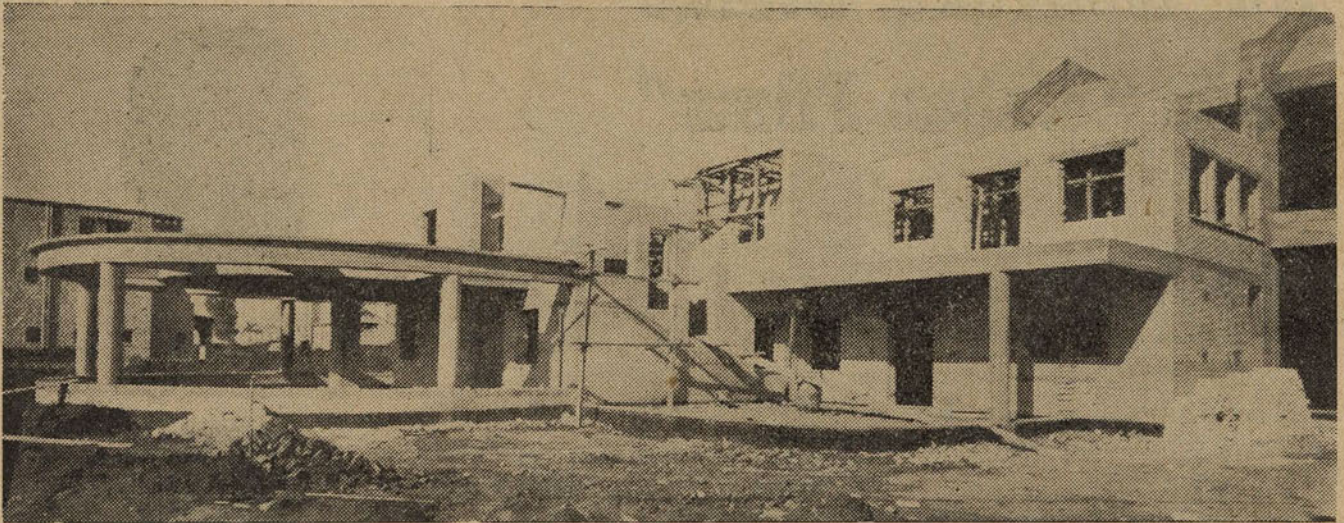
réellement -chez eux et travaillent dans la joie. Vous le verrez tout à l'heure en traversant les ateliers.

À la question :

— Est-ce vous qui fabriquez tous les meubles qui orneront l'immense bâtisse ?

...mon guide répond que les meubles de parade ont été conçus, dessinés et exécutés par Emile Deshayes que les gros Hannaux d'Alexandrie n'ont pas su conserver et que tous les gens de goût s'arrachent.

Nous pénétrons enfin sur le « plateau », cœur palpitant et centre névralgique de la vaste ruche.



Vue des ateliers et de la vérandah des artistes

froid. Ici, ils ne seront séparés du « plateau » que par cinq à six mètres de couloir, d'un couloir où règne l'air conditionné « York », comme dans tout le restant de la construction.

Nous pénétrons dans ce qu'il appelle modestement les loges, toutes situées à l'alignement, sur la droite du grand couloir.

Chacun de ces « refuges » est, ni plus ni moins, un appartement complet dont certains, comme celui destiné à Youssef Wahby, comprennent la chambre-salon où l'artiste reçoit et se maquille, celle où il se repose, avec salle de bain atten-

ant qui règne entre les patrons et leurs collaborateurs, dont certains tiennent tête et s'obstinent dans leur point de vue avec une chaleur péremptoire,

— C'est que, explique Edmond Nahas, parmi les soixante à quatre-vingt hommes que compte le personnel d'exploitation, il n'en est pas un seul qui n'ait au moins quatorze ans de collaboration et dont le cœur ne soit à la hauteur de la moralité. Nous formons une famille dont tous les membres ont voix au chapitre. Nous traitons fraternellement ces grands enfants. Ni brimades, ni amendes, ni rien qui rappelle la correction. Aussi, tous ici se sentent

C'est un imposant vaisseau d'une hauteur de 12 mètres, d'une longueur de 35 mètres, d'une largeur de 22 mètres, dont la voûte est retenue, en dehors, par des arcs-crochets en robuste béton armé, d'une portée égale à la largeur maximale, chef d'œuvre de calcul, de hardiesse et d'ingéniosité.

Les murs et la voûte sont entièrement tapissés de 30.000 pièces d'acoustic-celotex, — isolant qui supprime l'écho, qui débarrasse le son de tous ses parasites, et qui l'oblige à aller droit au micro.

Ces pièces, posées l'une sur l'autre, à même le béton ou le paroi, comme des pierres de taille, légères

à la main comme une allumette, ont coûté les yeux de la tête.

Jusque-là, l'architecte Oghia s'est borné à tourner dans les coins, à stationner devant un chambranle ou un entablement, à vérifier des détails inaccessibles à l'œil d'un profane, — exactement comme si nous n'étions pas là.

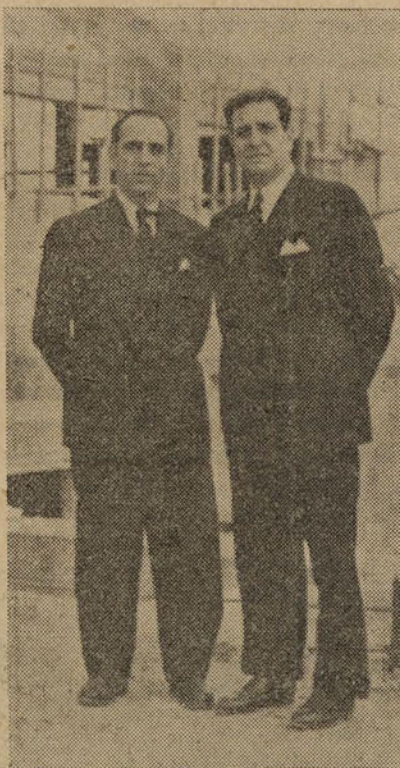
Ici, sa langue se délie :

— Observez, dit-il, les millions de trous dont est criblée chacune des plaques de ce cellotex : c'est là que le son se réfugie en tourbillonnant et qu'il est étranglé, résorbé. Je ne crois pas qu'il existe, en ce moment, dans tout l'Orient, un seul studio qui ait employé ce miraculeux revêtement. J'ai pris d'autres précautions : un double mur, cerne tout le plateau, à l'intérieur duquel j'ai fourré de la laine de verre. Il y a donc un quadruple matelas entre l'extérieur et nous. Une escadrille de gros avions peut raser nos bâtiments sans que leurs vibrations affectent le micro.

Mon attention est attirée par un appareil apocalyptique posé sur un lourd chariot qui roule silencieusement sur quatre roues chaussées d'épaisses semelles en caoutchouc.

C'est un puissant levier d'au moins cinq mètres de long, à l'extrémité supérieure duquel deux hommes sont confortablement installés sur des tabourets en acier, derrière une camera : l'opérateur et son aide.

On est en train de procéder à des essais.



M. Edmond Nahas et M. Henry Oghia

Le levier articulé sur une charnière, peut pivoter sur lui-même et prendre tous les angles d'incidence exigés par le cameraman juché à 5 mètres de hauteur.

La caméra suit avec souplesse les mêmes inclinaisons.

Grâce à cet engin sans rival, la prise de vue s'effectue sous l'optique la plus favorable, sans le moindre effort, et surtout, sans le moindre bruit.

L'appareil fonctionne par un système de contrepoids qui n'exige au-

cune intervention mécanique.

Vingt hommes émerveillés suivent les évolutions que le cameraman décrit dans toutes les directions en manœuvrant de simples commandes.

Lorsqu'enfin le levier s'est incliné jusqu'au sol et y a déposé délicatement les deux occupants, je reconnais mon cher Sammy Brill, radieux, plus emballé que les patrons :

— Outil de travail unique : sensibilité humaine. Ça s'appelle LE CRANE et ça se prononce : « CRAINE ». Fabrication américaine, qui permet au cameraman les plus stupéfiantes fantaisies. Nous avons eu la chance de le recevoir malgré les restrictions, malgré la pénurie de devises rares, malgré l'absence de frêt, malgré tout.

4

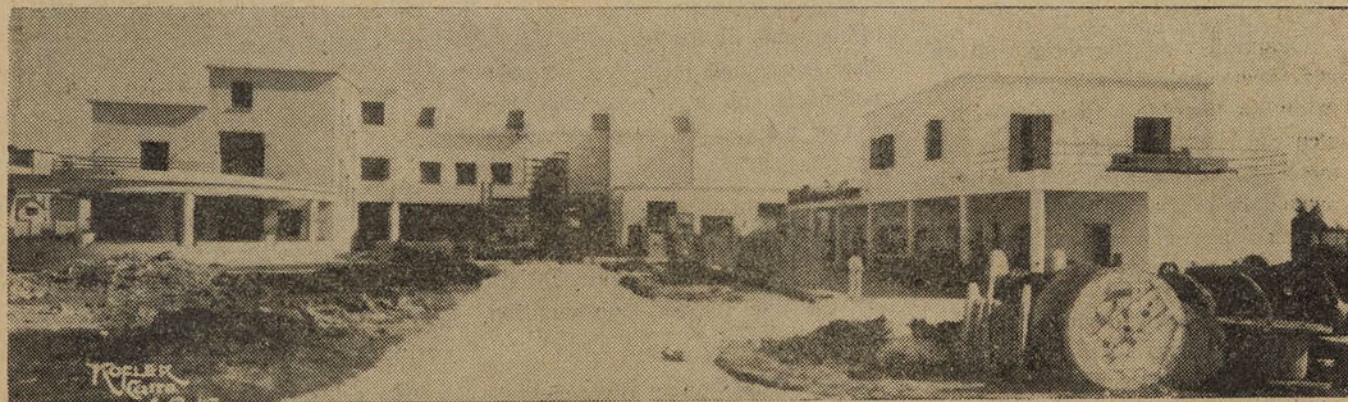
Mais la nuit monte dans une noble assumption : Il faut nous presser.

Là-haut, tout autour du « plateau », presque contre la voûte, court une galerie en fer à laquelle on accède par un long escalier rivé dans un coin, le long de la paroi.

Sur cette galerie donnent les chambres dites d'accessoires.

Ces mots mystérieux s'éclairent au contact des objets.

L'une des chambres est, ni plus ni moins, un garde-meuble complet, depuis la chambre à coucher jusqu'au salon, en passant par la lingerie, la salle à manger, le living-



Les deux vérandahs, celle des artistes et celle des ouvriers

room, les cuisines et le reste. — et tout le reste.

Tout est à portée de la main ; le metteur en scène n'a qu'à exiger ce qui lui passera par la tête pour qu'aussitôt l'objet requis arrive sur le « plateau ».

Il y a là de quoi meubler confortablement dix appartements.

À côté, tout à côté, la chambre dite des Projecteurs, qu'en argot de métier on appelle, je suppose, des sunlights.

Il y en a de toutes les dimensions, depuis les 250 jusqu'aux 5.000 watts.

portants, des décors, des toiles de fond, et nous redescendons sur terre, dans la cour intérieure, orientée du côté de l'ouest.

À gauche, de plain-pied avec le sol, une aile entière a été réservée aux ateliers.

Il y a là les menuisiers qui fabriquent sans répit ou des meubles ou des décors, — les tapissiers qui habillent d'étoffes chatoyantes les pièces reçues de la menuiserie, — les peintres qui excellent à camoufler un quelconque carton en une grille d'honneur on en une rampe en fer

traités non comme des salariés à tant l'heure ou la pièce, mais comme les membres d'une même famille, également intéressés à son prestige et à sa grandeur.

En dehors des salaires avantageux que la « Nahas Films » leur assure et à propos desquels nous sommes priés d'observer la plus grande discrétion, — n'est-ce pas là le « secret de fabrication », si l'on ose dire ? ... leur standard de vie est maintenu à un niveau que beaucoup de bourgeois envieraient.

Sur les ateliers mêmes, une immense salle à manger se terminant



A l'occasion de la pose de la première pierre, propriétaires, artistes et collaborateurs fraternisent

Et non pas un, et non pas dix, et non pas cent.

Formidable, ce gaspillage nécessaire.

Quand il s'agit de diriger un de ces foyers incandescents sur l'artiste ou sur la scène à filmer, l'électricien qui obéit au cameraman comme le soldat à son officier, n'a qu'à amener de la chambre-dépôt au garde-fou l'appareil calibré et à le braquer sur le plateau.

Nous passons à toute vitesse devant d'autres chambres bourrées de robes, de costumes, d'objets hétéroclites, devant des praticables, des

forgé, — les mécaniciens qui, sur leurs tours, modèlent l'acier et livrent des pièces d'une précision d'horlogerie.

Plus loin, de l'autre côté de la même cour, mais isolé dans le coin nord-ouest, un atelier de moulage où l'on n'a pas le temps de souffler.

Tous ces hommes travaillent avec une sorte d'allégresse qui étonne le profane, — le profane pour qui l'effort est une fatigue, une punition ancestrale.

Il est visible qu'un dieu bienfaisant veille sur eux et qu'ils sont

par une véranda-roof en forme de rotonde, a été aménagée spécialement pour leurs loisirs.

Ils y trouvent l'hygiène la nourriture, le délassement.

À la moindre indisposition, le médecin accourt, les remèdes sont fournis gracieusement.

Un service d'autobus les amène à pied-d'œuvre et les ramène à leurs domiciles respectifs.

En un mot comme en cent, les maîtres traitent leurs employés en égaux et non en bêtes de somme.

Cela se sent, cela se voit, cela se touche du doigt.

À moins que le diable ou quelque rival haineux s'en mêle, ici, aucune grève n'est à redouter.

5

Nous remontons au premier étage pour respirer un peu d'air du haut de la grande vérandah-terrasse qui, parallèlement à celle des ouvriers, avance comme la proue d'un navire.

— J'ai dégagé la moitié de la toiture qui est à ciel ouvert, dit l'architecte Oghia, d'abord pour alléger l'aspect de la construction, devenue ainsi aérienne, ensuite pour donner accès aux torrents de lumière qui inondent cette rotonde lorsque le soleil est haut. Ici, nos artistes pourront prendre des bains de soleil ou se détendre, à leur gré.

Oui, tout a été étudié, discuté, calculé, parfois refait avec une modestie et une patience auxquelles les propriétaires eux-mêmes rendent hommage.

Un silence émouvant monte avec la nuit, encens invisible vers les étoiles.

En bas, le bourdonnement de la

ruche s'apaise pour permettre aux vivants cette gravité, ce repliement, cette réconciliation avec l'ombre.

Là-bas, au fond, tout au fond, derrière les arbres hauts et droits dont le panache orgueilleux borde l'héritage, derrière les toits des villas déjà matelassés de brume, derrière les Pyramides dont l'éternité assiste impassible à notre stérile agitation, des nuages rougoient, témoins meurtris du passage récent du dieu qui féconde la terre d'Égypte.

Dans l'auto qui nous ramène, Sammy Brill trouve encore moyen de me bourrer le crâne :

— Vous n'avez pas assez remarqué mon appareil de prise de vues, un Beck-Projection, — ni, dans le couloir qui mène des ateliers au plateau, cet instrument merveilleux et unique dans tout le Moyen-Orient : la table de doublage et de synchronisation, haute comme un petit bureau de machine à écrire, hérissée de boutons noirs et rouges. Savez-vous que, grâce à ce miraculeux outil,...

Mille pardons : j'avais remarqué la table en question lorsque j'en ai

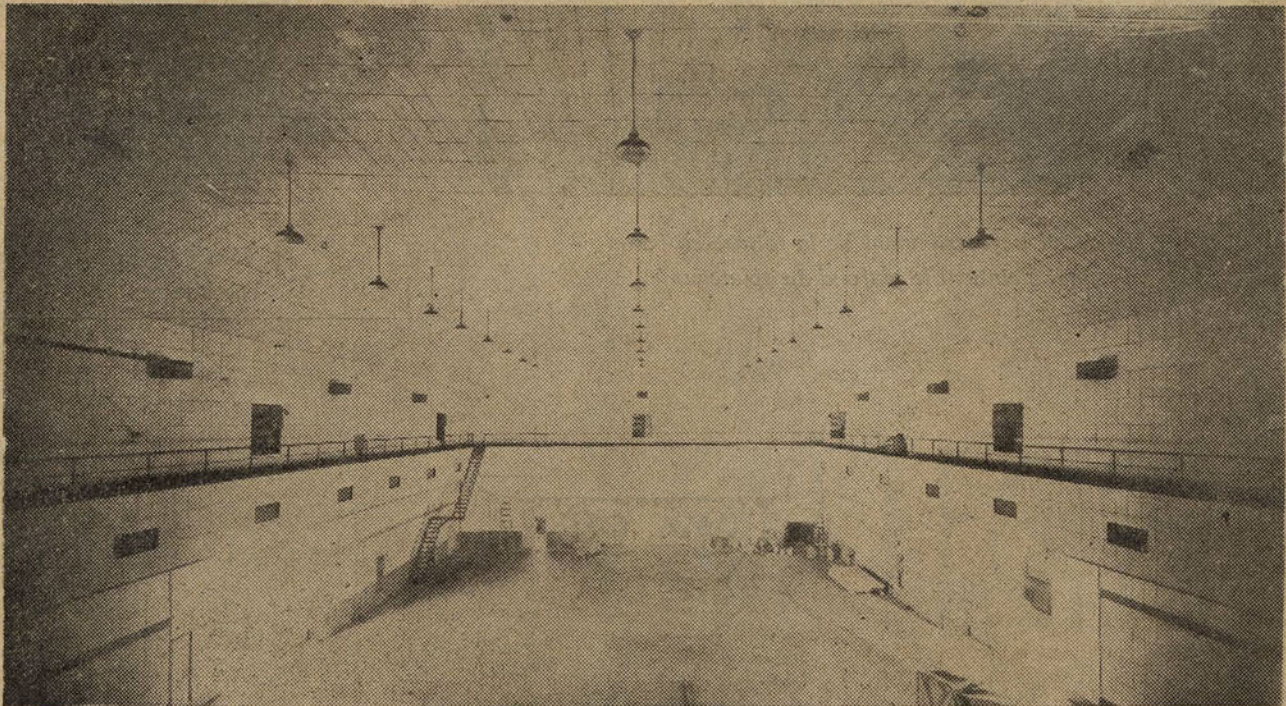
été distrait par la venue inopinée du grand artiste Youssef Waubi qui passait par là en coup de vent et dont la cordiale poignée de main m'a agréablement démantelé l'épaule.

Nous nous éloignons à toute vitesse, sans un regard en arrière, de l'ensemble des bâtiments où, avec un flègme qui témoigne de leur confiance dans l'épanouissement de l'Égypte qui vient, ces réalisateurs ont englouti des millions.

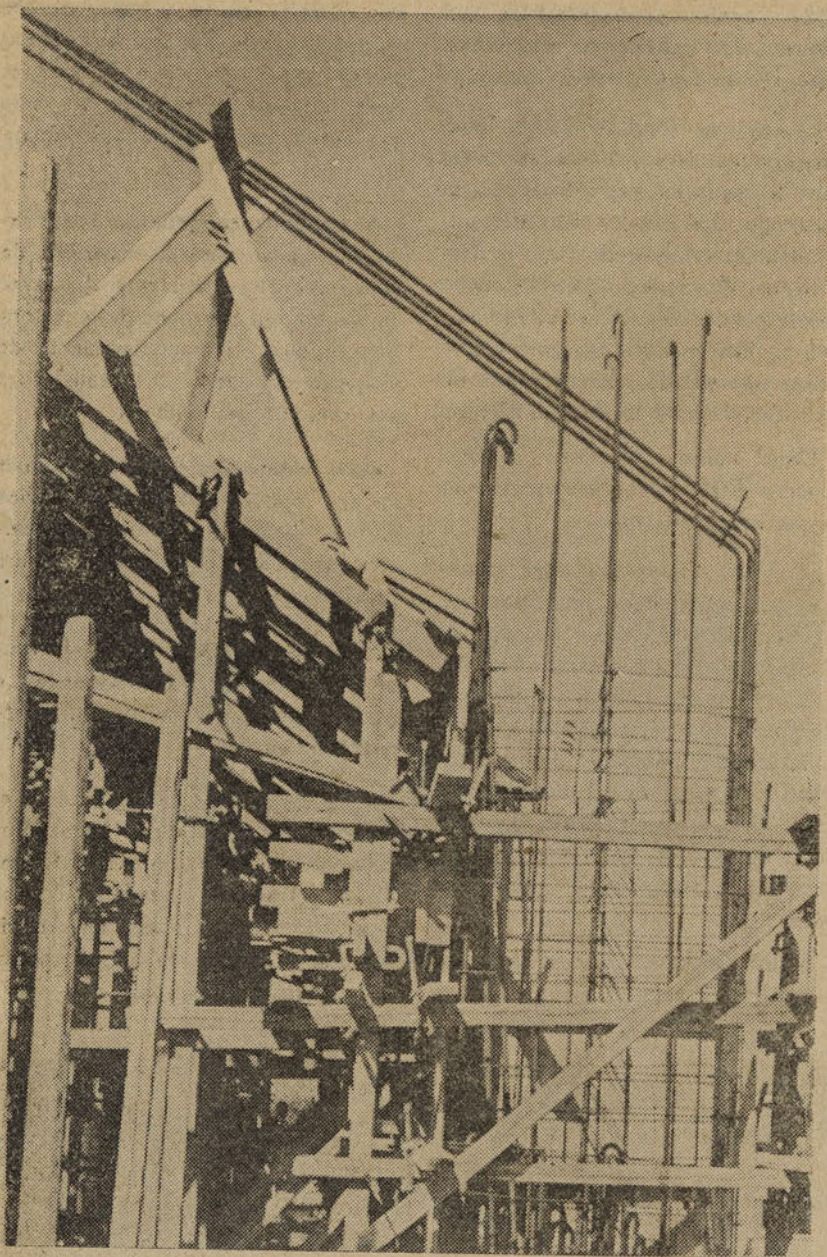
Sans doute ont-ils voulu donner ici une réplique aux fameux studios de la « Victorine » de Nice, et conférer la perfection technique à leurs productions.

Mais sans doute aussi ont-ils voulu témoigner un attachement à ce pays à leur confiance dans sa générosité millénaire.

Car, bien avant cette coûteuse et somptueuse installation, leurs films rayonnaient dans tout le Moyen-Orient, et avaient franchi les océans pour triompher à Paris, en Amérique même, patrie de la surproduction cinématographique.



« Le Plateau »



*Un détail impressionnant de la toiture en béton
qui maintient le plafond du «plateau»*



*Sammy Brill,
le caméraman*

A quel prodigieux avenir ne sont-ils pas promus, à quel rang ne vont-ils pas élever la production égyptienne maintenant qu'ils disposent de moyens qui laissent loin derrière eux les installations rivales essayées dans ce carré qui va du Caire à Ankara, des Cataractes au Golfe Persique. — J.C.



*M. Henri Oghia,
l'architecte*



HOTEL DE PARIS

EN PLEIN CENTRE - Rue Adly Pacha - LE CAIRE

L'accueil le plus
CHALEUREUX
Le Maximum de
CONFORT
et de SOINS

Spécialement
recommandé
pour familles et
gens d'affaires



Adresse télégr. :

**HOTEL -
PARIS**

Téléphone 53422

Reg. Comm. 48495

50 CHAMBRES

30 SALLES DE BAINS

La S.A.E.



Présente ses
compliments
et meilleurs
vœux pour
l'An 1948

Strennes

chez

GATTEGNO

169, rue Emad-El-Dine - Le Caire

DAVID ADES & SON

SES DERNIERES
NOUVEAUTÉS
D'HIVER



A DES PRIX IMBATTABLES

THE LAND BANK OF EGYPT

ETABLISSEMENT
HYPOTHECAIRE
EGYPTIEN



Bilan au 31-12-46: L.E. 5.018.868

Bijoutiers-Joilliers

HOROVITZ

*26. Rue Chérif Pacha
Alexandrie*

Les Monuments d'Hermopolis-Ouest

La vie en Province à l'époque Saïte

Regards sur la Méditerranée

par le Professeur Sami GABRA

Directeur de l'Institut d'Archeologie

Lorsque, au cours de son histoire, l'Égypte s'est sentie menacée dans l'intégrité de son territoire ou dans sa culture nationale, elle s'est tournée vers la Méditerranée, « la Grande Verte, toujours renouvelée », comme l'appelaient les Égyptiens.

En effet, vers l'an 700 avant l'ère chrétienne, l'Égypte traversa une période douloureuse de son histoire ; elle devait se défendre contre un péril grave et menaçant qui avançait, comme toujours, par ses frontières orientales.

Il s'agissait, cette fois-ci, de deux peuples aux instincts farouches et guerriers : les Assyriens et les Perses (Mèdes), dont les chefs ambitieux et mégalomanes se disputaient âprement, non seulement leurs territoires respectifs, mais leur domination sur la terre fertile d'Égypte et sur les riches contrées de la Syrie et des îles Egéennes.

Comme au temps de la XVIII^{ème} dynastie l'Égypte fit appel à ses anciens alliés, les Crétois, pour couper la route aux Hyksos, de même les Rois Psammétiques et les Aruasis se tournèrent vers « cette grande coupe d'azur qui s'offre à ses rive-

rains » ainsi que la qualifient nos poètes modernes.

C'est ainsi que des souverains avisés ouvrirent largement les portes du Delta aux Ioniens, Cariens et Crétois. C'étaient d'excellents marins et de bons artisans, particulièrement des orfèvres, à l'humeur aventureuse et héroïque, toujours prêts à répondre à l'appel de l'Égypte dont ils vénéraient la sagesse.

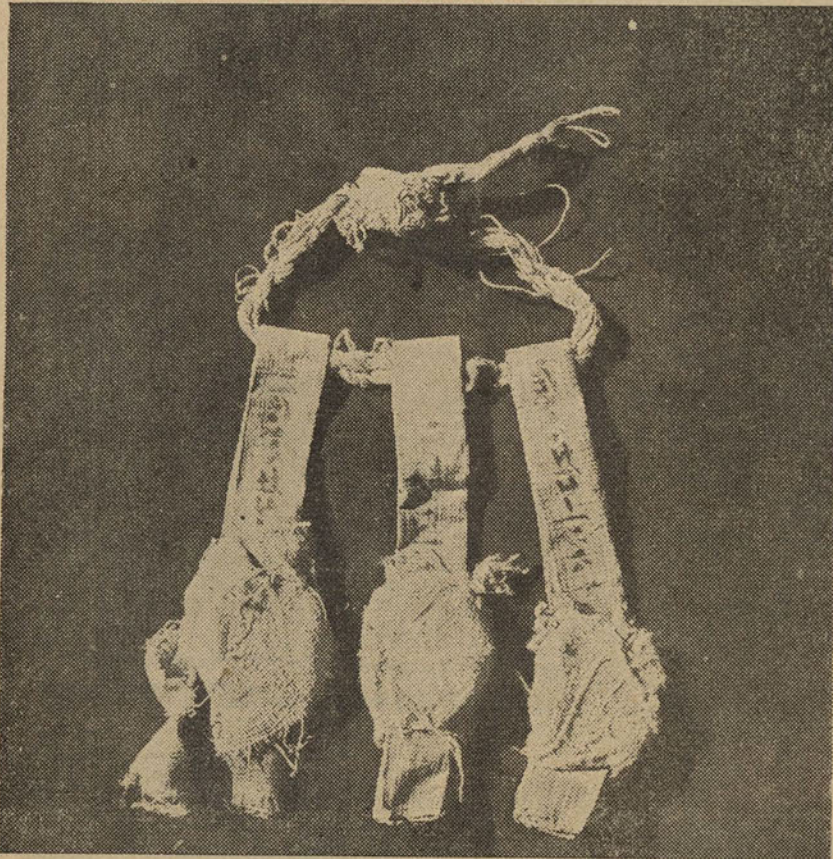
Attirés par des traités d'alliances et des concessions foncières, ces mercenaires finirent par s'installer à demeure sur la douce terre du Nil.

Grâce à la prudence des Rois Saïtes qui savaient, en temps opportun, ménager la susceptibilité du conservatisme national et modéré, en même temps, les exigences de ces fouguesux alliés méditerranéens, grâce aussi à leur flotte commerciale et à la sécurité que leur police faisait régner dans les pays avoisinants, et, même, jusque dans l'Océan Indien, l'Égypte put résister aux tentatives d'invasion des barbares et jouir d'une grande prospérité économique.

Cette période de prospérité éclatante dura environ un siècle.

Mais l'heure du déclin sonna, et le destin impitoyable jeta son sort sur l'Égypte et ses alliées. Vers le V^{ème} siècle avant notre ère, les grandes capitales Memphis, Sais, Thèbes, furent mises à sac par les envahisseurs perses; les égyptiens et les grecs égyptianisés passionnés pour leurs libertés et attachés au bonheur de vivre, cherchèrent un refuge dans les villes de la Moyenne-Égypte dont la situation géographique offrait plus de sécurité à leurs spéculations.

Cette population bigarrée nous a laissé des vestiges pittoresques de ses mœurs, de sa culture et aussi de sa religion païenne, très évoluée et purifiée par les épreuves. La plus célèbre, entre toutes les villes qui abritèrent les transfuges égyptiens



Un ensemble de papyrus démotique du temps du Roi Psammétique
trouvé dans une jarre

et grecs, fut Hermopolis, l'ancienne ville de Thot, appelée dans les textes hermétiques : la ville d'Hermès Thot. Elle correspond aujourd'hui au village d'Ashmounein, dans le district de Mallaoui.

Cette ville se composait de deux parties : l'une située à l'est du Bahr-el-Youssef, était la ville proprement dite, avec ses deux grandes portes(1), ses beaux temples dédiés à Thot, sa basilique gréco-romaine dont les ruines imposantes sont encore visibles et admirées de nos jours.

L'autre partie de la ville, dont nous allons parler dans cet article, était l'Hermopolis-Ouest, située sur l'autre rive du Bahr-El-Youssef ; elle s'étendait jusqu'aux confins du désert lybique.

2

C'était la Ville Sainte du dieu Thot-Ibis, patron des sciences, des arts et même de la magie. D'après la légende mythologique, Thot-Ibis avait, lors de la création du mon-

(1) *Porte du Soleil et porte de la Lune.*

de, reçu la force créatrice du Verbe et la transmettait aux éléments en jouant de sa flûte...

Le sacerdoce de Thot, résidant à Hermopolis la Grande, anxieux de conserver ce patrimoine glorieux, avait institué Hermopolis-Ouest, la Ville des Pèlerins. Un ensemble de constructions, imposant par sa perspective et son agencement, attirait les pèlerins. Un grand temple de 100 mètres de long avec une façade de 30 mètres, se dressait dans le lointain, et à mesure que le pèlerin s'approchait, il distinguait des futs de colonnes élancées, couronnées de lotus épanouis en ombrelles.

Ce temple était bordé par une balustrade servait d'enceinte à une cour immense, lieu de repos des visiteurs. L'enceinte était coupée par une allée conduisant à quatre galeries souterraines, creusées dans le rocher aggloméré, à cinq mètres de profondeur, et dont la superficie totale atteint 25 feddans. Un escalier en pente douce conduisait à ces galeries, à ces longs corridors, éclairés par des bouches d'air. Le visiteur de ces galeries contem-

ple des chapelles ornées de peintures, çà et là des bancs de pierre pour les réunions des initiés, des chambres remplies de jarres contenant pieusement les momies d'ibis et, parfois, des ex-votos en bronze, en albâtre, en bois et... — le tout finement ciselé et portant, en inscription, le nom du docteur et une invocation au dieu Thot afin qu'il lui donne « une vie heureuse et une verte vieillesse ».

Ces galeries recèlent des documents très variés tous de grande importance archéologique. C'est ainsi que nous avons découvert des papyrus, démotiques, grecs, et araméens. Un des papyrus démotiques était une copie d'un recueil de lois civiles, traitant des lois successorales, des ventes, du droit de passage, de la mitoyenneté, etc., document unique, car on parlait beaucoup du droit égyptien dans la légende grecque, mais on ne possédait pas de texte original. C'était, semble-t-il, l'apanage du sacerdoce de Thot, créateur de l'écriture, de détenir les lois et les règles qui pouvaient intéresser les pèlerins d'Hermopolis.



La fresque d'Oedype

Une autre trouvaille, non moins étonnante, fut celle d'un lot de papyrus araméens, sous forme de lettres familiales que s'adressaient des israélites vivant à Hermopolis et à Assouan, au Vème siècle avant J.C.

Le début de toutes ces lettres confirme un passage du prophète Jérémie dans la Bible. Jérémie accusait les Juifs d'Egypte d'adorer d'autres dieux que Jehovah, notamment la « Reine du Ciel ». Or, chaque lettre débute par une invocation à cette déesse.

D'après la teneur de ces lettres araméennes, et la confiance que ces Juifs paraissent avoir dans les prêtres égyptiens auxquels ils les avaient confiées, on peut déduire que, dans une époque troublée, où l'édifice de la vie sociale menace de s'écrouler, la voix de l'union des éléments divers d'un pays peut dominer le tumulte de la lutte et le danger de la guerre civile. Ces Juifs vivaient en paix dans cette ville de province égyptienne, et ceci nous sert d'enseignement.

De même, les documents trouvés dans notre ville d'Hermopolis nous donnent la certitude que la vie continuait son train, dans cette métropole mixte, et que des égypto-grecs, se passionnaient pour des textes de Théophraste et bibliques dont on trouve des passages dans le Temple du Grand prêtre Petrosiris. Ceci pendant que la lutte faisait rage dans tout le pays.

A 1500 mètres de ces galeries souterraines, si riches en trouvailles précieuses, nous avons pu dégager, au cours d'une dizaine d'années de travail, tout un quartier de temples et de maisons peintes, dont le style et la représentation funéraires nous éclairent sur l'état social et spirituel de l'Egypte après la conquête grecque et durant l'occupation romaine.

C'est un ensemble qui nous expose toutes les phases d'une époque de transition que l'on pourrait comparer à celle dans laquelle nous vivons. J'entends dire, par là, la rencontre de deux civilisations : celle de l'Egypte, à son déclin, mais qui jouit encore d'un grand prestige aux yeux du monde méditerranéen, et celle de la Grèce en plein épanouissement et plus en rapport avec les conditions de la vie nouvelle qui va prendre son essor dans le monde.



*Chapelle peinte dédiée au Baboin
et à S. Ibis dans une des galeries souterraines*

Tous ceux qui visitent, à Hermopolis-Ouest, le temple du Grand-Prêtre de Thot, Pétosiris, sont étonnés et ravis de constater l'esprit libéral qui aurait présidé à la décoration de ce monument. La famille de Pétosiris apparaît drapée tantôt dans l'himation grec, tantôt dans la robe eisiaque si joliment resserrée à la taille. Les paysans qui procèdent à leurs travaux agricoles, sont de toutes les races et heureux de travailler pour leur home et pour leur maître qui les invite à bien vivre et à bien travailler sous le soleil généreux de l'Egypte.

Le même thème est reproduit dans nos maisons funéraires, quelques siècles plus tard. Le culte d'Osiris trouve sa voie dans celui de Dyonisos. Tous les habitants d'Hermo-

polis chantaient la gloire de la terre et de la vigne.

D'ailleurs la culture égéenne, quoique respectueuse des traditions égyptiennes avait trouvé dans la Vallée du Nil un milieu propice à son extension. Nous voyons, à Hermopolis, un maître de gymnasium, décorer les murs de sa maison avec la fresque d'Oedype-Roi, et celle d'Electre, Oreste et Pylade. A côté de lui, un autre hermopolitain nous a légué un tableau du Cheval de Troie. Un autre, l'enlèvement de Proserpine. Et nous sommes en Moyenne-Egypte, bien loin d'Alexandrie.

Toutes ces fresques se trouvent au Musée Egyptien.

Dans toute notre cité funéraire, les décorations de style grec se mê-

lent aux motifs égyptiens. Nous ne citerons pas les nombreuses épitaphes qui montrent que les grecs et les égyptiens portaient des noms mixtes, nouvelle preuve de l'entente culturelle qui unissait les deux éléments de la population.

L'ironie ne perdait pas ses droits dans la cité d'Hermopolis. On s'amusait à ridiculiser le représentant de l'Etat Romain trop guindé dans sa tenue officielle. Un graffité nous montre un égyptien agenouillé devant un homme de loi et, qui, tout en le saluant, lui fait un pied-de-nez.

On n'oubliait pas les sports. Une épitaphe nous relate la fierté du défunt qui se vante d'avoir appartenu à une famille d'éleveurs de chevaux, gagnants aux courses.

En parcourant les monuments et les rues d'Hermopolis-Ouest, la métropole mixte, on a l'impression très nette que ses habitants, grecs, juifs, romains et égyptiens avaient en commun, puisé dans la coupe de cette Méditerranée dont les eaux bien-faisantes baignaient les côtes de leurs pays respectifs.

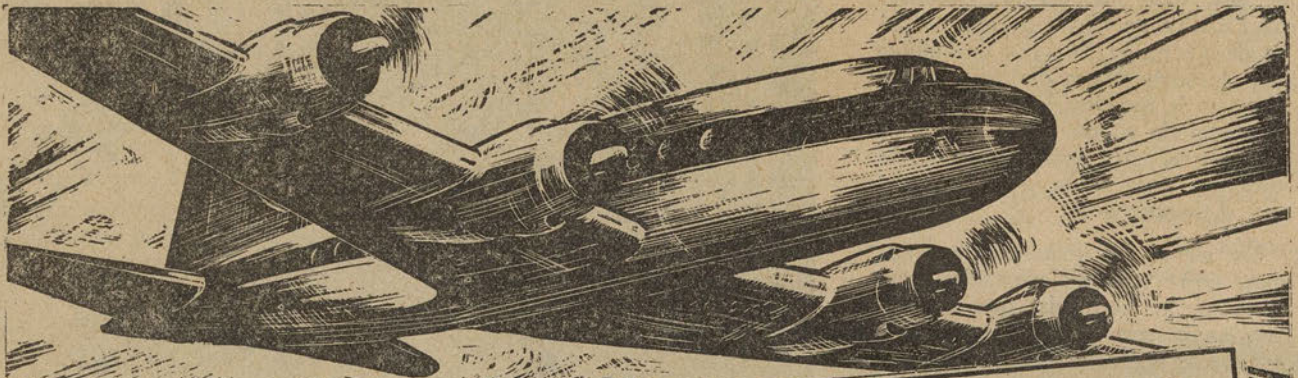
Pourquoi ne nous inspirerions-nous pas de l'exemple de ces paisi-

bles citoyens d'Hermopolis ? Ils étaient si accueillants, si larges, dans leurs conceptions sociales, religieuses et artistiques.

Cet exemple devrait être édifiant pour nous, dans nos soucis actuels et nos luttes parfois haineuses dont notre joie de vivre est diminuée et qui portent atteinte à notre dignité d'hommes libres.

Puisons à la source de la Sagesse antique et sachons modérer nos enthousiasmes excessifs.

Sami Gabra.



LE CAIRE * BRUXELLES

d'un seul coup d'aile!

par la

SABENA

LIGNES
AÉRIENNES
BELGES

CORRESPONDANCES POUR TOUTES LES CAPITALES EUROPÉENNES

Utilisez les avions "SABENA" pour vos expéditions de fret vers l'Europe.

Renseignements: Bureaux Sabena

Heliopolis Palace Hôtel	- Tél. 63774
Shepherd's Hotel	- Tél. 46368
Misr Airlines	- Tél. 46302

et auprès de toutes Agences de Voyage.



Un Peintre de la vie Egyptienne

A I L Y K A M I E L E L D I I B

par Gabriel BOCTOR

Le Peintre Aly Kamel El Dib

Tel le héros du "Livre des Jours" de Taha Hussein Bey, le petit Aly, assis sur les nattes de l'Azhar, laissait errer son imagination vagabonde tout en psalmodiant les Versets du Coran. Il se trouvait là bien malgré lui, à la suite d'un vœu que son père — un vénérable uléma — avait fait à Allah, promettant que son fils ruiné se consacrerait à la gloire du Tout-Puissant.

Reveillé de bonne heure, le jeune étudiant se dirigeait, la mort dans l'âme, vers l'Université Islamique, et, le soir venu, il s'endormait la tête pleine de rêves pour voir défiler devant lui d'affreux cauchemars.

De ces années passées à l'Azhar, Aly gardera une connaissance approfondie de la langue du Prophète. Il connaît par cœur le Livre Sacré, et trouve moyen, à l'âge de 15 ans, de composer un recueil de poèmes charmants où vibre une passion amoureuse empreinte de philosophie. Mais ce n'était pas là sa vocation. Il passait le plus clair de son temps, — tandis que le cheikh s'évertuait à expliquer les méandres des chemins qui mènent à la connaissance de Dieu, — à dessiner sur tout ce qui lui tombait sous la main. Le soir venu il courait suivre les cours du Lycée Français, à l'insu de sa famille, car son plus ardent désir était de lire Anatole France dans le texte original. Lorsque son père l'emmenait avec lui à la campagne, laissant les enfants de son âge jouer à leurs jeux, il se retirait dans un coin pour dessiner les paysages et les attitudes des nos fellahines. Il se sentait instinctivement attiré par les coutumes naïves, les chants, les danses et la musique du folklore égyptien.

Son frère aîné, constatant cette flamme qui l'animait et la tristesse profonde de l'existence de ce jeune garçon qui n'arrivait pas à se réaliser, décida de l'aider. Apprenant qu'une Ecole Supérieure des Beaux-Arts venait d'être créée au Caire, il le poussa à s'y inscrire et alla même jusqu'à imiter la signature de son père pour l'y faire admettre, mettant ainsi le vieux cheikh devant le fait accompli. La manœuvre réussit pleinement, et après une sermonne inévitable, le vénérable uléma se laissa convaincre devant les larmes de son jeune fils, les arguments de son aîné et les supplications de leur mère.



Frise de 37 mètres représentant l'agriculture dans l'ancienne Egypte exécutée

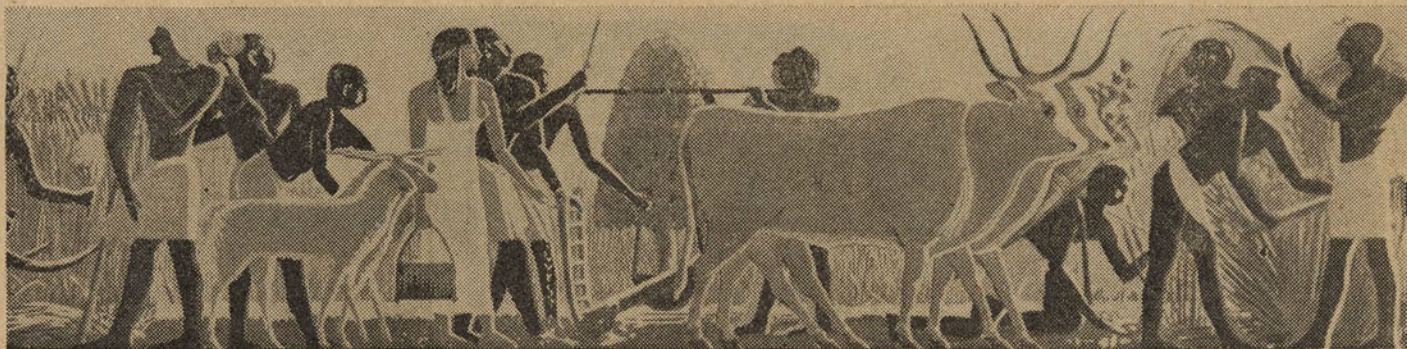
Maintenant qu'il était à l'école des Beaux-Arts, il fallait s'y distinguer. Parmi plus de 300 élèves inscrits, on ne devait retenir à la fin des sept années d'études, que 4 élus. Voici la sélection de la première année qui doit se faire; Innocenti, directeur de l'école, fait lui-même l'appel. Dans la cour, sept jeunes-gens sont placés d'un côté tandis que le reste se plaçait de l'autre. Le cœur battant Aly ne pouvait concevoir que le petit groupe dont il faisait partie était celui des élus. Et pourtant cela était tellement vrai que l'année suivante, à la suite d'un concours, S.E. Mourad Sid Ahmed Pacha, alors ministre de l'Instruction Publique, décidait de l'envoyer en mission d'études en France. Le rêve de sa vie se réalisait. Le jeune azhariste partait vers Paris en 1931. Il y fut reçu par M. Hauteœur qui s'occupait des missionnaires égyptiens et qui lui fit visiter les musées et l'Exposition Coloniale. Là se place un épisode typique du caractère de notre jeune artiste. A peine débarqué dans le Grand'Ville, Aly El Dib se précipite au Louvre. Devant la grandeur et la majesté des lieux, devant l'immensité des galeries, devant les merveilles qui s'offraient à lui, il perd la tête, tout tourne devant ses yeux éblouis comme dans un kaléidoscope, une migraine atroce lui serre le crâne, il est obligé de s'asseoir sur le premier banc, la tête entre les mains. Le lendemain il s'en ira vers les plus petits musées, vers le Luxembourg, vers le musée Gustave Moreau, qu'il visitera de fond en comble dans un véritable ravissement. Il reviendra plus tard vers le Louvre, quelque peu familiarisé avec la douloureuse splendeur de l'art.

Jusqu'aujourd'hui ses yeux et ses narines sont encore imprégnés de cette première visite à Paris, Paris qu'il devait pourtant revoir longuement en 1937, où il était désigné comme secrétaire du Pavillon égyptien à l'Exposition Internationale des Arts et Techniques. Une odeur, un parfum, une teinte du ciel, un homme qui marche en boitant dans les rues du Caire, le remettent dans l'atmosphère de cette première rencontre avec Paris, cette rencontre qui fit sur lui une si vive impression. Il lui semble revivre aujourd'hui, à plus de dix-sept ans de distance, les heures intenses de ses visites aux musées de la capitale de l'art, il croit entendre les coups répétés que faisait sur le plancher la jambe de bois de ce brave gardien du musée Gustave Moreau, mutilé de guerre, qui l'accompagnait en boitant pour ouvrir, à son intention, les fenêtres et éclairer les salles, car il se trouvait être le visiteur le plus matinal.

La première exposition de ses œuvres au Caire, en 1937, fut un succès. C'est grâce aux encouragements du regretté Mohamed Zulficar Bey qui devait le distinguer au Musée Agricole Fouad Ier, dont il était le directeur et le créateur, qu'il prenait conscience de sa personnalité. Ses œuvres aujourd'hui couvrent les murs de cette belle institution, ce sont surtout des scènes de la vie paysanne qu'il sent si profondément. Son art est nettement autochtone, il embrasse toutes les activités, les tristesses, les joies de ce peuple généreux et candide. Ce sont les grands panneaux qui ornaient les murs du Pavillon Egyptien à l'Exposition Internationale de Paris: «La Cueillette



Gabriel Boctor



par Aly Kamel El Dib pour le Musée de la Civilisation Egyptienne.

du Coton», «Le Retour des Champs», «Les Dattiers», etc. et qui lui valurent un diplôme d'honneur ainsi qu'une médaille d'argent; «Les Pleureuses», cette composition originale et lugubre où brille cependant une pointe d'humour, qui fut acquise, lors de son exposition au Caire, par Mme. Hoda Charaoui Pacha; c'est aussi ce beau «Sycamore» que remarquait, au cours de sa visite au Musée Agricole, M. Morgentau Jr. ancien Ministre des Finances des Etats-Unis, qui demandait à l'emporter avec lui en Amérique; c'est enfin ce truculent «Goha et son Ane» qui figurait à la Biennale de Venise en 1938.

Depuis quelques années Aly El Dib peint pour le Musée de la Civilisation Egyptienne, qui doit incessamment ouvrir ses portes, de grandes fresques où l'on peut voir évoluer dans leur vie quotidienne nos ancêtres de l'époque pharaonique: leur vie aux champs, leur vie dans les temples, leur vie guerrière, leur commerce, leurs sciences. Il s'est si bien incorporé à un sujet de Pharaon, qu'il semble revivre sa vie au delà des millénaires. Cette vie, d'ailleurs, n'a-t-elle pas plus d'un point commun avec celle des nos fellahs d'aujourd'hui?

Gabriel Boctor



«Le Mouled de Sayed El Badawi, à Tantah» par le peintre Aly Kamel El Dib

P O E M E

A L'ETRANGERE

Les sables ni les chaumes n'enchanteront le pas des siècles à venir, où fut la rue pour vous pavée d'une pierre sans mémoire-ô pierre inexorable et verte plus que n'est

le sang vert des Castilles à votre tempe d'Etrangère!

*Une éternité de beau temps pèse aux membranes closes du silence,
et la maison de bois qui bouge, à fond d'abîme, sur ses ancres,
mûrit un fruit de lampes à midi*

pour de plus tièdes couvaisons de souffrances nouvelles.

Mais les tramways à bout d'usure qui s'en furent un soir au tournant de la rue, qui s'en furent sur rails au pays des atlantes, par les chaussées et par les rampes

et les ronds-points d'observatoires envahis de sargasses,

*par les quartiers d'eaux vives et de Zoos hantés des gens de cirques
par les quartiers de nègres et d'Asiates aux migrations d'alevins et
par les beaux solstices verts des places rondes comme des atolls,*

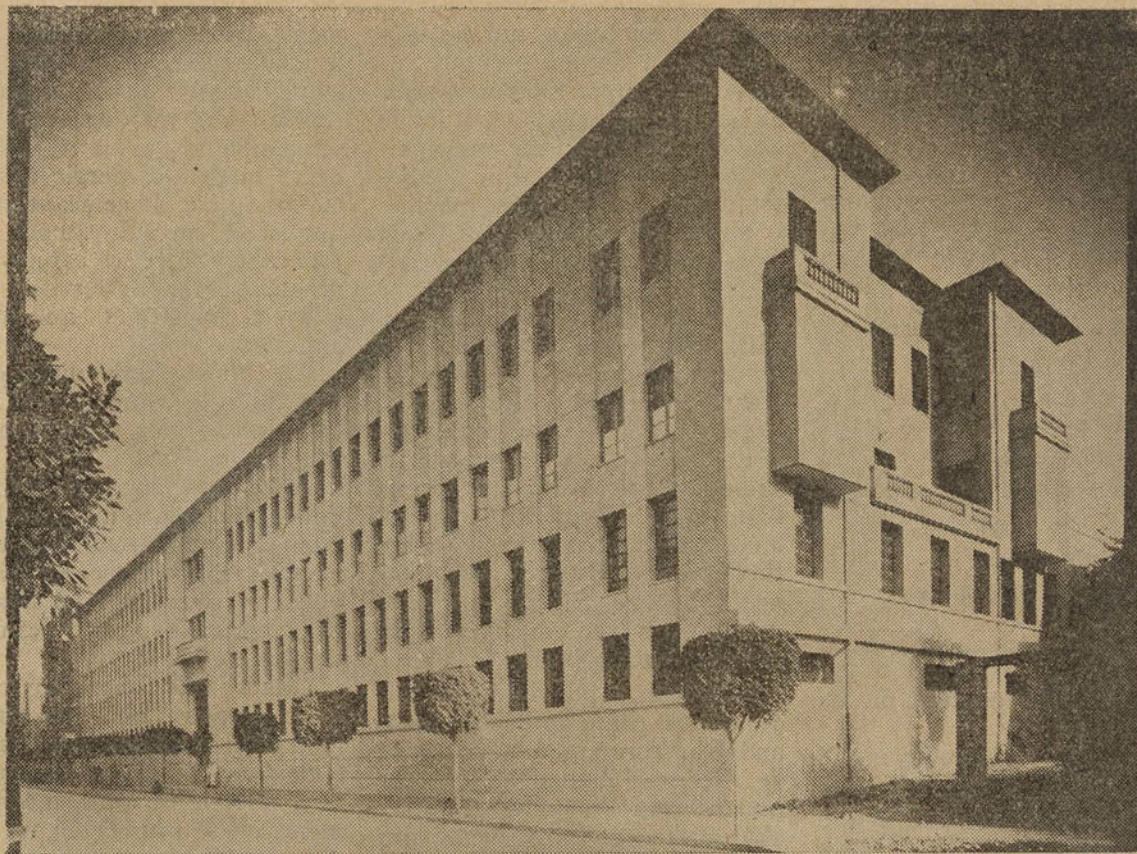
**(là où campait un soir la cavalerie des fédéraux, ô mille têtes
(d'hippocampes!).**

*Chantant l'hier, chantant l'ailleurs, chantait le mal à sa naissance
et, sur deux notes d'oiseau-chat, l'été boisé des jeunes capitales infestées
de cigales... or voici hier, à votre porte laissés pour compte à l'étrangère*

**Ce deux rails, ce deux rails - d'où venus? - qui n'ont pas dit
[leur dernier mot.**

**"Rue Git-le-Cœur... Rue Git-le-Cœur..." chante tout bas l'Aliène
sous ses lampes, et ce sont là méprises de sa langue d'étrangère.**

ST. JOHN-PERSE



DAR EL HILAL

Maison Egyptienne d'Édition

Devant le vieux fleuve dont les eaux limoneuses roulent avec majesté vers l'estuaire, cent explorateurs, mûs par la curiosité ou le goût de l'aventure, ont éprouvé le besoin de rejoindre les sources.

C'est à un désir de ce genre que nous avons cédé le jour où un hasard nous a révélé la robuste bâtisse à l'intérieur de laquelle la Maison égyptienne d'éditions «Dar el Hilal» fonctionne à plein rendement.

L'histoire des origines, n'est-ce pas une manière de géographie humaine pour le moins aussi passionnante que l'autre?

Dans la trame serrée tissée par l'effort de deux générations, on voudrait essayer de démêler ici la diversité des fils dont l'enchevêtrement a donné naissance

et abouti à l'épanouissement de cette œuvre ingénieuse et féconde.

Ce quadrilatère de maçonnerie surgi presque instantanément du sol, en bordure d'une vague rue Mobtadayan jusque là déserte, lépreuse et rêche...

... ce bloc de quatre étages dont la masse occupe une superficie de 5.000 mètres carrés entièrement construits...

... cette façade de 110 mètres de longueur, simple et austère comme les hommes qui la conçurent, trouée d'au moins 200 fenêtres toutes ouvertes contre le ciel...

... cette forteresse de la pensée dont l'ombre barre la lumière du jour aux rues circumvoisines...

.. cette création jaillie de trois cerveaux et de quelques encriers, qui traduit et proclame la victoire de l'esprit sur la matière...

... tout cela ne suffira-t-il pas pour fouetter l'inertie la plus endurcie, pour induire le passant à remonter le courant, pour légitimer la recherche des causes, ou, si l'on aime mieux, la découverte de la formule-clef qui mène à une réussite aussi péremptoire?

I.

Un portail en fer forgé, haut comme de grandes orgues, donne immédiatement accès à un immense escalier de marbre, d'un beau marbre racé, aux veines bleutées.

Sur le premier palier où cet escalier se divise, contre la paroi,

face au visiteur, une main pieuse a enchâssé une plaque de marbre immaculé, avec une tête en relief, et une inscription en langue arabe:

GEORGES ZAIDAN

1861-1914

fondateur de la Maison

“ AL HILAL ”

La Maison “ Al Hilal ” a été

fondée en 1892

et cette Maison-ci a été édiflée

en 1946

Sous le règne de

Sa Majesté Farouk Ier (*)

Dès le premier contact, on atteint le tuf.

— Mon père, dira tout à l'heure Emile Zaidan Bey, était un auto-didacte pauvre, fier, d'une haute intelligence, d'un cœur inoubliable.

Cet homme se destinait à la médecine.

(*) Il paraît que, depuis la rédaction de ces lignes, un buste serait venu remplacer la plaque de marbre si discrète et tant jolie. - J.C.

Chassé du Liban, qui à l'époque, n'était qu'une province ottomane, Georges Zaidan se réfugia en Egypte (1883) où il fonda une revue: «Al Hilal», qui signifie «le Croissant» et qui symbolise ce qui s'accroît sans arrêt.

Revue historique, scientifique et sociale, paraissant mensuellement sur 24 pages.

Son penchant l'inclinait vers l'Islam auquel il avait consacré de nombreuses études et dont il s'était institué l'historien.

Sa compétence en cette matière était telle que lorsque le Prince Yusuf Kemal a fondé l'Université Populaire, c'est à lui qu'on a offert la chaire de Professeur d'Histoire Musulmane.

Offre qu'il a déclinée avec une délicatesse infinie.

La revue a pu vivre pendant des années grâce au dévouement, au labeur écrasant, à la constance de Georges Zaidan qui y cumulait tous les postes, qui y abattait toutes les besognes, qui y vivifiait toutes les rubriques, tenait tête à tous les soucis.

2.

Au décès de Georges Zaidan (1914), Emile et Choucri, ses deux enfants, prennent la suite.

— J'ai passé par de durs mo-

ments, avoue modestement Emile Zaidan Bey. Mon frère était jeune. Tout le poids de l'édifice reposait sur mes épaules. Pour me soutenir, j'avais le souvenir de ce modèle d'énergie qu'avait été mon père, de ce géant auprès duquel je ne suis qu'un nain. J'avais, en outre, ce capital inestimable: les amis fervents qu'il m'avait légués et qui m'ont aidé.

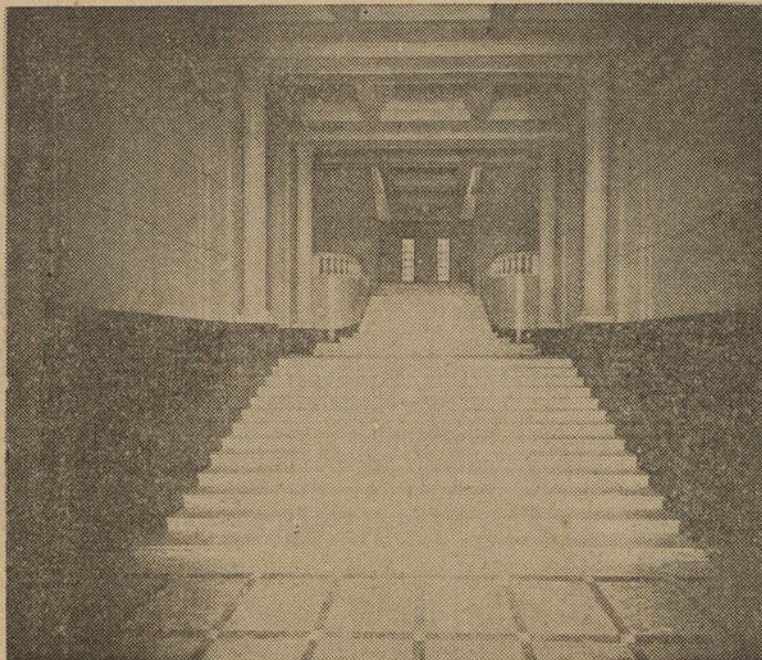
Ces choses sont dites d'une voix blanchie, monocorde, sans éclat, d'une voix volontairement bridée...

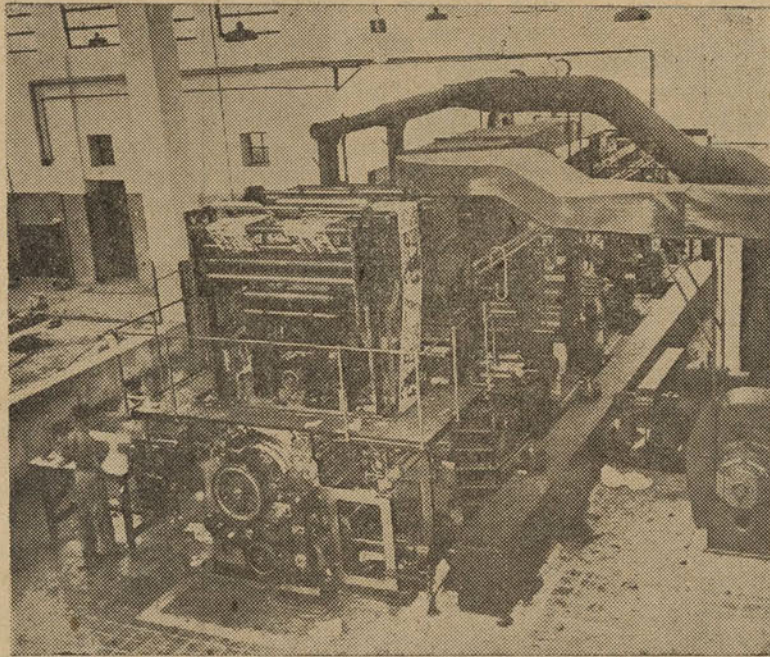
...par un homme petit de taille, mince comme une lame, étonnamment jeune, dont le visage émacié et ascétique est balaféré de deux yeux au fond desquels passe encore l'angoisse des temps révolus...

...dans une chambre claire, — la dernière, au fond, tout au fond d'un interminable corridor, — derrière un grand bureau nu, sans paperasses, sans encombrement, où se promènent un stylo et peut-être un sous-main.

De 1914 à 1921, c'est la période de tâtonnement, de réadaptation, de «mise à la page».

Ne rien bousculer de ce qui fut avant d'avoir compris pourquoi il en fut ainsi plutôt qu'autrement, et, surtout, avant





d'avoir découvert quelque chose qui ferait mieux.

— C'est après la guerre seulement, poursuit Zaidan Bey, entre 1921 et 1931, que nous nous stabilisons, que nous nous retrouvons, que nous nous découvrons pour nous dépasser.

La rotogravure, procédé moderne d'imprimerie, est substituée au vieux matériel périmé, — les machines nouvelles arrivent d'Amérique, — on va pouvoir innover et aborder la diffusion de la pensée par l'image, cette langue internationale à l'époque à peine connue en Egypte.

La vieille revue du père, «Al Hilal», modernisée, verra son tirage monter de 7.000 à 75.000 exemplaires.

«Al Mussawar», hebdomadaire politique, sera créé avec Fikri Bey Abaza comme rédacteur-en-chef.

Puis viendra «Images» qui va connaître une vogue inouïe, avec Joseph Ancona comme rédacteur-en-chef, et, à ses trouses, une équipe de collaborateurs de premier plan.

Puis enfin, «Al Itnein», le dernier né en date, confié aux mains expertes de l'Oustaz Kamal Neguib, le plus populaire

de tous les périodiques, dont le tirage dépasse les 120.000 exemplaires par semaine.

— Il fut un temps, repart mon interlocuteur, où tous les jours de la semaine, un hebdomadaire sortait de nos presses. «Koll-Chaï», «Wal Donia», en seraient les témoins authentiques. Mais l'observation attentive et l'acquisition des techniques nouvelles nous ont amené progressivement à préférer la qualité à la quantité, à éliminer les forces de dispersion, à concentrer nos efforts sur les quatre périodiques que vous connaissez. Nous n'avons pas assez de tout notre temps pour les développer, pour les moderniser sans répit, pour les amener à ce point de maturation qui force l'acheteur à s'attacher à nous, à devenir progressivement notre lecteur, puis notre ami.

3.

L'heure est venue de faire le tour du propriétaire et de voir, avec les yeux de chair, les idées figées en pierre de taille et en moellons, — ou l'inverse: la rigidité du béton asservie, assouplie aux palpitations de l'idée.

L'énorme bâtisse — nous le disions plus haut — couvre une superficie de 5.000 mètres carrés.

Mais 2.000 mètres carrés supplémentaires ont été réservés pour l'avenir.

Emile Zaidan Bey, qui escorte en personne son visiteur, commente au fur et à mesure l'âme sourde et diffuse des lieux:

— Nous avons été audacieux: nous avons agi avec la conviction que l'intelligence, ici, ira s'élargissant.

La construction, dûe aux conceptions jumelées de l'architecte Albert Zananiri et des frères Zaidan, a coûté dans les 200.000 livres.

Elle est traversée, dans toute sa longueur, par un immense corridor sur les deux côtés duquel ouvrent les portes de cent cinquante chambres d'inégale superficie.

Ce corridor est coupé à angle droit, au milieu, comme un transept, par un dégagement qui, à chaque étage, reproduit le vaste hall du rez-de-chaussée.

Quatre cents collaborateurs peuplent les chambres — oui, quatre cents hommes dont les salaires et appointements représentent un budget minimum de soixante dix mille livres égyptiennes par an.

Le personnel dispose d'une Caisse de Prévoyance dont la

plus lourde part incombe aux «patrons».

Il bénéficie, en outre, du service médical gratuit qui comporte la visite à domicile et les médicaments.

Les divers services sont logés à l'aise dans les pièces claires, hygiéniques, sobrement mais somptueusement meublées, d'une torturante propreté.

La comptabilité, la caisse, la direction du personnel, le service des abonnements, les archives occupent la moitié du bâtiment.

L'autre moitié est livrée aux quatre hebdomadaires dont la Maison assure la rédaction et la publication.

A l'étage inférieur, règne l'équipe qui assure la reproduction des textes et des photos par la technique de la rotogravure.

En cours de route, le cher Jean Moscatelli, arraché à ses travaux, s'est joint aux promeneurs pour leur apporter l'appoint de ses explications.

Il nous fait pénétrer dans la chambre noire où les procédés les plus perfectionnés fixent l'image, ainsi que dans les ateliers où, sur d'interminables tables en cristal éclairées en dessous, d'habiles techniciens ajusteront cette image au texte: c'est le service du montage.

Au rez-de-chaussée, sous l'énorme verrière qui mange à elle seule la moitié de l'espace disponible, surgit du sol la collection de monstres en acier la plus authentique, la plus terrifiante que nous ayons encore eu le loisir de rencontrer nez à nez.

Cinq linotypes frémissent dans un cliquetis d'épées, gardiennes immuables de deux rotatives dont l'une, mastodonte accroupi sur les genoux, touche pourtant de la tête le toit transparent.

Cette rotative, actionnée par un moteur de 250 CV, happe dans ses cinq cylindres une bobine de papier pesant un quart de tonne, la mâche, l'effrite, la travaille, la triture, la soumet aux pires sévices et la rejette à l'autre bout, à raison de 5.000 exemplaires à l'heure, en numéros cousus, pliés en quatre ou en huit, prêts pour la distribution et la vente.

On ne se lasse pas d'admirer, bouche bée, l'ingéniosité, l'intelligence, la ponctualité de la machine.

4.

Emile Zaidan Bey, qui suit sur les visages la surprise et l'émerveillement, répond aux questions muettes avec une rare divination:

— Nous sommes des spécialistes, des professionnels. Nous n'avons agrandi notre Maison que par et dans le journalisme, — et rien autre. Une fois par semaine, dans notre Salle des Fêtes, nous réunissons tous nos Chefs de Service en Comité Consultatif. La parole y est libre. Chacun peut suggérer la modification, l'amélioration, l'innovation que l'expérience ou son génie lui a suggérée. Cette salle où se tiennent ces réunions, je l'appelle la fabrique des idées. Le Capital d'un journal, c'est l'idée. Une idée peut valoir 10.000 livres. A aucun moment, nous ne perdons de vue que la matière grise est la vraie mise de fonds, et que rien ne l'emporte sur elle, — même pas les plus somptueuses installations.

Langage d'une haute élévation que, par ces temps de dénivellement de l'esprit, on est suffoqué de surprendre dans la bouche de ces formidables brasseurs d'affaires.

Niais, j'interroge:

— Que faut-il donc pour réussir, puisqu'en dépit de l'esprit, vous avez réussi?

— Il ne suffit pas, repart Zaidan Bey, d'être un grand écrivain pour être un grand journaliste. Il y a des techniques qu'il faut s'assimiler, et pour n'en citer qu'une: la conception photographique du journal. Il faut penser par images, c'est-à-dire concevoir photographiquement. Cette conception qui a assuré le succès des grands périodiques illustrés, plus proche du film que de l'écriture, nous avons eu beaucoup de peine à l'inculquer autour de nous. L'ultime aboutissement du journalisme illustré est d'arriver à se dispenser de texte, à parler l'idiome de tous: l'image.

Il est certain que l'image est une langue internationale d'une rare éloquence, d'une puissance de suggestion encore insoupçonnée, et d'une éternelle universalité. Son éternité s'affirme sur les monuments qui, en quelques traits, même primitifs, même maladroitement, en disent plus long que des bibliothèques sur l'histoire des mœurs et coutumes des générations disparues.

Au moment de prendre congé, Emile Zaidan Bey me remet avec émotion un magnifique exemplaire du Livre d'Or de la Maison d'Éditions Égyptiennes «Al Hilal», édité à l'occasion de son cinquantième anniversaire (1892-1942):

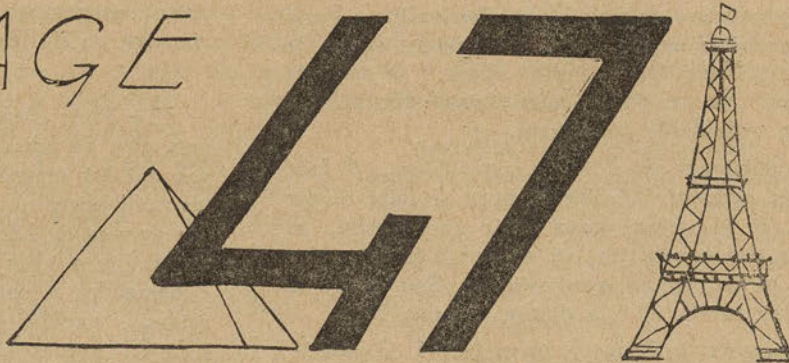
— Acceptez cet ouvrage, en souvenir de votre visite chez nous. Il débute par un très précieux témoignage de Sa Majesté Farouk Ier, Roi d'Égypte et du Soudan, Mécène incomparable qu'aucune action, aucune initiative, aucune volonté créatrice en laisse indifférent.

José Caneri.

Petite Note:

Cette réussite invraisemblable des frères Zaidan, ce triomphe de l'impondérable sur la matière inerte, trouvent leur plus éloquente interprétation dans le fait que, depuis le lundi 17 Février 1947, la Maison d'Éditions Égyptiennes Al Hilal a été transformée en Société Anonyme Égyptienne. J. C.

VOYAGE



par MELEK

La jeune fille qui se défile modestement sous ce pseudonyme, — ce pseudonyme combien transparent pour ses amis — est une égyptienne musulmane pur sang, d'éducation et de culture françaises. Collaboratrice de la première heure, elle n'a pas quitté « l'Égypte Nouvelle » d'une semelle aux moments douloureux de l'occupation allemande. Ses proses généreuses déployaient alors, dans ces mêmes colonnes, leurs fanfares chatoyantes au ciel angoissé de notre espoir. — Aujourd'hui, elle nous revient de France avec des notes de voyage ou l'on retrouve intacte la même ferveur pour sa patrie intellectuelle et sentimentale, la même confiance tranquille dans son redressement, dans sa résurrection. On admirera ce style nuancé qui dit sans dire, cette observation aigüe à laquelle aucun détail essentiel n'échappe, cette émotion qui déborde à tous les tournants de phrases et tempère les traits par trop acérés, ce sens de l'équilibre, cette maîtrise dans la composition. — N.D.L.R.

Départ pareil à tous les autres par ses formalités, la foule grouillante, les éclats de voix, l'agent de la secrète qui s'attache à vos pas avec un air bonhomme, — cet air bénin que dut avoir sous son bonnet de dentelles le loup répondant au Chaperon Rouge : « c'est pour mieux te manger, mon enfant »... — qui palpe votre portefeuille — C'est le même escalier qui grince sous vos pas, la même coupée, le même geste de l'officier de police vérifiant votre passeport ; celui de l'agent de la Santé ; le sourire débonnaire du maître d'hôtel en chef qui vous indique d'un geste empressé ou dédaigneux la coursive où vous devez vous engager.

Vous voilà casé, les rares amis qui ont pu bénéficier d'un permis de monter à bord se dépêchent de vous dire un mot gentil où ils mettent leur cœur car les trois cloches fatidiques ont retenti... c'est, pour eux, le moment de griller sur le quai en attendant l'appareillage. On échange des sourires par dessus bord, des sourires qui contiennent tant de choses, tant de messages muets. Un pretidigitateur fait merveille, récolte quelques piécettes, et crie à la cantonnade ses vœux de bon voyage, pendant que 3 coups de sirène impérieux se font entendre. Un remueménage tant sur le quai qu'à bord s'morce, la passerelle remonte, les mouchoirs voltigent. On part, on est parti... Mais un tumulte éclate... un retardataire débouche avec ses bagages et n'a d'autre ressource que de sauter dans une barque à voile. On stoppe, les matelots maugréent, et les longues moustaches du passager ne le mettent pas à l'abri des reproches bien sentis d'un officier. Les machines donnent, et nous passons devant le Mex... Y a-t-il des clients à pren-

dre le frais au « Zéphir », comme moi l'autre semaine ? et ceux avec qui je fus ce jour là se souviennent-ils que je vogue à mon tour sur la mer ?

Alexandrie s'est estompée, on ne voit plus au loin qu'un bouquet de dattiers, qui eux aussi se confondent peu à peu avec l'horizon. Et je me mets à rêver, une cigarette aux lèvres, à ce voyage que j'entreprends après y avoir tant rêvé ; cela fait des années que je le vis, que j'en discute les moindres détails avec moi-même. Il a presque failli me glisser entre les doigts, mais maintenant, il s'est fait réalité. En tirerai-je tout l'agrément dont je l'ai paré ? Certains esprits chagrins me diront que j'ai tort, que les voyages à cette époque sont une folie, que la vie est dure en France. Cela, je le sais, et ne m'en effraie pas, car ce que je vais trouver là-bas, nul pays ne l'a peut-être au même degré que la France, et je pourrai, peut-être, à mon retour, vous expliquer, Madame, ce charme particulier qui fait la France, et que seuls savent trouver ceux qui l'ont connue, ou adorée en silence à travers ses livres, sa science, son goût, sa finesse, comme une Princesse Lointaine...

Un allo, allo retentissant me fait sursauter. Contrôle des billets... re-contrôle. Brusquement, la distinction entre les passagers de différentes classes se précise... des grilles se tendent, des cadenas claquent... Certains d'entre nous se trouvent parqués dans un espace de 6×12 mètres, encombré de bagages, d'autres ; diminué du périmètre de la cale. Les passagers de 1ère, du pont supérieur, nous regardent, modestes passagers de 2de, avec curiosité, et comme qui dirait satisfaction. Nous n'avons pourtant rien d'extraordinaire... Nous manquons de sièges, voilà

tout. On se case au petit bonheur ; pour ma part, j'hérite d'une caisse de bois blanc, destination : Paris 16ème. J'en bénis le possesseur. La nuit est venue, le dîner sonne. Nourriture saine et bonne ; je me suis laissée dire que le gestionnaire faisait du zèle à cause d'un redoutable concurrent.

Reconnaissance du côté de ma cabine... il faut parlementer pendant 1/4 d'heure pour se faire ouvrir le hublot, et 1/2 heure pour avoir une échelle, les occupantes des couchettes supérieures n'étant ni des sylphides, ni des as en gymnastiques. Peu après, le roulis se fait sentir, et cela durera jusqu'au Pirée.

Enormément de bagages, énormément de monde, beaucoup de passagers venus de Palestine à destination de l'Autriche, et de la Suisse. L'Allemand et le Grec se partagent les faveurs du public, avec quelques adhérents francophiles.

La salle à manger est belle, bien tenue. Pour serviettes, des pochettes en papier, mais des nappes damassées. Tous les types hantent cette salle à manger. La vieille douairière aux cheveux argentés qui me demande si je parle allemand, et qui a l'air de me plaindre quand j'avoue ne parler que Français, Anglais, Arabe, Turc, et Grec... le gros monsieur Suisse, légèrement dyseptique, qui ne peut souffrir l'eau froide et la glace, et se battra avec sa mémoire rebelle durant tout le voyage pour en extirper la phrase qui doit lui assurer une eau chambrée : néro zésto « ...le petit monsieur autrichien qui profite de ce que je détourne la tête pour sucer son os de poulet... La dame à qui rien ne plaît, qui ronchonne après la daurade et le poulet rôti ; juge la soupe bonne juste pour son chien (resté quelque part en Palestine), dit que les choses grasses, crémeuses lui sont nocives, mais reprend de chaque plat en clamant que c'est un scandale d'avoir le mal de mer. Les religieuses discrètes ; un groupe de gens qui s'impatientent parce que le service dure trop longtemps : Alexandrie nous a fait du tort, » disent-ils.

Deux coups de sirène... Nous sommes au large de la Crète, et comme qui dirait arraisonnés par un bateau de guerre Hellénique, il vire de bord, et nous escorte. Des pavillons montent aux drisses ; il fait demi-tour, continue sa route. Réflexion d'un marin : « Bougre d'idiot qui ne connaît pas le Cyrénia, bateau grec, port d'attache Panama. » En effet, le Cyrénia étale orgueilleusement sous son nom la mention : Panama ; il bat pavillon panaméen, mais il appartient à la Hellenic Mediterranean Line. Que vient donc faire Panama en cette galère ? Les mauvaises langues prétendent que les bateaux panaméens sont exemptés de droits de quai quels que soient les ports où ils relâchent...

Les enfants sont la grande parure du Cyrénia. Ils sont, en général, beaux, charmants, moins toutefois que ce François que je connais, à la fois turbulent et rêveur, tendre et volontaire. Les uns sont menacés d'être mis à fond de cale par des parents et des nourrices agacés ; une petite fille coquette étrenne chaque jour une nouvelle robe au désespoir de sa mère qui se plaint, mais laisse faire..., d'autres se

lancent à l'assaut des escaliers, d'autres encore discutent gravement des mérites de leur morceau de chocolat ou de leurs sucres d'orge...

* * *

Le Pirée s'est présenté à nous, ce matin, dans une robe de brouillard estompant l'aridité des collines qui lui servent de frond, et les blessures béantes qu'il porte un peu partout. Ça et là, des ruines, des épaves de bateaux... Une fois la police à bord, le brouhaha cher au Pirée commence. Assaut des « hamalides » patentés ; bruits de chaînes, de ferrailles... appels, pendant que, dans le fumoir, des officiers graves et sévères vérifient les papiers, et donnent des drachmes en général crasseux en lieu et place de sterling ou de toute autre devise.

Les chalands, les barques se pressent contre les flancs du Cyrénia. Peu à peu, il se vide... marchandises, bagages, êtres humains... Cela dure sans arrêt d'un remorqueur qui n'est pas en service officiel du moins. Ses passagers munis d'un haut parleur lancent jusqu'à l'après midi. Nous levons l'ancre, escortés un dernier au revoir aux leurs embarqués avec nous. « Bon voyage à Maman, bon voyage Aleco. » Je cherche la Maman en question ; c'est une dame en grand deuil, aux cheveux blancs... voilà que, brusquement, je pense à ma Mère ; je sens ma gorge se nouer. Il en était de même tout à l'heure, au moment des adieux. Pourquoi faut-il que je sois beaucoup plus émotionnée devant les adieux des autres que devant les miens propres... Illogismes de la nature humaine sans doute. La dame en deuil pleure doucement, je détourne la tête... les douleurs n'aiment pas les indiscretions...

* * *

Ce soir, à table, il est un convive nouveau, et je pense à toi, mon fidèle Michou. Ce cabot affreux qui n'a pas tes yeux intelligents et humides d'affection, ton pelage sain et dru, a tout de même les honneurs de la salle à manger, et, vêtu d'un pyjama rose à rayures bleues, fox décati, il attend patiemment auprès de sa maîtresse la pâtée que lui apportera un maître d'hôtel rendu obséquieux par l'appât d'un pourboire... Pendant ce temps, à des centaines de kilomètres d'ici, toi, tu gémis devant la chambre vide, dresse l'oreille au moindre bruit, et déçu, repose en soupirant de ton cœur de chien gros de tristesse, ton museau entre tes pattes.

* * *

J'ai découvert un vieux couple dont bien des jeunes gens doivent se moquer. Ils ne se quittent pas, ont des cheveux blancs, et bien souvent la main de l'un cherche celle de l'autre et se referme sur elle avec affection. Me sera-t-il permis de vivre aussi vieille ? Si cela est, j'aimerais être pareille à ces deux qui continuent de s'aimer malgré les ans, à cause des ans...

* * *

Vogue la galère... je me sens une âme de filibustier, de conquistador, et la Toison d'Or que je

quête, c'est le bon air de France, ce sont mes vacances... Mer moirée avec un soupçon de clair de lune ; nuit propre aux confidences, aux mots d'amour. Nuit bleue. Surtout que l'on n'aille pas me dire que ce n'est qu'un effet d'imagination. Ce soir, j'ai la révélation de combien bleue pouvait être une nuit, et de combien de bleus. Cela a commencé par un reflet bleu pâle sur le verre du gros monsieur autrichien, puis, cela a foncé jusqu'à devenir d'un bleu lumineux. Intriguée, j'ai regardé autour de moi pour voir la robe dont la couleur était si prenante... Rien... mais quand j'ai levé le nez, les hublots avaient l'air de prunelles humaines, et j'ai compris. Dieu, qu'il était long, ce dîner ! Plus tard, sur le pont, je me suis laissée séduire par cette orgie de couleurs, ou plus exactement de nuances. Des bleus vivants, des bleus ternes, des bleus sur le point de s'éteindre se jouaient sur la mer et le ciel. On aurait dit un ballet. Puis, la symphonie s'est fondue en un seul ton ; l'apothéose, celui-là. Nous avançons dans un énorme flocon bleu sombre qui pouvait aussi bien être ciel, que mer que terre... et cela a duré ainsi très tard. A ce moment ont éclaté les mille fusées d'un feu d'artifice, le Stromboli... la côte.

* * *

Plus de côtes, on n'a pas le temps de muser, on prend par le plus court. Me voilà tirillée entre deux sentiments. Pouvoir éventuellement apercevoir de plus près l'Italie, baguenauder... Aller en ligne droite puisque Marseille est mon but.

Le ciel est couvert, la mer se rebiffe sous la carresse assez brutale du vent... et j'éprouve pour la première fois depuis 4 jours l'envie d'une jaquette.

* * *

Helga est un bébé de 2 ans 1/2, plein de vivacité et d'entrain. Il faut être continuellement à l'affût pour l'empêcher de buter contre le bastinguage et peut-être même de faire un plongeon. Je l'ai longtemps prise pour une petite Suissesse ; je viens d'apprendre que c'est un bébé allemand. Sa mère s'est étendue tout à l'heure sur les malheurs de son pays, de sa famille. Politesse obligeant, je l'ai écoutée un moment, mais comme elle continuait, je lui ai suggéré qu'il y avait des milliers de foyers détruits en France, en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Russie, en Grèce... La maman de Helga a alors battu en retraite. Inconscience de ceux qui clamaient Heil Hitler, se réjouissaient d'asservir le monde pour mille ans, et qui, maintenant, se découvrent antinazis, pro alliés, et pleurent misère sans penser à leurs victimes.

Quand donc la saine philosophie de cet adage : quand le vin est tiré, il faut le boire « pénétrera-t-elle la totalité des cervelles humaines ?

* * *

Gênes a longtemps joué à la coquette devant nous avec son éventail de collines embrumées, puis que ce n'est qu'à midi que nous avons jeté l'ancre. Elle jouait de l'éventail, la coquette... laissant apparaître tantôt le sourire de ses maisons, l'éclat de ses

bouquets d'arbres, tantôt le scintillement au soleil de certains rochers qui lui servent d'assise. La Corse, tôt ce matin, n'a pas fait tant de manière, et a livré aux curieux qui n'étaient du reste pas légion, ses montagnes au profil fier.

Lorsque Gênes s'est offerte à nous avec ses maisons étagées en cirque surplombant le golfe, j'ai aussitôt pensé à Izmir, la Smyrne des profanes... Pourtant, c'est Izmir qui garde ma préférence ; le fond du décor en est plus agréable, plus coloré, et il flotte dans son ciel une douceur de pastel que Gênes ne connaît pas.

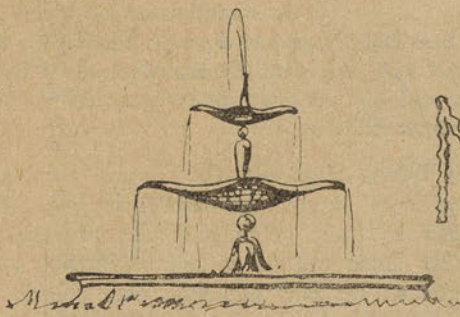
Ce n'est qu'en accostant que l'on s'aperçoit des destructions causées par la guerre... au contraire du Pirée qui s'en pare du plus loin que l'on puisse voir. La moitié du quai où nous sommes amarrés n'est plus qu'un amas de ferrailles tordues, de platras, de caïfloux ; et l'on m'a dit que l'intérieur de la ville était sérieusement touché.

Devant nous, des gens attendent le débarquement de leurs parents et amis ; plus loin, un bidon de benzine vide, un cabas en lambeaux à la main, se tient une vieille femme. Venue là pour mendier sa pitance, elle se tient humblement à l'écart. Ses habits sont usés jusqu'à la trame encore que de bonne coupe. Cette femme a dû connaître des jours meilleurs. Mon sac qui contient une tablette de chocolat se fait soudain lourd, lourd... je pense à Maman... les hasards de la guerre auraient pu faire qu'elle fut là, gamelle à la main, à solliciter une générosité problématique... et voilà que la tablette de chocolat se trouve aux pieds de la vieille qui en pleure. Quelques minutes plus tard, le quai sera peuplé de pauvres du même acabit, vieux et gamins auront la mine suppliante, et le remblai se jonchera de biscuits, cigarettes, gros sous. L'on s'installe sur les pavés, sur les tas de gravats, et l'on casse la croûte... pendant qu'un gamin avec un rire de ravissement fait tinter des piécettes, et en mordille d'autres pour s'assurer de la qualité de leur métal. L'arrivée du Cyrénia sera bénie, ce soir, à Gênes...

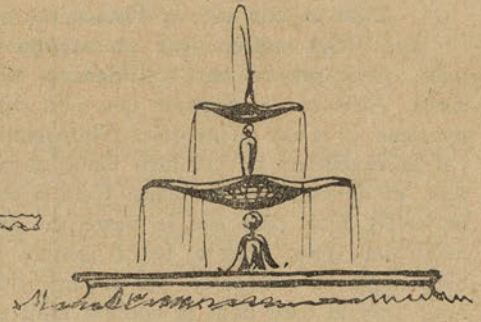
La ruée vers le fumoir où se tiennent les autorités et la police du port bloque escaliers et cabines... Bien lentement, cela se décongestionne tandis que les portefaix se chargent des bagages avec un « permeso » retentissant, et que deux plantons, à la coupée, examinent d'un air bonasse les passeports. Ils le gardent, du reste, cet air bonasse tant pour les partants que pour les arrivants. Peuple bon enfant qui garde une chanson aux lèvres, l'amour du farniente, même quand il s'agit de choses sérieuses, sans oublier le chianti et un penchant à jouer les don quichotte.

Une espèce d'exaltation me saisit à la pensée d'être demain à Marseille, et de prendre à 13 h. le train pour Paris... Que St Christophe, et les patrons de tous les voyageurs, et Express-Bagages me viennent en aide pour trouver une place dans le train, car nous ne sommes rien que quelque 400 passagers à débarquer demain.

(à suivre)



NOËL



AU PAYS DES FLEURS

par Renée CAUZY

Il était une fois au *Palais des Fleurs* des vasques de Jade, des fontaines d'Albâtre et de Marbre Rose, des rivières lumineuses d'émeraudes et de rubis, de perles fines et de saphirs, sur lesquelles glissaient les chars des colombes et des petits lutins.

Un grand génie gouvernait le domaine enchanté. Il se nommait *Palme-de-Beauté* et sa digne courtoisie charmait *Séléné, Fille du Soleil*.

Elle était si belle que les lutins en rêvaient à perdre le sommeil.

Et lorsque l'Azur perçait l'âme des colombes, caressait les chérubins, le grand génie *Palme-de-Beauté*, préparait aux vasques de Jade les bains parfumés et l'exquise dinette de pétales, de rosés posées dans les coupes de cristal.

Ce délicieux repas fleurissait une causerie pleine de gaieté où les petits lutins contaient leurs jolis songes.

L'un d'eux prit un quart de Lune, et dans le mignon croissant d'argent, il posa ses boucles d'or pour les offrir à *Séléné, Fille du Soleil*.

Et la *Reine* tant chérie fit hommage au charmant récit, en priant le chérubin d'accepter sa *Perle Bleue*.

Et les heures radieuses s'enfuyaient...

Le grand génie *Palme-de-Beauté* donnait des récitals d'orgue, tandis que *Séléné, Fille du Soleil*, tirait du Firmament des satins, des velours, des fils de soie, d'or et d'argent.

Et la joyeuse compagnie de colombes et de petits lutins, dans ses chars fleuris parcourait les rivières lumineuses d'émeraudes et de rubis, de perles fines et de saphirs, brodait, chantait et riait de gais propos.

Mais le chérubin à la *Perle Bleue* lui ne chantait pas toujours. Il rêvait...

Un jour il s'était endormi dans un songe de Noël. Les étoiles semaient des graines d'or, et les sapins poussaient...

De part et d'autre des émissaires vêtus de pourpre arrivaient chargés du mont des merveilles...

Les sapins pleins de lumières, de faveurs, de cadeaux, de belles friandises éblouissaient les colombes et les petits lutins.

Autour d'un feu de joie, les Dignitaires, toques rouges et barbes blanches, mariaient le grand génie *Palme-de-Beauté* et *Séléné, Fille du Soleil*.

Son voile d'argent portait un croissant de diamants.

Cette douce vision parfuma d'amour le chérubin à la *Perle Bleue*, et sous une touffe de pensées blanches, il offrit à *Séléné, Fille du Soleil*, son cœur d'ange rose.

Tout joli il s'éveilla...

Et le petit lutin au grand songe de Noël, parmi sa joyeuse compagnie, parcourait les rivières lumineuses d'émeraudes et de rubis, de perles fines et de saphirs, brodait, chantait, riait de gais propos.

Et c'était un soir d'hiver, il neigeait...

Les colombes et les petits lutins s'étaient endormis.

Soudain! Surgit le terrible génie *Coeur-de-Brique!*

Et, pour voler le trésor tant chéri, il tua le chérubin à la *Perle Bleue*.

Depuis lors, le *Palais des Fleurs* a disparu.

Et l'âme du petit lutin au grand songe de Noël, pose dans les gracieux sabots des favuvers roses et bleues.

CAMILLE MANSOUR SHAKOUR

ou le Prophète en Short (*)

par Paul FAUVELLE.

Son Excellence Mamdouh Riaz Bey, Ministre du Commerce et de l'Industrie, a reçu, cordialement, dans son Cabinet, hier avant midi, lundi 13 Octobre 1947, M. Camille Mansour Shakour inventeur égyptien. Ce dernier a présenté à Son Excellence ses remerciements pour l'intérêt que le Ministère avait témoigné à l'égard de ses diverses inventions, lesquelles ont consisté à fabriquer des machines agricoles en fer et en acier. Son Excellence a promis un large encouragement, alors surtout qu'il s'agit, en l'espèce, d'un inventeur égyptien, créateur d'une industrie récente qui va soustraire l'Égypte à la nécessité d'importer des machines de l'étranger.

«Al Assass» du Mardi 14 Octobre 1947.

(traduction Maurice Hay Wahba.)



Camille Mansour Shakour

n'écoutait plus les plaidoieries, par crainte que le cinquième sens fourvoyât le sixième et l'empêchât de suivre son intuition.

1.

Aujourd'hui, mon centaure a donné congé à la science pour s'évader dans le lyrisme des régions métaphysiques.

Il parle d'abondance, avec simplicité, sans s'écouter, sans s'observer, comme s'il ouvrait des écluses pour laisser passer le bouillonnement des mots trop longtemps comprimés.

Il croit débiter des sottises parce qu'il ne dit que d'humbles vérités.

Mais son art instinctif des raccourcis condense ces vérités à un degré de compression tel que la déflagration les fait exploser à chaque mot.

Lui ayant demandé de me parler un peu de ses origines, de son enfance, de son milieu, il décolle de la même voix monochrome et prend tout de suite de la hauteur:

— Mon bisaïeul, de son vivant Juge au Liban, avait du bédouin dans les veines. Il était donc la conjugaison de la plaine étale et de la montagne altière. Ce magistrat lisait dans le cerveau des justiciables comme dans un

livre ouvert. Il démontait leurs actes, découvrait les ressorts lointains qui les avaient fait agir, les contraignait à capituler, à transiger, à se réconcilier.

Mon grand-père, lui, était sourcier. Avec ou sans baguette de coudrier, il déterrait l'eau jaillissante des sources.

Mon père a reçu une forte éducation moderne qui, fatalement, devait l'habituer à donner le pas à la raison sur l'instinct. Il l'a souvent regretté, ses intuitions étant toujours et invariablement plus infaillibles que son esprit mathématique.

— Inutile de s'étonner.

L'homme possède un sixième sens qui est en synchronisme complet avec la loi de gravitation. Les couches successives de la connaissance émoussent ce sens. Voyez le chien policier trotant les narines en l'air. C'est l'odorat qui le mène et non «le flair». J'ai connu un Juge chez lequel ce sixième sens était tellement développé qu'il saisissait presque instantanément le vrai fond de l'affaire soumise à son appréciation. A partir du moment où son siège était fait, il

— Le jour où, dans sa course vagabonde, la comète de Hallay a balayé la terre de sa chevelure, mon père m'a solennellement consacré à cet astre. Par lui, j'ai noué la physique à la métaphysique et désiré approfondir ce sixième sens. J'ai donc procédé méthodiquement, du connu à l'inconnu. Voici ma thèse: A côté du monde scientifique, il y a le monde psychologique. Ce monde psychologique se manifeste par le rayonnement de la pensée, sa communication à un ou plusieurs individus. Il se manifeste, en outre, par la télépathie, signe du grand sympathique. Il serait intéressant de savoir comment travaille, le grand sympathique. On a constaté que la hauteur joue un rôle impérieux dans la communication mentale. Monter sur les hauteurs, c'est approcher la zone où les communications interplanétaires se font plus aisément. Voyez Moïse sur le Thabor. Il touche presque en haut. Voyez Hitler sur son rocher de Berstechgaden: il perçoit tout. Car l'espace est un tout qui me permet d'affirmer qu'entre M. Truman et moi, par exemple, il n'y a pas de distances.

(*) Voir L'Égypte Nouvelle No. 178 du Vendredi 12 Septembre 1947.

—
 — En dehors de la hauteur, il y a des antennes ou des subterfuges, tels le jeûne ou certaines maladies, qui abolissent la distance et permettent les contacts directs. Joseph prophétise parce que, jeté dans un puits, il est attaqué par des microbes. Cette attaque stimule son système nerveux et élargit sa perception. Il sent et voit plus loin, très loin... Mais pourquoi chercher midi à quatorze heures. Lorsque Gandhi veut doubler sa perception, il commence par jeûner, c'est à dire par s'affaiblir. Aussitôt, il pénètre sans effort dans les cerveaux de Staline et de Churchill, et il lit au fond d'eux mêmes comme sur un écran.

— Je le répète: la concordance est absolue entre ce sixième sens et la loi de gravitation. Cette loi, nous la sentons frémir en nous avec la rotation de la terre.

Ainsi parla, ce soir-là, Camille Mansour Shakour.

Nous étions assis paisiblement sur les rudes escabeaux de bois essaimés comme des chevaux de frise autour de la modeste cabane en planches qui lui sert de bureau.

Cette cabane, installée de plain-pied sous le vaste hangar qui lui sert d'atelier, contrôle, par une longue baie sans vitres, la troupe des moteurs de toutes

formes, debout, accroupis, allongés comme des fauves au repos, monstres jaillis tout armés de sa tête en forme de catapulte, comme Minerve du cerveau de Jupiter.

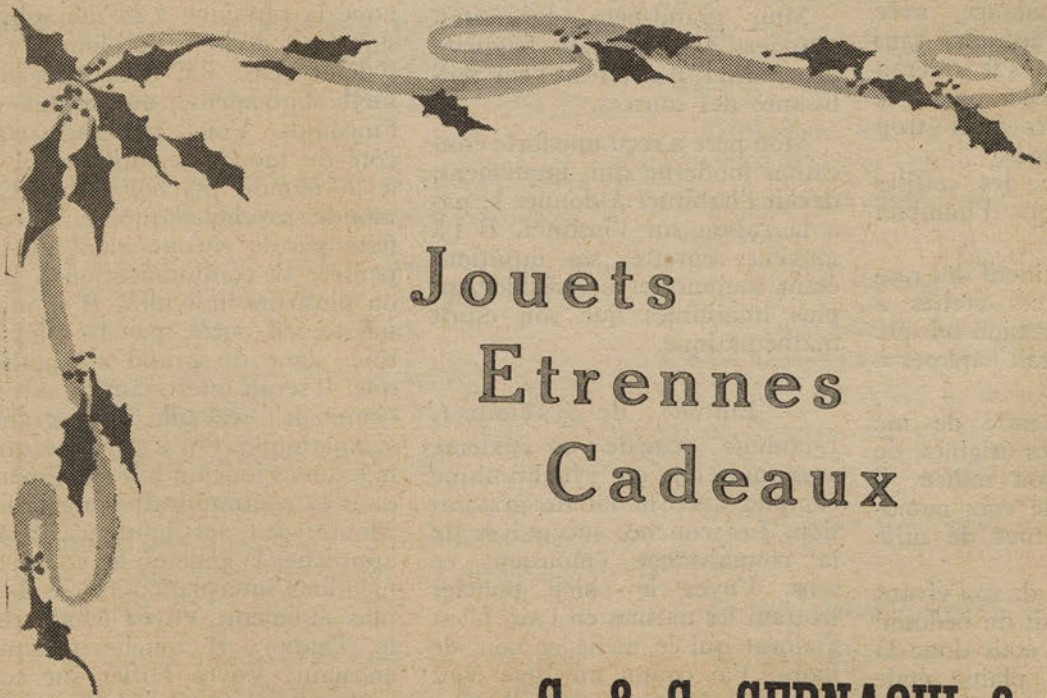
Dans l'ombre épaissie par la perspective et par la nuit qui montait, rapide et lourde, leurs muscles d'acier accrochaient la lumière diffuse de deux méchantes lampes et la réverbéraient en étincelles, en éclairs multipliés...

...traduisant pour moi en images sensibles ce feu invisible qui tombe du ciel dans les âmes prêtes à le recevoir et à le transmettre de proche en proche, comme les lampadophores à l'Olympie.

Ce numéro spécial a été imprimé sur les presses de l'Imprimerie Jos. Minerbo

V. & S. Minerbo, Succrs.

Les dessins sont du Maître Roger Bréval et les clichés de la Maison Fendian & Co.



Jouets Etrennes Cadeaux

S. & S. SEDNAOUI & Co. Ltd.

LE CAIRE

ALEXANDRIE

FLEURENT

**POUR LES GOURMETS
ET LES RAFFINES**

Son Alimentation de Choix

Boucherie
Poulets
Poissons
Légumes
Fruits
Pâtes Fraîches
Raviolis

Sa Cave

Vins
Whisky
Vermouth
Bières
Cognacs
Liqueurs

42, Rue Chérif Pacha

FLEURENT

Téléphones 59776-57914

Livraison Express à Domicile

NOËL

NOUVEL AN



Les Plus Beaux Jouets

Les Plus Jolis Cadeaux

Les Plus Belles Etrennes

Etablissements

OROSDI - BACK

Le Caire
R. C. 302

Paris

Port-Saïd